

Les femmes qui tombent

Georges de Peyrebrune

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

00

Ce livre n'est pas un roman. C'est pourquoi j'y fais une préface. J'avertis le lecteur qu'il ne trouvera dans ces pages que des esquisses de femmes ayant toutes vécu la vie que j'indique.

C'est une façon de ronde infernale dans laquelle les malheureuses déchues par la faute ou le crime de l'homme tournent autour d'un type unique de vertu haute, le seul qui soit demeuré debout, bravant le vertige.

Peut-être est-ce un enseignement ; peut-être une accusation contre la férocité de l'homme, peut-être une amère constatation de ce fait, que le plus sûr refuge de la femme, tentée par ses instincts ou ses besoins, contre la dépravation à laquelle les désirs de l'homme la condamnent, c'est la mort.

Ce n'est pas aux lettrés que l'auteur adresse son livre. Il n'a pas fait une œuvre, mais un procès : le public jugera.

01 · 1

Il est huit heures. La petite salle à manger est toute chaude, avec une bonne odeur de cuisine bourgeoise qui vient d'une porte entr'ouverte. La lampe suspendue éclaire, sous son chapeau vert, la table mise, les serviettes nouées, les verres étincelants. Le buffet, très propre, lustré, reluit, avec ses assiettes peintes, adossées, jouant les vieilles faïences.

Devant le poële ouvert, se grillant les jambes à la flambée rougeâtre du coke, un petit homme en veston court, le bonnet de velours derrière la tête, se balance, impatient, affamé, lorgnant la table.

De temps à autre, il lève le nez vers le cartel, frotte sa calotte sur son crâne et grommelle :

— Que diable fait-elle dehors à cette heure-ci ?

Une jeune fille va et vient, avec une lenteur rêveuse ; elle ajoute quelque chose au couvert, avance les chaises, retourne à la cuisine, revient, regarde l'heure, s'approche de la fenêtre, et le rideau écarté, cherche à voir au dehors.

La neige tombe très fine, brouillant les objets, enveloppant le gaz d'une buée grise qui l'éteint. Les passants très rares, filent vite sous le parapluie qui les coiffe. Les voitures roulent sur la ouate.

— À quelle heure est-elle sortie ? demande pour la dixième fois le petit homme.

La jeune fille se rapprocha, anxieuse maintenant, répondant plutôt à elle-même.

— C'est étrange, elle avait audience pour six heures. Elle est partie à cinq heures et demie…

Il reprit :

— Eh ! au fait, il n'y a pas de temps de perdu. Il y avait peut-être beaucoup de monde. Elle a pu n'être reçue qu'à sept heures.

— Eh bien, dit-elle, une audience dure à peine cinq minutes : rappelle-toi les autres fois. Elle serait rentrée si quelque accident…

— Bon, on dirait que tu ne connais pas ta mère ! Jamais pressée, celle-là. Il neige, les omnibus passent complets, et elle attend. Tu crois qu'elle songe à notre inquiétude ? Ah ! ouiche ! Elle préfère bien économiser les trente sous d'une voiture et nous tenir là, l'estomac vide…

— Huit heures et demie, murmura la jeune fille toute pâlissante. Je t'assure, père, qu'il est arrivé quelque chose. Le cœur me bat. Si tu sortais…

— Par ce temps-là ! merci…

Il se ramassa plus près du poêle, l'air grognon.

Elle resta plantée devant lui, les mains jointes, avec un peu de colère dans les yeux.

Tout à coup elle dit brusquement :

— Ce n'est pas aux femmes d'ailleurs à faire ces corvées. C'est toujours ma mère qui a sollicité pour ton avancement. C'est honteux à la fin ! je sais bien qu'à sa place…

— Tais-toi donc, fillette, dit-il en clignant de l'œil avec malice, tu n'entends rien à ces choses-là. Les femmes, vois-tu, il n'y que ça pour réussir.

Il se frotta les mains par petits coups secs qui sonnaient comme des claques et sa figure niaise s'épanouit dans une grosse joie.

— Tu vas voir, tu vas voir, disait-il d'un air finaud, ta mère aura enlevé la situation. Passer chef de bureau avec six mille francs d'appointements, quand on est simple employé à trois mille, c'est un fameux saut, et il faut un rude coup d'épaules pour y arriver.

Mais, si M. Edwards le veut, c'est chose faite. Et ta mère a une façon d'entortiller les gens, tu sais, quand elle fait sa belle parleuse ?

Il éclata de rire, et fit chavirer sa calotte d'un geste extravagant.

— Hein, dis donc, Évah, six mille francs !… C'est Goyanne qui crèvera de dépit. Et sa mijaurée de femme donc ! Je t'achèterai une toilette magnifique pour les faire rager…

— Neuf heures moins le quart. Cette fois, il faut sortir, père, il le faut… Il est arrivé un accident…

La jeune fille combattait ses larmes, suffoquée, se raidissant pour violenter la lâcheté du père.

Elle le tira au milieu de l'appartement, essayant de le vêtir. Il se débattait comme un enfant, retenait son veston à deux mains, et se reculait vers le poêle, tout effaré, geignant déjà du froid qu'il faisait dehors. Et puis il avait faim. Cela le rendrait malade. On serait bien avancé ensuite s'il ne pouvait plus aller au bureau. Il toussa.

Évah lui secoua le bras, ainsi que le faisait sa mère pour le faire obéir, et elle grossit sa voix.

C'était affreux, ce qu'il faisait là ; il n'avait pas de cœur. Non, pas de cœur, il n'aimait personne… sa pauvre femme était peut-être blessée, mourante…

Il resta béant de cette peur qu'elle lui donnait. C'est qu'elle était sa force à lui, cette femme. Allons, il allait sortir. Mais où aller ? Là… où ? Il ne savait pas…

— Mais chez M. Edwards, dit-elle, s'informer et suivre sa trace…

Elle l'avait enveloppé de son pardessus, coiffé de son chapeau. Il cherchait ses gants. Elle le poussa vers la porte. Neuf heures sonnaient.

Àce moment, la porte s'ouvrit avec fracas, comme si on l'eût enfoncée, et une femme se jeta dans l'appartement, toute blanche de neige sur la fourrure sombre de son manteau.

— Mère ! cria Évah.

— Laisse-moi, laisse-nous…

— Ah ! soupira le petit homme, qui se dévêtit lestement et vint s'attabler, impatient de la pâtée, la serviette au menton, la cuiller au poing.

Évah ne bougeait pas, saisie, effrayée du regard noir de sa mère

Celle-ci reprit, la voix brève :

— Je t'ai dit de rentrer dans ta chambre.

La jeune fille s'enfuit.

— Eh bien, dînons-nous, madame Le Boterf ? as-tu réussi là-bas ? hein !…

Madame Le Boterf se coucha à demi sur la table, en face de son mari, le brûlant de ses yeux enfiévrés et lui souffla au visage :

— Il m'a violée !

Le petit homme eut un clignotement vif des paupières. Il la regardait et ne comprenait pas.

Alors, d'une main, elle lui rabattit le poing qui tenait la cuiller en l'air, et, lui broyant le poignet dans ses doigts, elle répéta, les dents serrées :

— Entendez-vous, il m'a violée !

— Est-ce possible ! balbutia Le Boterf devenu blême.

Elle ajouta nettement :

— Il faut le tuer.

Le petit homme s'effondra sur sa chaise, demi-mort d'épouvante ; il bégayait :

— Comment ?…

— Avec cela, dit-elle.

Elle dégrafa son manteau qui tomba, la laissant demi-vêtue, sa robe déchirée, sa poitrine nue, ses manches arrachées. Elle tira de son corsage en lambeaux un paquet de papiers froissés, d'enveloppes parcheminées et scellées de sceaux larges, de lettres ouvertes, et jeta cela devant elle, comme elle eût fait d'un poignard, le geste violent.

Le Boterf s'était penché et regardait silencieux, ses yeux ronds, fixes et terrifiés. Bientôt un tremblement agita sa nuque. Il souleva la tête, envisagea sa femme avec une sorte d'effroi dans le regard et balbutia, la voix basse :

— Oh ! oh !... mais c'est terrible, cela... C'est son honneur que tu lui as volé !

Elle se renversa, ouvrant les bras, dévoilant sa poitrine, et s'écria dans un sanglot :

— Eh bien, et moi !...

01 · 2

Edwards D... a quarante ans. C'est une force, un caractère, un esprit. Son nom n'a pas encore eu le retentissement qu'il aura plus tard. On le signale comme une forte intelligence. Il se trouve mêlé à toute la haute politique de ces dernières années.

L'emploi qu'il occupe dans l'État indique celui qu'il est appelé à remplir prochainement. En attendant, il donne la mesure de sa valeur et de son influence. Il est ce que l'on appelle « tout-puissant ».

Il accorde plus d'audiences qu'un ministre. Mais, pour des raisons qui lui sont particulières, il reçoit chez lui, dans son hôtel de la rue de Varenne, le matin de neuf heures à onze, le soir de cinq à sept. Cette heure-là est réservée aux femmes.

Il est six heures. Une femme vient d'entrer. Petite, blonde ; elle a plus de trente ans ; cependant elle est encore jeune. Elle

s'est endimanchée ; la robe de soie noire, sous la pelisse de cachemire à trente-neuf francs. Un chapeau bordé de jais avec des plumes. Son visage est rose malgré la poudre de riz qu'elle a plaquée abondamment. Elle mord ses lèvres minces qui rougissent sous la dent fine et blanche.

Sa carte que l'huissier vient de prendre porte ce nom : Yvonne Le Boterf.

Elle est émue, troublée, elle respire mal ; elle rajuste sa voilette, et regarde furtivement autour d'elle.

L'antichambre est sévère, sombre, d'un vert presque noir. Deux hautes lampes l'éclairent à peine. Le foyer, où le coke s'éteint, croulant sous les cendres, envoie encore une chaleur trop vive. On étouffe.

Yvonne Le Boterf s'est mise debout, suffoquée.

Un grincement de porte ; l'huissier appelle :

— Si madame veut entrer.

Elle marche, très raide. L'huissier la précède.

Un long corridor éclairé par deux lanternes chinoises, et, au bout, une large porte que l'homme pousse, écartant la portière.

— Madame Le Boterf.

La portière est retombée.

Yvonne hésite une seconde, ne voyant personne. Mais l'homme d'État s'est levé ; il fait deux pas vers elle.

— Bonjour, madame ! asseyez-vous.

Elle s'est enfoncée dans un grand fauteuil carré, au coin du bureau sur lequel il appuie son coude, dégageant sa main fine, qui lisse sa barbe soyeuse, d'un blond vif. Le front découronné très loin, le regard voilé, les traits longs, le teint chaud, la lèvre épaisse. Il regarde la femme et sourit.

— La dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous voir, monsieur, vous m'avez fait espérer que vous daigneriez vous intéresser à l'avancement de mon mari. Depuis ce temps…

Elle balbutiait et commençait à rougir.

Il dit :

— Il y a un an, je crois, pourquoi n'êtes-vous pas revenue ?

Elle murmura :

— Je craignais…

— Une jolie femme n'est jamais indiscrète.

Edwards D… tira un fauteuil et s'assit près d'elle.

— Voyons, que désirez-vous ?

— Oh ! c'est une grosse ambition. Mais vous êtes tout-puissant. Un mot de vous et nous serons au comble de nos vœux.

— Vraiment ! — Il riait. — Je ferai tout ce que vous voudrez.

— Comme vous êtes bon !

— Et comme vous êtes belle !

— Oh ! une vieille femme…

— Vous êtes adorable.

Il prit sa main, qu'elle tira, un peu effarée ! Mais il la retint et la baisa au poignet.

— Et cette ambition, dit-il lui serrant les doigts, c'est… une augmentation de traitement ? Votre mari est employé ?

Elle feignit d'oublier qu'il la tenait, et débita précipitamment :

— Oui, mais voilà : son chef de bureau est mourant ; demain, peut-être, la place sera libre, et c'est cette place… Six mille francs…

— Diantre ! c'est énorme, ce que vous demandez là. Voyons. Vous y tenez beaucoup ?

— Oh ! oui !

— Si je fais cela, ce sera uniquement pour vous, mais…

Il passa son bras autour d'elle et essaya de l'embrasser. Elle fit un cri, se jetant en arrière.

— Il ne faut pas être méchante, dit-il, s'animant au contact de cette femme épeurée et frissonnante.

— Laissez-moi…

Elle voulut se lever : il était à genoux et la retenait enfoncée, demi renversée dans le fauteuil large.

Elle luttait, se sentant défaillir.

Une colère le prit : il ne l'avait pas embrassée.

— Un baiser, au moins, folle ?

Yvonne le regarda avec hésitation. Elle pensait : « Rien qu'un baiser ! » Alors une horreur la secoua ; l'étreinte d'Edwards devenait plus hardie, et il lui sembla qu'elle allait mourir. Elle voulut appeler ; il se jeta sur ses lèvres. Elle eut un gémissement étouffé, se tordant, essayant d'enfoncer ses ongles dans la chair des mains qui s'emparaient d'elle.

En se débattant, elle fit ouvrir son manteau et craquer son corsage. Elle haletait, crispée, la gorge serrée, ne pouvant dire un mot, se défendant des poings.

Il répétait, s'affolant :

— Embrasse-moi, embrasse-moi…

Tout à coup, elle s'évanouit.

Edwards D… pensa qu'elle s'abandonnait.

. . . . . .

Un pas venait dans le corridor ; puis on gratta à la porte.

Yvonne ne bougeait pas.

D'un geste rapide, l'homme d'État poussa le fauteuil où elle gisait dans un cabinet sombre, dont le rideau retomba. L'huissier s'avançait avec une lenteur discrète ; il tendit un plateau d'argent où Edwards prit une carte armoriée : « La baronne de Monthaut. »

Mais, au même instant, un tapage de jupes envahit le cabinet ; la baronne n'attendait pas.

Elle avait grand air avec son chapeau Rembrandt relevé sur l'oreille par les plumes d'or d'un oiseau de paradis.

Sa robe en queue de serpent venait derrière elle, ondoyante.

Dès qu'ils furent seuls, elle appuya sur le bras d'Edwards ses deux mains fourrées dans un manchon de peluche, que fleurissait au milieu un bouquet de lilas, et elle lui tendit ses lèvres. Puis, d'un air d'ennui :

— Si j'avais espéré que vous prissiez la peine de passer chez moi, je ne serais pas venue ce soir.

Lui, distraitement :

— Pourquoi ?

— J'ai la migraine. Regardez donc mes yeux.

Elle affila, entre ses longs cils retroussés, un regard noir d'une volupté terrible.

Il eut un demi-sourire, et s'assit à son bureau, préoccupé ; il signa plusieurs pièces, ouvrit des tiroirs et classa des notes.

Elle vint s'appuyer derrière lui et lui baisa le cou.

— Tiens, c'est vrai, dit-il légèrement railleur, tu viens pour l'argent.

Elle répondit froidement :

— Oui.

Mais derrière lui son regard s'alluma.

Il se retourna, oubliant ses clefs à la porte secrète d'un compartiment où il venait de serrer des plis.

— Mais c'est donc le tonneau des Danaïdes que ta caisse ?

— À qui le dis-tu ?

Elle levait les épaules.

Il reprit :

— Le baron devrait bien m'aider à la remplir.

Elle murmura :

— Encore s'il ne m'aidait pas à la vider.

— Hein !... Ah ! mais non, par exemple.

Il se leva et s'assit au bord de la table. Maintenant le fauteuil était entre eux. Il prenait l'air maussade ; un bâillement lui venait.

Elle pensa qu'il allait la congédier les mains vides. Une anxiété passa sur sa face hautaine, un frisson des narines gonflées, une pâleur des lèvres.

Elle tourna le fauteuil et vint se planter devant lui, cambrée, provocante, s'éclairant avec art pour que la lumière tombât sur ses cheveux fauves, cette crinière ardente et crêpelée qui faisait si blanche et laiteuse sa chair où couraient des veines bleues.

Et, traînant sa voix chaude :

— Pourquoi dis-tu non, puisque je ne suis libre qu'à ce prix ?

Il répondit d'en haut :

— C'est dégoûtant.

Dans son manchon, elle déchiqueta ses gants.

Mais elle reprit, l'air calme :

— Encore une fois, vous vous trompez. Le baron est un débauché, un panier percé. Il prend dans ma bourse comme dans la sienne, parce qu'il croit à mes mensonges, parce qu'il est persuadé que ces rentrées subites, quand le coffre est à sec, proviennent de mes tripotages à la Bourse. S'il en connaissait la source, il me tuerait.

L'homme d'État eut un rire insultant. Puis, d'un geste lassé, il tira son portefeuille et demanda :

— Nous avons dit : huit cents louis ?

Elle ne répondit pas, blessée. Cependant ses yeux suivirent, demi clos, le feuillètement des billets de banque qu'Edwards comptait.

Il fit un rouleau et, se penchant, le glissa dans le manchon.

— Voilà.

Son accent et son geste disaient : « Bonsoir. »

Elle avait brusquement retiré ses mains, comme pour ne pas recevoir l'argent ; mais, soudain, elle se jeta sur Edwards, appuya sur lui sa gorge opulente et l'étreignit.

— Tu ne m'aimes plus, disait-elle la voix basse.

Alors elle joua sa comédie de courtisane. Elle ne voulait pas être lâchée par ce banquier, qui couvrait d'or son corps de lionne amoureuse. Elle s'entendait à aguicher ce blasé, à donner soif à cet abreuvé de tous les plaisirs. C'était sa force. Si elle perdait

cette sorte d'influence magnétique sur lui, elle le perdait tout entier.

Maintenant, enroulée à lui, elle l'électrisait, violente et passionnée, parce qu'il se défendait.

Elle avait jeté à terre son manteau de fourrure, un renard de trois mille écus, et, libre de ses beaux bras, qui crevaient au ras de l'épaule le satin vieil or de ses manches, elle en faisait une chaîne autour d'Edwards, l'entraînant peu à peu.

Une poussée dans la porte d'un cabinet de toilette, vaste, aux larges divans circulaires, aux tapisseries épaisses, aux lampes voilées, et ils disparurent.

Alors, dans le silence qui s'était fait, une draperie s'écarta et Yvonne Le Boterf sortit.

Ses yeux étaient secs, brûlants ; elle avait des plaques rouges sur les joues. Elle regarda autour d'elle sournoisement et sa main s'allongea vers un flambeau. Elle cherchait de quel côté le feu prendrait le mieux. Puis elle s'arrêta.

L'outrage qu'elle avait reçu resterait ineffaçable : c'était une flétrissure éternelle qu'elle voulait imprimer sur la face odieuse d'Edwards.

La honte, la douleur, la haine montaient de son cœur à son cerveau, lui soufflant des fantaisies furieuses de crimes inouïs, des inventions de drames terribles où passait la vision de toutes les tortures qu'ont inventées, dans leur fièvre, l'imagination cruelle des hommes.

Elle voyait rouge. Ses tempes battaient.

Soudain un grand frisson la prit : une idée infernale venait de se poser sur elle.

Là, à deux pas, sur le bureau, des clefs, un tiroir ouvert, des papiers, un secret d'État peut-être, de ces choses qui, dévoilées, font de l'homme à qui on les avait confiées un traître à son pays, un espion, un lâche.

Elle se glissa, sans un bruit, se courba, flaira avec sa haine ce qui était de bonne prise, tourna hardiment dans ses doigts des plis enfouis au plus profond des tiroirs et fit son paquet ; silencieuse, n'éveillant pas un froissement, elle se hâtait.

Elle s'éloignait maintenant, le pas muet, serrée dans son manteau, lorsqu'elle aperçut à ses pieds la fourrure de la baronne. Elle regarda une minute avec un effort de la pensée qui voulait trouver là un moyen.

Tout à coup, elle se rapprocha du bureau, chercha la carte de la baronne, l'examina et la glissa dans sa poche.

Alors, se débarrassant de son manteau, elle le jeta à terre, ramassa la fourrure élégante, s'enveloppa de la tête aux pieds et sortit.

01 · 3

La baronne de Monthaut déjeune seule dans sa chambre, près du feu, allongée, sa robe traînée dans les cendres. En mangeant, elle parcourt les journaux, le coude appuyé sur le guéridon, la tête renversée.

On la nomme dans tous les comptes rendus des fêtes et des bals. On l'a admirée partout, même où elle n'était pas.

Elle rit largement, sa poitrine saute, blanche, dans le bâillement du peignoir à peine noué.

Le baron est venu tout à l'heure demander de l'argent. Elle a répondu qu'elle n'en avait pas. Mais que, s'il le désirait, elle prendrait un amant pour lui en donner. Il l'a menacée d'un soufflet. Elle lui a ri au nez.

Maintenant qu'il est parti, elle déjeune, gaie, épanouie. Ensuite elle ira rue de la Paix chercher un saphir en flèche dont elle veut piquer son corsage au prochain bal de l'ambassade d'Espagne : elle est riche pour huit jours, à la condition qu'elle ne paye pas ses dettes.

Sa femme de chambre vient lui dire qu'une espèce de dame demande à lui parler.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? cela a-t-il un nom ?

— Madame Yvonne.

— Mettez à la porte.

La servante revient :

— Cette personne insiste pour être reçue : elle dit qu'elle vient pour un manteau…

La baronne leva la tête, puis fronça les sourcils et se mit debout. Elle se rappelait. On lui avait volé sa fourrure, hier, chez Edwards. Quelque solliciteuse qui s'était enfuie après le rapt, laissant là sa guenille de vêtement, qui l'embarrassait.

Il était impossible qu'on la lui rapportât. Cependant, cette coïncidence… il fallait voir.

— Qu'elle entre, et vous fermerez les portes.

Yvonne Le Boterf entra.

Elles se regardèrent : Yvonne, le front haut, le regard clair ; la baronne, froide, les yeux demi fermés. Elle prononça du bout des lèvres :

— Qu'y a-t-il ?

Ce grand air n'intimida point la petite bourgeoise. Elle resta debout comme la baronne, mais très digne. Son visage, à l'expression dure, marqué d'une volonté implacable, donnait à sa personne exiguë, drapée de vêtements simples, un relief qui n'était point banal.

— Il y a… Sommes-nous seules ?

La baronne demeura impassible.

Yvonne fit un geste indifférent.

— Fort bien. C'était pour vous. Il y a que nous étions deux, hier, dans les petits appartements de M. D… En partant, nous avons échangé nos manteaux. Je vous rapporte le vôtre. Vous plaît-il de le faire prendre dans ma voiture ?

Sans répondre, d'un geste lent, la baronne toucha le cordon de soie de la sonnette.

La femme de chambre entra et la baronne lui donna l'ordre de monter sa pelisse de renard bleu qu'elle trouverait dans une voiture en bas devant la porte.

Puis elle éplucha distraitement le bout de ses ongles roses.

Alors Yvonne se mit à rire, et, la voix railleuse :

— Bonjour, madame ; je n'ai point dit que ma voiture fût en bas. Elle est… où je l'ai fait m'attendre. Et je vais de ce pas vers M. le baron, qui daignera me répondre, je l'espère, quand je lui apprendrai où et comment j'ai trouvé votre manteau.

Une colère rougit tout le visage de la baronne. Elle s'écria impétueusement :

— Qu'ai-je à vous répondre ?

— Vous avez à me répondre : « Merci ! » répliqua durement madame Le Boterf. Ensuite…

— Ensuite ?

— … À me payer mon silence.

— Combien ? demanda la baronne avec un geste de dégoût et touchant du doigt un petit portefeuille gonflé, posé sur la cheminée.

— Ce n'est pas l'argent d'Edwards D… que je vous demande, riposta Yvonne, gardez-le.

La baronne bondit sous l'injure et vint à deux pas de la petite créature audacieuse qui la bravait, prise d'une envie folle de la jeter sous ses pieds. Elle lui cria dans le visage :

— Que demandez-vous ?… Parlez ou sortez d'ici !

— Ce que je veux ? répondit tranquillement Yvonne ; je vais vous le dire… Le baron de Monthaut est président du comité

d'administration de la Compagnie des Assurances financières. Je désire que M. Le Boterf, mon mari, soit placé dans cette administration aux appointements d'environ huit à dix mille francs. M. Le Boterf est actuellement employé au Gaz ; il gagne trois mille francs. M. D… allait le faire arriver chef de bureau : mais je renonce à sa protection. Je ne veux point affaiblir votre influence sur lui.

» Entendez-moi, madame, je vous abandonne l'homme, l'argent… et je vous laisse l'honneur. Seulement, c'est vous qui seconderez mes ambitions : voilà tout. Mon silence est à ce prix. Vous me comprenez ?

La baronne ne comprenait pas ; mais elle perdait de son assurance et se sentait vaguement dominée.

Cette femme s'emparait d'elle sans qu'elle pût s'en défendre. Son intérêt la liait aux intérêts de cette petite bourgeoise ambitieuse dont elle devinait les supériorités de caractère, d'esprit et de volonté.

Comme elle n'avait aucune valeur morale, elle fut vite domptée.

La peur, la mollesse de sa nature grasse et douillette, le désir de ne point troubler la sécurité et les avantages de ses relations avec Edwards D… la plièrent comme un chiffon sous l'autorité d'Yvonne.

Elle s'assit en murmurant :

— Sais-je, moi, si le baron se prêtera à mes désirs ?

— Avec de l'argent, répliqua Yvonne, pour de l'argent.

— Sans doute, dit-elle d'un ton maussade, cet article la touchait désagréablement ; mais encore ?…

— Bah ! fit madame Le Boterf, dont l'œil eut un éclair, nous réglerons cela ensemble. Vous traiterez, je payerai.

— Je ne comprends pas, dit la baronne, très interdite.

— Vous comprendrez… plus tard. C'est donc convenu. Voici une note que j'ai préparée sur la situation de mon mari, ses aptitudes, ses références. C'est pour le baron. L'adresse est au bas. Ne la perdez pas, on ne sait pas ce qui peut arriver. Dans un moment difficile, on se souvient que quelqu'un peut vous tirer d'embarras… Au revoir, madame, si vous voulez me faire reconduire, je vous remettrai votre manteau.

Yvonne sortit sans que la baronne fût revenue de son ébahissement.

01 · 4

C'est place de la Bourse, au fond de la cour d'une vieille maison à compartiments, laide et d'aspect louche. Il y a les escaliers A, B, C, D, E, avec des corridors qui s'enchevêtrent, des demi-étages, des obscurités, des détours de labyrinthe, et, pour fil conducteur, des rampes poisseuses que n'éclaire pas le plus étroit carreau.

Les gens de la maison circulent là dedans comme des taupes. Ceux du dehors se hissent en tâtonnant, se cognant au mur, les yeux écarquillés.

Au bas de l'escalier B, à droite en entrant, une plaque noire avec lettres dédorées :

AGENCE ABEL HENRIET

Àmi-chemin de l'entresol, une autre plaque :

ENTRÉE DE L'AGENCE

TOURNEZ LE BOUTON S. V. P.

On tourne. La salle d'attente est remplie.

Un plafond bas ; le jour terne, qui vient par deux fenêtres écrasées, sans rideaux ; l'air, chauffé par un poêle rouge, est épais, puant d'haleines et de poussière remuée.

Près de la porte, un petit employé vous demande pour quelle affaire vous venez.

— Agence de publicité ? Droit devant vous, guichet n 1. — Réclames ? guichet n 2. — Est-ce pour le journal l'Industrie internationale ? Prenez l'escalier, entresol, porte à gauche… — La rédaction du Siffleur, journal des théâtres ? Au premier, corridor K, au fond, — Le directeur de l'Agence, affaires confidentielles ? Votre nom. Veuillez attendre.

Et l'on s'entasse ; car Abel Henriet reçoit beaucoup de visites confidentielles. À trois heures le défilé commence.

L'employé appelle :

— M. Martin-Dumont.

Un jeune homme se lève, salue madame Le Boterf, avec laquelle il causait depuis quelques instants, et pénètre chez le di-

recteur par une double porte capitonnée qui retombe derrière lui.

— Il est intéressant, ce jeune homme, dit madame Le Boterf à sa voisine, une belle fille brune qui avait pris part à la conversation.

— Vous trouvez ? moi, il m'assomme avec ses inventions. Depuis que je viens ici, et, Dieu merci, j'y traîne souvent mes chausses, je n'ai pas manqué de l'y rencontrer et d'entendre le récit de ses découvertes. Il ferait mieux de se découvrir des rentes.

— Mais c'est ce qu'il cherche, sans doute.

— Lui, ce rêveur ? jamais de la vie. Il possède une ou deux douzaines de brevets pour toute sorte d'inventions merveilleuses et il se ruine en réclames pour l'honneur de la science et de son nom.

— C'est une noble ambition, prononça gravement madame Le Boterf.

— Des bêtises ! Faut-il être serin pour user son temps à ces farces-là ! Voilà un idiot qui est jeune, joli garçon, qui a dû posséder une certaine fortune et qui mène la vie la plus bête… Tenez, je parie qu'il n'a pas de maîtresse… Non, mais je le parierais…

Madame Le Boterf pinça les lèvres.

La belle fille se mit à rire.

— Je vous scandalise, madame ? que voulez-vous ! je suis artiste, j'ai le parler franc. Il ne faut pas m'en vouloir. Chacun ses manières.

— Artiste ? interrogea dignement madame Le Boterf.

— Nina, de l'Alcazar, pour vous divertir, madame. Il paraît que j'ai du chic.

— Vous chantez ?

— Un peu… Ayez donc de la réputation… dans votre quartier, dit-elle en riant.

Puis elle soupira.

— Ah ! si ce gredin d'Abel voulait me chauffer ça, lui qui dispose de tant de publicité, qui a la main dans tous les journaux, il m'enlèverait ce rôle de madame Ève qui va faire courir tout Paris dans notre prochaine revue. Et si j'avais le rôle…

— On augmenterait vos appointements ?

— Je m'en fiche un peu, par exemple ! Non ; mais j'aurais les diamants que mon baron m'a promis et qu'il ne me donne jamais. Or, sans diamants, le rôle est impossible. Et comme je le menacerais de rendre le rôle, par amour-propre, il s'exécuterait. Voilà.

— Des diamants pour le costume d'Ève ?

— Pardine ! après le péché.

Le jeune homme que l'on avait appelé Martin-Dumont quitta comme un fou le cabinet directorial, la face éclairée, le regard ensoleillé. Il emportait une espérance de gloire et déjà son front rayonnait.

Il passa sans rien voir et sortit.

L'employé appela :

— Mademoiselle Catherine Mordon.

Une toute jeune fille, simple, l'air modeste, se leva très troublée et disparut derrière les lourdes portes. La chanteuse continua :

— Mais c'est une scie, voyez-vous, les hommes mariés. Le mien, sa femme le ruine. On parle assez d'elle et de ses splendeurs dans toutes les feuilles de choux. Ça m'agace.

Madame Le Boterf tourna vers elle ses yeux subitement allumés :

— Serait-ce une indiscrétion de vous demander… ?

— Son nom ? Tout le monde le sait : c'est le baron de Monthaut.

— Ah !…

Yvonne se recueillit une minute. Un émoi passait sur ses traits. Ses lèvres s'amincissaient davantage. L'œil se plissait sournois et dur.

Elle reprit tout à coup :

— C'est pour cela que vous désirez parler à M. Abel Henriet ?

— Oui, madame.

La chanteuse baissa la voix :

— Mais c'est encore un fichu animal, celui-là. Il se conduit comme un rien du tout avec les femmes. Celles qui ont besoin de lui, savent comment il se paye. S'il vous rendait service encore ! Mais, dès qu'on a tourné le chignon, il n'y pense plus.

Et il faut venir cent fois pour qu'il vous oblige une. C'est une sale corvée.

— Il y a d'autres agences…, commença madame Le Boterf.

— Ah ouiche ! c'est partout la même boutique. J'ai roulé dans toutes ces boîtes, moi, avant d'avoir une situation, et je sais de quoi il retourne.

— Alors, vous croyez que toutes les femmes qui viennent ici… ?

— Parbleu ! À moins qu'elles n'aient les moyens de payer leur réclame comme celle-là, en face de nous : Thérèse Leroy…

— Thérèse Leroy ? C'est vrai, je la reconnais.

Après cette exclamation, madame Le Boterf se mit de trois quarts pour éviter le regard affectueux qu'une très belle jeune femme, qui paraissait aussi la reconnaître, lui adressait, timide, n'osant pas saluer.

La chanteuse reprit :

— Elle ne manque pas de talent. Mais elle s'est amourachée d'un grand barbu de poète, celui qui a fait les Occidentales…

— Jean Delorme ?

— Précisément. Elle en est folle. Les trois quarts du temps, elle est sans engagement, parce que les directeurs n'aiment pas ça. Il faut qu'on cascade : ça pose ; et puis elle le fait à la Lucrèce avec eux. Ça ne prend pas. C'est une tragédienne. Certainement elle joue aussi bien que Favart : c'est son élève. Eh bien, elle joue chez Ballande, voilà.

Àce moment, la porte du cabinet reçut une poussée brusque, et Catherine Mordon se précipita dans la salle d'attente. Puis elle s'arrêta comme défaillante, et se laissa tomber sur la banquette, à côté de la jeune femme qui se nommait Thérèse Leroy. Elle suffoquait, rouge, ses paupières battaient, retenant ses larmes.

On la regardait dans la salle avec des chuchotements.

Thérèse Leroy se pencha et lui dit quelques mots tout bas. Catherine la remercia d'un regard et lui répondit par des exclamations étouffées :

— C'est indigne !... si vous saviez !... Je suis une honnête fille, madame... si je demande un emploi, c'est afin de vivre de mon travail, et pas autrement. Il a osé me proposer...

— Madame Le Boterf ! appela l'employé.

Yvonne eut un tressaillement ; puis elle se leva, tenant serré dans ses mains un petit sac de cuir, et elle passa, à son tour, chez le directeur.

Un étroit salon rouge, banal, mal éclairé. Auprès du bureau traditionnel un grand jeune homme blond, la tête allemande, des yeux bleus, clairs, souriants.

— Vous désirez, madame ?

Il parlait le français comme un Autrichien. Sa voix douce rendait l'accent agréable.

Yvonne tremblait de tout son corps en s'asseyant ; sa bouche était si pâle et crispée, qu'on ne la voyait plus.

Il reprit, aimable :

— Madame est une jeune veuve qui désire consulter mes registres ? Nous avons de très beaux partis ; mais c'est absolument confidentiel…

— Vous vous occupez de mariages… aussi ? demanda Yvonne.

— En France et à l'étranger. Nos nombreuses relations…

Elle l'interrompit :

— Tant mieux ; cela me servira de prétexte, si l'on me rencontrait ici.

Il la regarda, attentif, et cessa de sourire.

Elle respira fortement, et ouvrit son sac de cuir. Puis elle s'arrêta, les doigts perdus dans l'intérieur, le regard levé, fixe. Son visage se marbrait de taches blanches ; une lutte la secouait.

Il se rapprocha, et, entre ses lèvres :

— C'est une communication… sérieuse ?

— Très sérieuse. Vous êtes… correspondant de plusieurs journaux étrangers, n'est-ce pas, monsieur ?

Il dit oui d'un signe de tête.

— Si l'on vous confie des renseignements graves, dont l'authenticité ne soit pas douteuse, vous payez… cher ?

— Très cher.

Yvonne lui tendit brusquement une lettre.

Il la prit, se renversa sur son fauteuil, élevant le papier déployé qui lui cacha le visage et demeura quelques instants

immobile.

Puis il pencha un peu la tête hors de cet écran qu'il ne lâchait pas et murmura :

— Combien ?

Elle souffla très bas :

— J'en ai d'autres…

Il se leva, écarta un rideau et lui dit :

— Voulez-vous passer par ici ?

Elle aperçut une sorte de bureau éclairé d'une lampe suspendue ; au milieu une table riche ; dans un coin, un coffre-fort gigantesque. Elle le suivit ; le rideau tomba.

Dans la salle, on s'impatientait : cette dame demeurait bien longtemps.

Thérèse Leroy regardait sa montre à chaque minute ; maintenant Jean Delorme l'attendait. Elle voulait cependant lui porter une bonne nouvelle : Abel Henriet lui avait parlé d'un engagement à l'Odéon.

— C'est comme moi, lui dit familièrement un jeune homme au menton bleu qui l'avait entendue causer théâtre, on me promet un engagement pour la Russie ; mais ça ne vient pas. Mademoiselle arrive aussi de province ?

Thérèse lui tourna le dos.

Le jeune homme alla s'asseoir près de la chanteuse de l'Alcazar, lui poussa le coude, et, clignant l'œil vers la tragédienne :

— Ça fait des manières !

— Ne m'en parlez pas, répondit la Nina avec son allure de bonne fille qui chante les gaudrioles de café-concert, entre artistes ! Ça fait suer. Vous cherchez un engagement ?

Ce pâle garçon, aux grands yeux noirs féminins, lui plaisait. Il dit :

— J'en ai assez, de la province. On n'y fait son trou que pour s'enterrer.

— C'est vrai. Mais vous trouverez à Paris.

Elle dit tout à coup :

— Savez-vous chanter ?

— Parbleu ! est-ce qu'il ne faut pas tout faire en province ? J'ai chanté les premiers ténors d'opérette dans les Cloches, la Petite Mariée, la…

— Bravo ! venez à l'Alcazar ; nous cherchons ça.

— Vrai ! vous y êtes ? Ça me décide. Vous devez enlever une salle, vous ! Mâtin, quel galbe !…

Elle souriait, flattée. Ils causèrent plus bas.

Madame Le Boterf allait sortir. Elle retraversait le salon rouge ; Abel Henriet, empressé, lui poussait les portes.

Elle se retourna.

— C'est entendu : cette fille, Nina, aura son rôle dans la Revue ?

— Elle peut y compter.

— Et maintenant, ce jeune homme ?…

— Hector Martin-Dumont ? Un excellent parti, je vous le répète. Famille irréprochable, de l'avenir, un cerveau remarquable. Il sera un jour de l'Institut.

— Bien, vous me le présenterez. Je préviendrai ma fille. Et nous pourrons nous voir sans qu'on soupçonne…

— Profession oblige : nous sommes discrets.

En sortant, Yvonne Le Boterf s'arrêta près de la chanteuse :

— Vous pouvez vous retirer, mademoiselle, votre cause est plaidée : le rôle d'Ève est à vous…

— Quoi ! comment ?…

La jeune fille s'était levée d'un coup, effarée, étourdie de joie.

Madame Le Boterf affila son regard et son sourire.

— Vous avez le rôle, tâchez d'avoir les diamants…

— Je les aurai, cria la chanteuse.

— Hum ! murmura Yvonne à son oreille, le baron pourrait bien se dérober. Il est très bas, de finances !

— Il me les donnera, dit-elle avec violence, le regard enfiévré.

Et, baissant la voix :

— Il me les donnera quand il devrait voler ceux de sa femme… — Venez, Léon !

La chanteuse prit le bras du cabotin et quitta la salle, triomphante, bruyante, traînant avec fracas par les escaliers sa robe, sa joie et le jeune homme pâle qui se laissait faire en souriant.

Madame Le Boterf descendit derrière eux, lentement, les bras fermés sur son manteau gonflé : on ne voyait plus le sac de cuir.

Thérèse Leroy s'était levée à l'appel de l'employé ; elle serra la main de Catherine et lui dit :

— Ne désespérez pas, et venez me voir.

— J'irai : merci.

Alors, Catherine Mordon baissa son voile et sortit.

En bas, sous la porte, un homme qui l'avait suivie l'arrêta. Poliment il s'inclinait devant elle, découvert, l'air bienveillant.

— Mademoiselle, permettez-moi de vous dire que je suis quelque peu dans vos confidences, puisque j'ai entendu, là-haut, celles que vous faisiez à votre amie…

Catherine rougit et détourna les yeux.

Il reprit très onctueux :

— Je voudrais de tout mon cœur vous venir en aide. Si j'ai bien compris votre situation, vous cherchez un emploi ?… Répondez-moi, mon enfant, je suis un bonhomme, père de famille. Votre honnêteté, votre révolte de tout à l'heure m'ont profondément touché…

Elle releva son regard surpris, presque joyeux et divinement pur sur la face de cet homme, où son innocence crut trouver une paternelle sympathie.

— En effet, monsieur, je voudrais une place… honorable…

— Vous êtes seule ?

— Toute seule.

— D'où venez-vous ?

— De province. Je suis orpheline. On avait fait de moi une institutrice de campagne. Ma santé est venue à s'altérer ; je ne suis pas forte. Obligée de crier tout le jour, et d'habiter une maisonnette humide dont les murs coulaient, ma poitrine commençait à se prendre. Je toussais beaucoup.

Alors une grande famille du pays m'a emmenée pour élever deux enfants. Une fois à Paris… j'ai dû quitter cette place…

— Pourquoi ?

— C'est pénible à dire… le père de mes élèves me tourmentait. Je ne me suis pas plainte, pour la paix du ménage ; je suis partie.

— Pauvre petite ! Et où demeurez-vous maintenant ?

— À Neuilly, dans une maison de pensionnaires. Mais je n'ai pas d'argent, il faut que je travaille. Je ne sais rien faire que la classe…

— Vous pourriez entrer dans un magasin.

— Je ne sais pas vendre.

— Vous sauriez toujours bien arranger des chiffons ; toutes les femmes ont cette science au bout de leurs doigts.

Elle ne sourit pas et répondit :

— S'il le faut, j'essayerai.

— Bien, dit-il, vivement. Puisque vous êtes si raisonnable, je m'occuperai de vous. Je sais un emploi qui va devenir vacant…

— Lequel ?

— Celui d'essayeuse dans un grand magasin de confection.

— Qu'est-ce que c'est que cela… essayeuse ?

— Voilà : vous êtes d'une taille moyenne, votre tournure est gracieuse, on drapera sur vous les vêtements qu'on voudra faire valoir aux yeux des clientes. Vous marcherez, lentement, avec art, et… c'est tout.

Elle murmura :

— Je n'oserai pas.

— Allons donc ! vous verrez que cela vous amusera bientôt de voir passer sur vos épaules toutes les fantaisies luxueuses de la mode. Et puis on vous habillera aux frais du magasin, d'une belle robe de satin ou de velours ; vous serez nourrie et payée cent francs par mois.

— Oh ! c'est beaucoup, dit-elle, joignant naïvement les mains.

Il rit bonnement de la voir émerveillée.

— Alors, vous voulez bien que je m'occupe de vous caser là dedans ?

— Je vous en prie, monsieur. Mais vous êtes trop bon, je vous serai reconnaissante toute ma vie…

— Donnez-moi votre adresse. Bien. Voici la mienne.

Elle lut sur le carton qu'il lui remit :

« Aristide Beauséjour, commissionnaire en marchandises, rue de Provence. »

— Je vous écrirai, lui dit-il.

Et il s'éloigna, après l'avoir saluée très bas.

— Enfin, dit-elle en s'envolant toute légère, le cœur empli de joie, enfin, il y a encore des honnêtes gens de par le monde ! Quel bonheur ! Je vais pouvoir vivre tranquille en travaillant. Cent francs ! Douze cents francs par an ! une fortune ! J'aurai bientôt des économies, et alors !…

Elle se perdit dans un rêve où il y avait un jeune mari, un petit ménage propre et rangé, avec des fleurs et beaucoup, beaucoup d'enfants.

01 · 5

Évah a dix-huit ans.

M. et madame Le Boterf, tous les deux Bretons, petits et blonds, ont crée cette fille brune et grande qui ressemble à une aïeule qu'un Le Boterf, au retour d'une campagne avec Bonaparte, avait épousée à Arles.

Les traits purs, d'une ligne sévère, de grands yeux noirs calmes, la bouche sérieuse ; elle est jolie quand elle rit, rarement. Autrement elle est simplement belle.

Sa physionomie la révèle intelligente, douce et chaste. Parfois une émotion la secoue, un éclair du regard l'illumine, et la femme apparaît, puissamment passionnée. Le voile retombe : c'est la madone froide et douce, les cils baissés.

Elle travaillait dans sa chambre, près de la fenêtre, masquée par une jardinière longue emplie de plantes vertes. La tête inclinée, les cheveux nattés tombant derrière elle, sur son corsage à la vierge et sur les plis chastes de sa jupe, l'attitude rêveuse.

Elle entendit tout à coup cette exclamation :

— La Marguerite au rouet ! Une Marguerite brune, par exemple…

Et une jeune femme qui entrait courut la prendre et l'embrassa.

— Madeleine !…

Elles restèrent un instant debout, se regardant, expressives, avec une curiosité émue dans les yeux d'Évah !

C'était la première fois qu'elles se revoyaient depuis le mariage de Madeleine, avec M. de Cléran, un mari dévot, qui avait promené sa lune de miel dans tous les endroits de France, où l'on trouve des reliques à adorer, des saints qui font des miracles, et des vierges qui guérissent tous les maux.

M. de Cléran avait fait le vœu de pèleriner jusqu'au jour où le ciel bénirait son union. Le ciel n'ayant rien béni du tout, au bout de vingt-quatre mois, il rompit son vœu, renonça dévotement aux joies paternelles et rentra à Paris, où il se fit inscrire au barreau.

Madeleine, qui n'avait trouvé dans le mariage que l'amour de Dieu, ne pouvait se consoler de n'être pas mère.

Cet amour de l'enfant l'avait prise tout entière ; c'était un besoin passionné de son être, une soif douloureuse de son cœur.

Elle maudissait ses entrailles, son mari, Dieu lui-même. Sa névrose féminine se tournait à la plus sainte de toutes les folies, la folie de la maternité. Elle ne pouvait apercevoir un enfant sans pleurer.

Plusieurs fois ses flancs et son sein se gonflèrent sous l'impression nerveuse de son désir violent. La nature, excitée à la fécondation, se trompait elle-même jusqu'à en manifester les symptômes. On croyait à une grossesse ; puis tout s'évanouissait.

Madeleine, pâle, énervée, désolée, commençait à se traîner avec les langueurs d'une malade de passion, lorsque M. de Cléran jugea à propos de terminer ses pèlerinages.

Il essaya de faire comprendre à sa femme que la volonté de Dieu se manifestait en ceci d'une façon évidente. Qu'en répondant par un refus — non possumus — à tant de jeûnes, prières, neuvaines, vœux, messes, chapelets et oraisons généralement quelconques, il leur demandait formellement le même sacrifice qu'il avait exigé d'Abraham. Et qu'eux devaient, d'un cœur pieux, immoler, avec résignation, sur le bûcher de la volonté divine, le fantôme chéri et tant caressé de l'enfant qu'ils n'auraient jamais.

Madeleine ne répondit pas Amen, mais bien qu'elle allait consulter sur son cas tous les médecins spécialistes et sages-femmes de la ville de Paris et que, devrait-on lui tenailler les en-

trailles, elle serait mère… ou elle s'immolerait elle-même sur l'autel de la cruauté divine.

Elle sortait de chez une célébrité médicale qui venait de lui promettre guérison après un traitement de six mois, estimé trois mille francs, lorsqu'elle courut chez Évah, son amie de pension, lui conter en abondance de cœur, et ses douleurs et sa nouvelle espérance.

Elle lui dit tout, se pelotonnant dans une ottomane ; son chapeau enlevé laissait voir sa pâleur, sa beauté, ses vingt ans couronnés de cheveux châtain clair, éclairés par la lueur de bluets pâles de ses yeux longs ; elle parla d'elle, rien que d'elle, sans songer aux autres. Après quoi, épuisée, elle dit à Évah silencieuse :

— À toi maintenant.

— Je n'ai rien à dire, moi, répondit Évah souriante mais détournant les yeux.

Madeleine secoua la tête.

— Menteuse ! Tu es bien trop jolie pour n'avoir rien à me dire. Mais causons d'abord sérieusement. Ta mère, toujours… raide ?

— Toujours.

— Ce n'est pas une maman, ça, reprit Madeleine : c'est un sergent instructeur que la Providence a placé à tes côtés pour t'enseigner l'exercice de la vie, en plusieurs temps, le maniement de l'aiguille, l'astiquage du fourniment, les corvées conjugales, et la façon de présenter les armes — c'est-à-dire ta beauté — aux céli-

bataires qui passent. Mais tout cela sent la salle de police. Ce n'est pas ainsi que je serai mère !

Madeleine s'accouda sur les genoux de son amie et lui dit, dans les yeux :

— À qui penses-tu ? Ne ris pas, tu aimes. Je sens cela. Quand vas-tu te marier ?

Évah prononça résolument :

— Jamais !

— Tu vois bien que tu aimes ! Chut ! ne pleure pas, j'entends venir quelqu'un…

— C'est ma mère, dit Évah s'essuyant vivement les yeux.

Madame Le Boterf entra.

Son accueil fut gracieux pour Madeleine ; mais on la voyait distraite. Elle restait là enveloppée, son chapeau sur la tête. Elle attendait.

— À propos, dit-elle à Évah, j'ai rencontré Thérèse Leroy aujourd'hui. J'ai bien fait de t'empêcher de la voir ; avec ses idées d'artiste, c'est maintenant une fille perdue.

— Oh ! madame ! s'écria Madeleine, Thérèse est honnête…

— Elle a un amant ! riposta la petite bourgeoise farouche.

— C'est faux.

— Allons donc ! D'ailleurs, quand on se fait actrice… J'ai toujours dit qu'elle tournerait mal. Je me la rappelle quand elle sortait de pension chez nous et les scènes qu'elle nous débitait, avec

des gestes… Aussi, j'ai dit à Évah : « Si elle entre au théâtre, tu ne la verras plus. »

— Elle est bonne, charmante, murmura la jeune fille attristée.

— Une âme d'élite, appuya Madeleine.

— Une catin, dit rudement madame Le Boterf : c'est la maîtresse de Jean Delorme, le poète…

Évah avait fait un cri.

Puis elle s'était baissée sur son ouvrage, et maintenant elle brodait activement, les yeux troubles, piquant son aiguille au hasard.

Madeleine disait :

— J'irai la voir. Si cela est vrai, c'est qu'elle aime éperdument. Et si elle aime…

— Eh bien ?

— Je la plaindrai.

— Vous avez de la pitié à perdre, dit aigrement madame Le Boterf.

On sonnait, elle se leva et disparut.

— Évah ! dit tendrement Madeleine, tu souffres. Je t'en supplie, réponds-moi.

— À propos, dit tout à coup madame Le Boterf rouvrant la porte, ne vous en allez pas, Madeleine : je veux vous parler d'un prétendant qu'on vient de m'offrir pour Évah. Il me convient tout à fait. Je vais revenir.

Elle s'en alla.

— Si c'était Jean Delorme ? murmura Madeleine à l'oreille de la jeune fille.

Elle répondit, étouffée de larmes :

— Puisqu'il aime Thérèse.

— Et toi, tu l'aimes !...

Elle se raidit.

— C'est fini ; il appartient à Thérèse. Si j'avais su !... Vois-tu, depuis ton mariage, je n'ai vu personne, pas une amie ; maman me tient sous clef. Alors mon cœur s'est pris tout seul, par le souvenir, par le rêve et par ses livres. Oh ! ses livres, ses poésies !...

— Le connais-tu, lui ?

— Je l'ai vu chez les Goyanne, deux fois. Il est beau. Sa voix est une musique. Il me parlait doucement. Et il me regardait...

— Quel malheur ! pauvre chérie !

Madeleine l'embrassait.

— Devines-tu quel est ce prétendant dont parle ta mère ?

— Je n'en veux pas, dit-elle violemment.

— Chut ! Qui sait ? S'il t'aime, il pourra te consoler, te faire oublier. Tu es bonne, tu l'aimeras peut-être...

— Avec un autre dans le cœur ?...

— Dans l'esprit : c'est le poète que tu aimes. Et puis, si tu ne te maries pas, tu n'auras pas d'enfants…, de beaux bébés sur tes genoux, les petites mains dans ta poitrine… Il n'y a que cela, vois-tu, dans la vie d'une femme : l'enfant !

Elles s'étaient enlacées et se tenaient appuyées l'une à l'autre ; leurs voix douces se mêlaient plaintives, comme un roucoulement de colombes.

Àl'autre bout de l'appartement, dans la chambre des époux Le Boterf, les voix se heurtaient, rudes comme des coups.

Le petit homme rentrait de son bureau. Sa femme l'avait poussé dans sa chambre et s'était enfermée avec lui, tirant le verrou.

Puis, les yeux luisants, elle avait ouvert devant lui le sac de cuir caché sous son manteau. Il était plein d'or ; les rouleaux de papiers crevés par les doigts rageurs d'Yvonne s'étaient vidés, et l'or éparpillé emplissait tout le sac.

Le Boterf n'osait pas y toucher, et regardait, effaré. Sa face niaise blanchissait d'une angoisse d'honnête idiot.

— Eh bien, dit-elle, ça rapporte, comme tu vois. Et puis je n'ai pas tout vendu.

Elle ricana pour dompter son émotion.

— Voilà, dit-elle, ce qui peut s'appeler des rentes… sur l'État.

Il murmura :

— Vendre les secrets de l'État à l'étranger, c'est un crime.

— N'est-ce pas, dit-elle rayonnante. Ce n'est pas moi qui les livre, c'est lui, lui… l'infâme !

— Oh ! cet argent ! dit Le Boterf détournant son front rouge de honte, cache-le…

— Imbécile ! Tu ne vas pas faire des sottises, hein ?

Elle le secoua par le bras, rudement.

— Il fallait être un homme et non un mannequin, un poltron, un abruti. Il ne fallait pas me faire courir les antichambres pour ton service, me jeter dans la rue pour te frayer le chemin, à travers les hommes, ces chiens enragés de lubricité. J'ai été mordue, j'ai la rage, je mords…

» D'ailleurs, il est trop tard pour t'indigner. Le soir où je suis rentrée… déshonorée, il fallait te lever, m'arracher des mains ces papiers dont je m'étais emparée dans ma fureur de vengeance, et t'en aller tuer cet homme.

» Tu es resté là, dans tes pantoufles, le menton dans ton assiette, lâche ! De quoi te plains-tu ? Je te fais riche. Tu vas avoir un haut emploi, comme si tu étais capable de faire autre chose que des copies de bordereaux. Je vais monter ta maison, marier ta fille…

Elle s'arrêta une seconde, puis elle reprit, méprisante et furieuse :

— Console-toi, je te ferai décorer.

01 · 6

On avait enlevé les housses des meubles, rangé les chaises autour du salon, planté des bougies neuves, renouvelé dans les vases et les jardinières cette verdure plus ou moins exotique qui ressemble si exactement à des découpures de toile cirée ou de papier verni.

Le feu, joliment dressé pour durer toute la soirée, commençait à brûler doucement par le milieu.

M. Le Boterf armé de pincettes qui lui donnaient une contenance, surveillait le foyer. Raide sur son fauteuil, un peu pâle, tout vêtu de neuf, il hésitait entre la joie naïve de cette réception improvisée en son honneur, et la honte de sa nouvelle fortune.

Il venait de recevoir sa nomination de sous-directeur du personnel à l'administration des Assurances financières.

Madame Le Boterf avait convoqué leurs amis à une soirée tout intime. On devait aussi profiter de l'occasion pour présenter le fiancé d'Évah.

Hector Martin-Dumont s'était laissé persuader par Abel Henriet que ce mariage le poserait. Mais, dès qu'il eut aperçu Évah, il parut oublier sa fièvre d'inventeur. La passion l'avait pris, frénétique, comme il arrive à un homme d'imagination dont le cœur n'a jamais vécu.

Ses rêves se tournèrent à la possibilité de créer une grande vie à cette femme d'une distinction si parfaite : il voulut devenir pratique.

C'est ainsi qu'un industriel l'entraîna à s'associer avec lui pour l'exploitation d'une usine métallurgique qui devait rapporter de gros bénéfices. Martin-Dumont jeta là dedans ce qui lui restait de fortune.

Heureusement, la fiancée ne recevait point de dot, mais une rente annuelle de cinq mille francs, et le couvert au logis paternel.

Ces arrangements se concluaient, que la jeune fille n'avait pas encore dit oui.

Mais madame Le Boterf l'avait dit pour elle et cela lui semblait suffisant pour qu'elle annonçât officiellement le mariage.

Maintenant Évah s'habillait. Si sa mère demeurait strictement vêtue de noir, comme étrangère au luxe dont elle entourait les siens, la jeune fille recevait coup sur coup, des toilettes d'une certaine recherche.

Pour cette soirée, elle devait revêtir un fourreau de soie rose pâle, avec bouquets d'églantier sur l'épaule et dans les cheveux.

Quand elle l'eut habillée, madame Le Boterf la laissa seule dans sa chambre, après un dernier coup d'œil tout plein d'orgueil violent.

Évah se trouvait belle, et, sérieuse, elle se regardait.

Elle n'avait pu reprendre son cœur, tout rempli d'admiration et d'amour pour Jean Delorme. Cependant elle s'y efforçait. Sa mère, qui la connaissait bien, n'eut qu'à lui parler de dévouement, de devoir envers sa famille, de générosité de cœur pour que la jeune fille, âme ardente, se résolût au sacrifice.

Hector, d'ailleurs, lui inspirait de la sympathie ; elle comprenait ses enthousiasmes, elle voulait l'aimer.

Sur ses résolutions austères passaient néanmoins, dans le frisson du rêve, la vision radieuse et glorieuse de son poète.

Alors elle luttait. Elle étouffait courageusement cet appel de tout son être, entraîné dans l'innocence du réveil vers celui qui répondait à ses aspirations, à ses désirs, à ses besoins.

Elle tournait sa passion vers le dévouement.

— Ils seront heureux ! murmurait-elle, tous… surtout Thérèse.

Et puis elle haussait le poète sur un piédestal de gloire qui lui permettait de l'adorer d'en bas.

Elle en arrivait à faire deux parts de sa vie, sa part à elle, toute de passion, de joies, de douleurs intimes, de voluptés amères et saintes, sorte de religion très ardente et très pure pour un Dieu vivant et caché sous la forme humaine du génie.

Et la part des autres : le bonheur qu'elle pouvait leur donner et qu'elle croyait leur devoir.

La fermeté de sa vertu la guidait ; la faiblesse naturelle à son organisation délicate dérangeait parfois ses volontés. Évah, toute pâlie déjà par ces premières luttes, entrait dans la vie avec l'audace d'une jeune martyre. Elle en avait la beauté chaste et rayonnante.

Sous sa parure d'églantier, aux fleurs pâles, tremblantes et légères, ombrées de rose et comme mouillées de rosée, elle se plaisait à se sentir belle en retrouvant sur sa physionomie l'empreinte idéale de son âme.

Madame Le Boterf appela sa fille.

— Cours au salon, quelqu'un vient d'entrer. Je crois que c'est Hector. Prends garde que ton père ne dise des sottises. Approche-toi. Tu as les yeux rouges. Dieu ! que c'est bête, les enfants !

» Quand on pense que, sans un sou de dot, tu vas épouser un grand industriel, un savant, un Martin-Dumont, qui sera un jour de l'Institut ; que ce garçon t'adore, qu'il est charmant et que tu passes ton temps à pleurnicher, c'est à te donner des gifles… Allons file, et tiens-toi droite.

Un deuxième coup de sonnette annonça un nouvel invité.

— J'en ai pour une minute, dit madame Le Boterf.

Elle rentra chez elle en agrafant sa robe.

Mais la femme de charge qui était venue aider la nouvelle bonne pour le service de la soirée, accourut, et, le visage effaré, cria :

— Madame, c'est une dame qui ne veut pas entrer au salon et demande à vous parler seule. Elle dit qu'elle s'appelle la baronne de Monthaut.

Yvonne rougit brusquement ; elle hésita, puis, s'effaçant dans l'entre-bâillement d'un cabinet noir, elle dit à la femme en désignant sa chambre :

— Conduisez-la ici.

La baronne passa, frôlant, sans la voir, madame Le Boterf, qui, d'un regard rapide, l'examinait.

La grande dame, encapuchonnée de dentelles, restait debout, dédaigneuse, au milieu de cette chambre en noyer ciré, propre, rangée, tirée à quatre épingles, véritable niche à bourgeois honnêtes. Sa robe qu'elle avait lâchée couvrait le parquet jusqu'à la porte. Elle tressaillit : Yvonne était près d'elle.

— Eh bien, madame, lui dit-elle, prenant un ton protecteur, vous voilà satisfaite : votre mari a obtenu le poste que vous désiriez.

— Ne vous ai-je pas écrit pour vous en faire part ? riposta Ÿvonne tout aussi hautaine.

— Précisément. C'est même parce que j'ai retrouvé dans votre billet le rappel d'une invitation que vous m'aviez déjà faite de m'adresser à vous dans un embarras... d'argent, que je viens vous demander de quelle façon vous entendez me rendre service. Vous savez que j'emprunte. Êtes-vous l'intermédiaire d'un prêteur ou faites-vous vous-même ce commerce ? En un mot, quelles sont vos conditions ?

— Quelle somme vous faut-il ?

— Cela dépend. Si vous me prenez les yeux de la tête, je ne vous demanderai rien.

— Votre mari signera les billets ?

— Jamais de la vie !... Il garderait l'argent.

— Alors, quelles sont les garanties que vous offrez ?

— Ma parole ! dit fièrement la baronne.

Madame Le Boterf répondit avec un demi-salut très poli :

— C'est là une garantie… morale. Mais les autres ?… Vous ne trouverez pas à emprunter sans la signature du baron, et encore… À moins cependant…

— À moins ?…

— Que ce service ne vous soit rendu en bonne amitié, par quelqu'un qui veuille vous obliger, et qui ait confiance en vous.

Malgré le grand sérieux d'Yvonne, la baronne crut qu'elle raillait.

Elle répliqua sèchement :

— Ce n'est pas cela que je suis venue chercher ici. Je pensais, je croyais…

— Pourquoi ? demanda tranquillement Yvonne. Un service en appelle un autre. C'est un échange de bons procédés. Vous avez commencé, madame, à mon tour maintenant. Combien vous faut-il ?

— Comment… vous ?… balbutiait la baronne.

Madame Le Boterf répéta sa phrase d'un ton si net, que la baronne, maintenant convaincue d'avoir l'argent, eut une bouffée de joie qui la rendit plus familière.

— Je voudrais deux ou trois cents louis, dit-elle. Imaginez-vous que le baron m'a ruinée. J'ai payé de tout ce que j'avais la place qu'il a fait donner à votre mari. Mais je vous avais promis… Et puis, je comptais sur un coup de Bourse, qui n'est pas venu…

Yvonne la regarda avec un léger sourire, qui rappela subitement à la baronne que leur rencontre chez Edwards D…, avait

initié madame Le Boterf à la façon dont elle jouait à la Bourse.

Après une minute d'embarras, elle prit audacieusement son parti et répondit au regard d'Yvonne par un petit rire cynique et dégagé qui l'acceptait pour confidente de ses fredaines et la rangeait du coup dans son intimité.

— Enfin, ma chère, dit-elle, j'ai besoin de six mille francs. Ne m'écorchez pas trop pour les intérêts et faites votre billet à six mois.

— À six mois, soit, répondit Yvonne, mais sans intérêts. Vous recevrez six mille francs et vous me rendrez six mille francs, ni plus ni moins.

— Comment ? Je ne comprends pas.

— C'est clair cependant. Je vous oblige en amie, madame la baronne.

Celle-ci ébaucha un geste impertinent, puis se ravisa. Après toute cette nouvelle « amie » faisait bien les choses.

Elle tendit la main à Yvonne.

— Allons, c'est dit, j'accepte ; à charge de revanche, madame.

— J'y compte : demain matin, je vous porterai cela. Vous n'en voulez pas ce soir ?

— Non, je vais en soirée.

Elle écarta son manteau, qui couvrait une éblouissante toilette blanc et or.

— Bonsoir, à demain.

— Vous partez ? s'écria Yvonne l'air surpris.

La baronne, qui ramassait ses jupes, se retourna non moins étonnée.

Madame Le Boterf prenait une mine froide.

— Précisément, ce soir, j'ai réuni quelques amis à qui je présente le fiancé de ma fille. J'espérais, madame, que vous ne seriez pas si pressée, que vous ne me permettiez de vous les présenter, l'un et l'autre.

— Mais…, commença la baronne un peu étourdie de la proposition, je ne connais pas votre monde.

— Un monde bourgeois mais honnête, madame la baronne. Je ne reçois que des femmes d'une réputation incontestée. Vous pouvez entrer chez moi sans vous déconsidérer…, au contraire.

La baronne ne sourcilla pas. Elle voyait dans l'attitude froissée d'Yvonne s'évanouir les trois cents louis du lendemain. Décidément sa nouvelle amie abusait un peu de la situation. Mais, en femme dont l'orgueil a plié sous bien d'autres exigences, elle se conseilla résolument.

— Pas de bêtises, murmura-t-elle en enlevant sa fourrure et la dentelle de ses cheveux. Me voici, madame. Je vous demanderai seulement la permission de sortir de bonne heure : je vais chez la princesse de Sagan.

— Quand il vous plaira, répondit madame Le Boterf, dont les lèvres fines souriaient avec une maligne satisfaction.

Elle jeta un coup d'œil sur sa robe de satin noir, à laquelle elle rendit, d'un coup de main, ses plis rigides, sur sa coiffure plate,

aux bandeaux jaunes, tirés, collés sur les tempes ; elle se ganta de noir et ouvrit la porte.

— Au bout du corridor, madame, faites-vous annoncer, s'il vous plaît. Il est inutile qu'on s'aperçoive de nos petites conversations intimes. Je vais aller vous recevoir.

Et, passant par une autre porte, elle se glissa, sans bruit, dans le salon. Il était rempli et bruyant. Quatre ou cinq femmes causaient, assises en groupe, avec des rires jeunes. Les hommes allaient et venaient, familiers, parlant haut.

Devant le piano ouvert, Évah, debout, touchait distraitement d'un doigt léger quelques notes rêveuses.

Le Boterf retenait par son habit un petit jeune homme brun, pâle, qui, la tête tournée, ne l'écoutait, pas et cherchait à lui échapper, les yeux attachés sur Évah.

Le salon, petit et très éclairé, avait un air gai, intime. Les femmes en robe montante, à peine ornées de quelques fleurs naturelles, violettes et lilas blanc, piquées au corsage, se connaissaient toutes et jasaient librement. La porte s'ouvrit et la femme de charge, troublée par une émotion respectueuse cria, la voix fausse :

— Madame la baronne de Monthaut.

Il y eut un silence subit ; on regardait. La baronne entra avec son grand air, lentement, la tête levée, les yeux mi-clos, ne voyant personne. Madame Le Boterf, s'avançait empressée :

— Chère madame, vous êtes trop aimable.

Les pincettes venaient de choir : M. Le Boterf ahuri frottait vigoureusement sa calotte.

Yvonne présenta sa fille. On s'assit. Personne n'osait parler. Les femmes se dissimulaient derrière les éventails, honteuses de leur toilette en présence de la nouvelle venue.

Dans un coin, une jeune femme brune, assez jolie, l'œil hardi et mauvais, tirait son mari par la manche et lui soufflait d'un ton rageur :

— Cette pécore qui me dit de venir en robe de ville. J'ai envie de m'en aller. Connais-tu cette baronne-là, avec sa poitrine nue jusqu'à l'estomac ?... Quelque drôlesse. On se moque de nous. En fait-elle des embarras, cette Le Boterf avec son églantier de fille ! Des femmes qui portaient des robes rapiéciées il n'y a pas encore trois mois..., Il y a des gens qui ont de la chance ! Tandis que nous... Sais-tu qui a fait donner cette place à Le Boterf ?

Le mari répondit :

— On croit que c'est M. Edwards D...

— C'est bon, dit-elle, j'irai le voir. J'en ai assez, moi, de cette vie-là. J'en ai trop...

Elle respirait avec violence, rouge, les narines ouvertes.

— Chère madame Goyanne, lui dit à ce moment Évah, comme vous seriez aimable de m'accompagner : maman veut que je chante.

— Je suis désolée, mademoiselle, répliqua sèchement la dame, je ne m'attendais pas à une soirée aussi... brillante. Ma toilette me défend de me mettre en évidence.

— Je t'accompagnerai, dit vivement Madeleine de Cléran.

La jeune femme était toute charmante dans sa robe très simple en foulard des Indes. Madame Goyanne se sentit étouffer sous son cachemire noir. Elle se leva brusquement.

— Viens, dit-elle à son mari, je m'en vais.

Mais lui la repoussa, le geste rude.

— Reste donc tranquille. Il y a là quelqu'un qui a le bras long. Je vais tourner autour.

— Qui ça ?

— Abel Henriet, ce grand blond. Tout à l'heure, la Boterf chuchotait avec lui dans un coin. Je ne sais pas ce qu'elle tripote, mais ça sent joliment l'argent par ici : tout roule.

— Dis donc, Goyanne, tâche de l'amener, ton grand blond…

Elle darda ses prunelles ardentes sur Abel Henriet, qui regardait Évah obstinément, de ses larges yeux clairs.

— Nous vous écoutons, mademoiselle, disait la baronne, qui s'ennuyait, avec une exquise politesse.

Évah chanta le Printemps de Gounod. Hector tournait les feuilles.

Madame Le Boterf paraissait très glorieuse, avec une amertume violente sur ses traits illuminés. En allant et venant, elle surveillait son mari, qui s'emportait beaucoup sur les questions politiques et devenait soudain tout pâle, bredouillant des mots vagues, quand on amenait le nom de l'homme d'État, Edwards D…

Évah chantait avec peu de voix et beaucoup d'âme.

On l'applaudit bruyamment pour se dégourdir.

Seul, le mari de Madeleine garda le silence.

M. de Cléran, long et sec, les favoris en virgule, la mine froide et le teint jaune, allait fort peu dans le monde pour éviter le contact de ces choses profanes : la voix chaude d'une cantatrice, les épaules nues d'une danseuse.

Par un reste de courtoisie envers sa femme, il l'avait accompagnée ce soir-là. Mais il restait scandalisé de la chanson d'Évah.

M. de Cléran ne goûtait et ne tolérait que les cantiques.

Lorsque Madeleine s'approcha, émue, la gorge soulevée, lui demandant des compliments pour son amie, il répondit une dureté, qui mit des larmes dans les yeux de la jeune femme.

Elle s'en retournait lentement, la tête un peu baissée ; quelqu'un la suivit qui vint se planter derrière le fauteuil où elle s'assit, dans un coin, cachant sa tristesse.

C'était Jules Lenormand, un avocat comme M. de Cléran et son ami.

Celui-là aussi, parleur sans talent, verbeux, élégant, sonore et vide, jouissait au barreau de la réputation banale d'honnête homme et d'avocat sérieux, formule polie, dont les confrères qualifient, entre eux, l'avocat sans mérite.

Dévot, avec des façons tolérantes, il se prononçait pour la religion des accommodements.

Sa casuistique lui faisait un succès près des femmes qui pratiquent. En réalité, c'était un sceptique, vicieux et faux, avec un masque irréprochable.

Il se pencha sur l'épaule de Madeleine :

— Cléran a tort, lui dit-il à demi-voix. Il ne distingue pas suffisamment entre les plaisirs défendus et… les autres. Il trouble bien mal à propos vos joies innocentes, quand il devrait être si heureux de les partager ! Voulez-vous que je lui parle ?

— C'est inutile, répondit Madeleine avec quelque précipitation : la phraséologie de l'avocat l'agaçait.

Il reprit avec une intonation savante pleine de compassion respectueuse.

— Vous souffrez, madame ? Ne dites pas non. Vos douleurs ne sont pas un secret pour moi. Ah ! tenez, si je ne connaissais pas Cléran depuis l'enfance je le maudirais pour l'existence qu'il vous a faite…

— Mais, monsieur, je n'ai rien à reprocher à mon mari, répondit-elle avec une sévérité hautaine.

— C'est que vous êtes indulgente, murmura l'avocat.

Il fit un silence, puis ajouta très bas, penché sur l'épaule de Madeleine :

— Une femme pardonne rarement à l'époux qui l'a condamnée à ne jamais ressentir le charme et les joies de la maternité.

Madeleine rougit brusquement, puis se tourna, interrogeant l'avocat de ses grands yeux inquiets et naïfs.

Il eut un geste très digne en détournant son regard navré.

— Je ne comprends pas, lui dit Madeleine.

Il soupira et regarda le plafond.

— Dieu fait des miracles quand ses anges le prient : priez-le, madame.

Sa voix marquait un étouffement d'une suprême éloquence. Il s'éloigna lentement de la jeune femme, qui le suivit des yeux, le cœur gonflé, horriblement malheureuse.

L'avocat se glissa près de Cléran et lui toucha l'épaule.

— Je m'en vais, dit-il retroussant sa lèvre, l'air écœuré : je m'étonne que vous n'ayez pas déjà emmené votre femme, il règne une certaine indécence dans les propos que l'on tient ici ; ce ne sont pas là des plaisirs chrétiens. Vous êtes trop faible, Cléran, prenez garde ! C'est ainsi que les bonnes mœurs se perdent.

Et il sortit.

Cléran fut pris d'un effarement de dévot, d'une peur bête qui le rendit furieux. Sa longue figure s'allongea encore, d'un air d'austérité morose, il serra légèrement la main de Le Boterf et chercha sa femme pour l'emmener.

Madeleine causait bas avec Évah, qui s'était réfugiée près d'elle pour échapper à Hector.

Ce fiancé officiel tourmentait la jeune fille pour qu'elle se promît à lui, elle-même, en toute volonté de cœur.

Il l'adorait et il la troublait un peu par l'ardeur de ses adorations. Elle l'eût aimé sans son autre amour.

Mais la vision du poète passait sans cesse devant son souvenir et glaçait tous ses élans de dévouement. Elle eût pleuré volontiers dans l'énervement de cette lutte.

— Il faut que j'en guérisse, dit-elle à Madeleine, je le veux. Je sais le remède. J'aime Thérèse, je veux voir Thérèse, je veux l'entendre me dire ses joies. Ensuite par vertu et par orgueil, je me détacherai de Jean Delorme. Je t'en prie, emmène-moi voir Thérèse.

— Et si Jean Delorme est là ? demanda Madeleine.

Évah était devenue toute pâle à cette pensée : un frisson de ses épaules fit trembler les fleurs de son bouquet d'églantier. Elle répondit tout bas :

— Tant mieux. Si je dois le rencontrer, il vaut mieux que cela soit avant d'être mariée. Je saurai si je puis me défendre de lui. Et si je ne le puis…, je resterai fille.

— C'est bien, dit Madeleine, c'est honnête. Tu es une brave fille, Évah ! Je vais te demander à ta mère pour demain et je viendrai te prendre.

Comme Madeleine s'éloignait au bras de son mari, qui la tirait brutalement vers la porte, Hector se rapprocha d'Évah et, tout suppliant, lui dit :

— Vous ne voulez pas me répondre ?

Elle lui dit, le regardant doucement :

— Demain.

On servait le thé. Madame Le Boterf, empressée, allait et venait, offrant les tasses. La baronne profita de cet instant pour disparaître.

Quand sa robe lamée d'or ne fut plus là, il y eut comme un soulagement.

Les conversations reprirent : on parla haut. Les femmes osèrent bouger.

La petite Goyanne, avec ses yeux noirs effrontés, se montra très gaie et proposa un tour de valse.

Abel Henriet venait de lui demander si on ne danserait pas.

Maintenant le grand blond choisissait lentement du sucre dans la coupe en argent que madame Le Boterf lui tendait et ils échangeaient des mots tout bas.

Il disait :

— Un magnifique instrument, cette baronne. Vous dites qu'on peut s'en servir ?

Elle répondit :

— Je m'en charge. Elle est sotte, vaine, lâche et cynique : une merveille. Avec cela un corps de Vénus impudique, ses appétits sont sans frein.

Il s'agit de l'affamer et elle mangera dans la main. La Nina va nous aider ; elle videra le baron. C'est bien demain la première de Madame Ève à l'Alcazar ?

— Oui ; elle tient son rôle.

— J'irai voir. À propos, cette affaire financière dont vous m'avez parlé, ça, marche-t-il ?

— Cela marcherait, mais il nous manque le lieu de ralliement.

— Chauffez toujours, je vous donnerai avant peu le salon de la baronne. Mais je veux la présidence du conseil pour Edwards D…

— Vous savez que c'est absolument véreux et qu'il lui en cuira.

— Parbleu !

— Vous le détestez donc bien ? demanda curieusement l'agent d'affaires.

Elle eut un rire muet qui faisait froid et lui dit doucement :

— J'espère bien qu'il y gagnera les galères.

On dansait.

Abel Henriet se dirigea vers Évah ; son œil fixe avait une lueur de convoitise. Il lui demanda la première valse.

— Je ne danse pas, répondit-elle souriante.

Il balbutia interdit :

— Pourquoi ?

Elle répondait toujours :

— Maman le défend.

C'était un mensonge.

C'est elle qui s'était toujours refusée à cet enlacement, à cet abandon de son être sur la poitrine d'un homme. Elle ressentait

des pudeurs étranges qu'elle ne s'expliquait pas, qu'elle subissait.

Madame Goyanne vint frôler Abel ; puis, s'excusant, leva vers lui ses prunelles fulgurantes.

Il sourit et l'enleva pour la valse commencée. Comme elle s'achevait, ils serrèrent leurs doigts enlacés, en se disant : « À demain. »

01 · 7

On remontait à l'Odéon une pièce grecque du poète Jean Delorme, qui avait imposé sa maîtresse pour le principal rôle : une déesse amoureuse. Thérèse piochait ce rôle. Elle n'étudiait jamais que dans le costume qu'elle devait porter à la scène. Cela l'inspirait ; elle s'identifiait à son personnage, entrait dans sa peau et trouvait ainsi la note juste, le geste familier et exact.

Debout devant sa psyché, le péplum flottant découvrant son épaule et son bras splendide, les mains jetées en avant d'un air d'effroi pudique et d'attirance amoureuse, elle cherchait un effet et cambrait lentement sa taille souple.

— Bien, assez, cria Jean Delorme à demi couché sur un divan de soie pourpre, les jambes repliées, et qui crayonnait sur un album des croquis de poses pour la tragédienne.

Elle se tourna à demi et lui envoya un regard allumé de la double passion de l'art et de l'amour.

— Maintenant, c'est trop, dit-il avec un sourire heureux, tu es trop belle..., viens m'embrasser !

Elle courut, s'agenouilla près de lui, et lui jeta avec folie les bras autour du cou.

Ils s'étreignirent violemment, leurs lèvres s'étaient prises ; ils pâlissaient d'une fureur de tendresse.

Thérèse murmura :

— Laisse-moi, il faut que j'étudie.

Elle se leva :

— Ah ! maintenant je le tiens, dit-elle, regarde !

Après s'être reculée, elle revint vers lui lentement, en égrenant de sa voix sonore les vers mélodieux qui semblaient s'envoler de sa bouche rouge de baisers. Son geste s'animait, tandis que son pas hésitant rendait avec une grâce poignante les troubles et les élans contenus de la déesse au cœur blessé, qui vacillait près de tomber des cieux.

Tout à coup, haletante, elle laissa, mot à mot, échapper de ses lèvres ouvertes en un divin sourire, les derniers vers du poème — cri suprême de la divinité s'abîmant dans l'amour — et elle s'arrêta comme pétrifiée d'extase, renversée les bras ouverts, la poitrine haute, les yeux demi-clos.

Jean Delorme avait fait un cri où l'âme de l'artiste vibrait seule.

Il ne la touchait pas et regardait, l'œil agrandi, la ligne audacieuse et superbe de ce corps ainsi tordu dans la plus haute expression de la passion humaine ; et il rêvait comme devant un marbre.

Un coup de sonnette les réveilla, elle et lui, secoués d'impatience.

— Tu n'y es pas, j'espère ? murmura le poète.

— Certes non, dit-elle de même.

Et elle glissa légèrement vers la porte, guettant l'entrée de la femme de chambre pour lui faire un signe : on pouvait entendre de l'antichambre. Et elle entendit, en effet, une voix troublée qui disait :

— Annoncez mademoiselle Le Boterf et Madeleine de Cléran.

Thérèse eut une bouffée de chaleur au visage qui l'empourpra et elle cria, se jetant dehors :

— Madeleine, Évah !

Elle revint tenant enlacées avec sa tendresse expansive, les deux jeunes femmes qui la contemplaient, surprises, dans la demi-nudité de son costume antique.

— Les voilà, dit-elle les poussant vers Jean Delorme, qui se levait, maussade, les voilà mes deux aimées… Puis, s'arrêtant derrière elles, avec une confusion orgueilleuse, elle dit encore : — Et le voilà, lui, mon poète… Oh ! que je suis heureuse aujourd'hui !… — Mais parlez-moi donc, Évah !… Madeleine… Comment êtes-vous ici ?… Vous m'aimez donc, malgré… ?

Madame de Cléran l'interrompit d'un geste timide. Elle avait rougi. Tandis qu'Évah, très pâle, contemplait avidement Thérèse de ses yeux noirs et profonds.

Alors Madeleine parla vivement de son voyage, de son mari, et ensuite, adroitement, elle amena la tragédienne à parler d'elle.

— Ah ! pauvres chères, répondit Thérèse, ma vie ! ma vie serait un récit lamentable sans le coup de soleil qui l'a soudain transfigurée…

» La vie d'une artiste et d'une artiste honnête, mais c'est un enfer ! Voilà trois ans que j'ai débuté dans ce rôle de Phèdre, qui a été l'entraînement de ma vocation.

» Si je vous montrais les journaux d'alors qui célébrèrent et mon triomphe et mon talent, et ma beauté, et l'avenir splendide qui m'attendait, vous vous demanderiez comment j'en suis encore à mendier, oui, redit-elle en se tournant vers Jean Delorme, qui faisait un mouvement de colère, oui, à mendier un rôle, car tu l'as arraché pour moi à Duquesnel, et, sans toi, je serais encore à jouer les amoureuses de comédie dans la boutique de Ballande.

Jean répondit avec un accent irrité :

— Tu te trompes, Duquesnel t'a acceptée d'emblée. Du reste, à quoi bon parler de cela ? C'est le passé. Attends maintenant.

Elle arrêta sur lui un regard inquiet, tandis qu'Évah, que ce tutoiement venait de froisser dans ses intimes délicatesses, relevait la tête et essayait de regarder le poète.

Il s'était rassis presque tassé sur le divan, comme gêné de lui. Sa belle barbe blonde et longue, d'habitude élégamment peignée avec ce tour d'envolement qui donnait à sa physionomie rêveuse comme un charme fou qui le faisait aimer, maintenant demeurait éparpillée avec des pointes bizarres. Son œil bleu, très fin, semblait las, et se levait par instant sur Évah, furtif, presque timide.

Elle s'étonna de n'y pas retrouver la pénétration tendre et puissante dont le souvenir la poursuivait. Ainsi surpris dans la négligence du chez lui, dans l'abandon de ses attitudes, ce n'était plus le dieu dont le rayonnement l'avait blessée : c'était l'homme dans sa lassitude d'amour.

Et la jeune fille, infiniment pure, sentit son cœur se calmer, et comme s'éloigner du poète qu'elle ne reconnaissait plus.

Un soulagement lui venait ; elle osa parler.

Toutes les trois s'animèrent bientôt dans un babil familier où revenaient les souvenirs de leur enfance et de leurs amies de couvent.

Elles semblaient avoir oublié Jean Delorme, qui dessinait sur un feuillet de son carnet. Cependant Thérèse le surveillait avec une irritation grandissante ; quand le poète levait les yeux, c'était sur Évah.

Alors, sa voix devint haute ; elle jeta des mots vibrants. Sa nature passionnée, qu'une jalousie soudaine venait de fouetter, l'emportait.

Elle se contenait encore pour ne pas crier à Jean : « Que fais-tu ? » Mais elle parla avec colère, et bientôt, avec rudesse ; elle cria :

— Les hommes ! misère ! C'est notre perdition en ce monde. Nous sommes leur jouet. Ils nous prennent et nous rejettent. Les rues sont pavées de ces débris de leurs jeux. Et sans cesse ils convoitent quelque jouet nouveau à briser. Ce sont des monstres !...

Jean ne dit rien. Évah regardait, effrayée ! Madeleine dit tout bas :

— Cependant, tu es heureuse, toi ?

Elle hésita, puis répondit brusquement :

— Oui.

Tout à coup, elle secoua la tête, et tordit ses bras nus d'un geste farouche. Sa voix chaude se mouillait : elle avait des taches pourpres sous les yeux.

— J'aime, dit-elle, d'un accent tragique où la Phèdre se révélait. C'est peut-être un malheur pour moi. Sans amour, j'aurais fait comme les autres, parbleu ! J'aurais payé de ma personne les protecteurs de mon talent, et Thérèse Leroy serait aujourd'hui à la Comédie-Française. Vous ne savez pas cela, vous autres, qui vivez bourgeoisement dans votre coin, sans avoir besoin de personne. Chaque fois qu'une femme a besoin d'un homme pour l'aider, la protéger, c'est une femme perdue. Donnant, donnant : ils vous servent, vous vous livrez. C'est horrible, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est cela. Voici trois ans que je lutte, que je me débats entre eux tous, depuis le critique influent, dont les articles peuvent me mettre en vue, depuis le sénateur, depuis le ministre, dont j'implore la protection, jusqu'à l'agent dramatique qui me cherche un emploi. Tous, tous !… C'est la tentation éternelle.

» Vous êtes une véritable artiste, vous avez du talent, vous ne demandez qu'à vous jeter à la face du public pour lui crier : « Juge-moi ! — Passez d'abord dans mon lit, » vous répond l'homme. L'homme ! Lui qui tient la barrière de toutes les voies

où la femme cherche à gagner de la gloire ou du pain, et qui ne l'ouvre que si elle lui paye cet infâme péage.

Évah, toute blanche, tenait ses mains près de sa poitrine, dans une vague défense.

Jean ne dessinait plus : les bras croisés, l'œil demi-clos, maintenant son regard allait de Thérèse à Évah, lentement.

La tragédienne continua :

— Encore, moi, j'avais de l'argent, quand ma grand'mère mourut. J'avais juste vingt et un ans et je ne dépendais plus de personne. Je vendis la ferme et je vins à Paris. Alors je semai l'argent sans compter. Cela m'a facilité les petits chemins ; j'ai ainsi abordé les petites gens, les besoigneux. Les autres m'ont offert le succès, comme on offre un hôtel et un mobilier de bois de rose, en passant par les soupers du cabinet particulier. Eh bien, voulez-vous que je vous dise ? j'étais lasse ; oui, j'étais vaincue, j'allais céder ! Après tout, la gloire est un idéal assez pur pour effacer, si on l'atteint, la souillure qu'il vous a coûtée, quand une tentation plus haute m'a mordue au cœur. J'étais sauvée… ou perdue. On peut encore se livrer quand on n'aime pas ; mais, si on appartient à l'amour, on ne se reprend plus… à moins qu'il ne vous abandonne, dit-elle violemment, et regardant cette fois en face Jean Delorme qui lui souriait.

Elle s'attendrit et ses yeux se mouillèrent.

— Je suis folle, dit-elle doucement.

Elle s'oublia un instant à le contempler, puis ses paupières alanguies se baissèrent sur son regard brûlant de passion.

Évah pensait :

— Comme elle l'aime !

Madeleine s'était levée un peu étourdie et prenait congé de Thérèse.

— Reviendras-tu ? murmura la tragédienne, caressante et timide. Je vous ai effrayés, mes pauvres anges : vous allez bien vite secouer vos ailes en quittant cet enfer et en oublier le chemin. Je vous aimerai toujours, moi. Du reste, dit-elle avec une tristesse émue, je crois que c'est ma vocation… Il faut que j'aime, même si on ne m'aime pas…

— Je reviendrai, répondit Évah, douce et brave, quand je serai mariée, bientôt.

— Tu te maries ? cria Thérèse avec un éclair de joie.

Madeleine avait eu une secousse qui la pâlissait. Elle regardait éperdument Évah.

La jeune fille répondit :

— Dans peu de jours sans doute. Je t'écrirai. Tu viendras prier Dieu pour moi…

— Oh ! de toute mon âme, s'écria la tragédienne. Toi, tu es la vertu sur la terre, comme tu es la beauté. Je te connais bien, va ! si le bonheur n'est pas pour toi, pour qui serait-il ?… Au revoir, donc, et… merci.

Elles s'embrassèrent longuement. Puis Thérèse embrassa Madeleine.

Alors Jean Delorme s'approcha d'Évah et lui dit, la voix basse, étouffée d'émotion :

— Pourquoi vous mariez-vous ?

La jeune fille éprouva une défaillance de tout son être et resta debout par un miracle de courage. À l'expression de cette voix, ses rêves d'amour lui revenaient.

Elle regarda Thérèse et répondit alors lentement, afin de ne pas trembler :

— Pour faire comme tout le monde. Il faut bien se créer une famille : c'est un devoir.

Il reprit vivement :

— Attendez, je vous en supplie…

Alors elle leva sur lui un regard froid, terrible d'indignation.

En ce moment, elle voyait la lâcheté de l'homme dans la facilité de ses abandons, et son pauvre amour blessé reprenait le chemin des cieux.

Elle murmura sévèrement :

— Thérèse !

Comme elle se retournait pour suivre les deux jeunes femmes qui se rapprochaient de la porte en causant bas, Jean Delorme allongea vivement vers elle son carnet ouvert et lui montra son profil à elle, son gracieux et sévère profil de vierge qui surmontait un corps délicat de femme nue enroulé de feuillage avec ce mot au-dessous : « Ève ! »

Elle rougit violemment, et, près de pleurer, lui dit tremblant des lèvres :

— Déchirez cela.

Il répondit :

— Jamais.

Il ferma le carnet et le glissa sur sa poitrine. Il s'inclinait très bas, comme Thérèse se retournait. Évah sortit, n'y voyant plus clair.

La porte fermée, la tragédienne courut au poète, et, se jetant sur lui :

— Enfin, dit-elle, embrasse-moi ! Tu ne m'en veux pas ? Je suis affolée, je t'aime, je t'adore. Ô Jean, aime-moi… plus, toujours plus… J'en meurs, moi…

Il l'embrassa distraitement, caressa ses cheveux, et se débarrassa peu à peu de son étreinte.

— Où vas-tu ? dit-elle surprise ; tu ne restes pas dîner ?

— Pas ce soir, je vais…

— Où ? dit-elle se cramponnant à ses bras, le regardant ardemment.

— À une première de l'Alcazar. J'ai promis à Farwell d'aller applaudir sa revue et…

— Nous irons ensemble.

— Ce n'est pas possible, je vais avec lui et d'autres, Saint-Géran, Davenay… Nous nous réunissons au café Anglais. Voyons,

sois sage. Tu seras toute détraquée pour ta répétition.

Elle haletait, brûlée de colère, de jalousie, d'angoisses. Elle ne le lâchait pas, se collait à lui, l'implorait avec ses frissons.

Il se tut, ne l'embrassa pas.

Alors elle reprit, commençant à pleurer :

— Tu t'en iras après dîner ; tu sais, je ne mange pas sans toi…

Elle geignait comme un enfant.

— Demain, dit-il l'enveloppant dans une soudaine caresse qui le débarrassa de son étreinte. Il la fit rouler sur le divan, en manière de jeu, et, tandis qu'elle se relevait, il s'enfuit.

Thérèse resta un moment immobile, regardant la porte ; puis elle bondit à la fenêtre et l'ouvrit. Du premier étage, elle était assez près de la rue pour entendre la voix de Jean Delorme dire au cocher d'un fiacre qu'il venait d'arrêter au passage :

— Rue Amelot, 45.

— Les Goyanne, murmura Thérèse, qui les avait connus quand elle sortait chez Évah Le Boterf.

Elle réfléchit, et disait en songeant :

— Est-ce pour voir Lucie Goyanne ou pour rencontrer Évah ?… Il ne va toujours pas au café Anglais : donc il me trompe !… Jean ! Jean ! se prit-elle à crier en courant à travers le salon, se tenant les tempes de ses mains crispées, que vas-tu faire de moi ? Je ne me connais plus, je souffre à te tuer… et moi ensuite !

Elle sonna et dit à son unique servante :

— Habille-moi.

— Madame ne dîne pas ?

— Non.

— Madame n'ira pas à sa répétition ?

— Non.

— Cependant, madame…

— Tais-toi.

— Oh ! si madame se faisait enlever un si beau rôle…

— Je m'en moque.

La servante, qui l'aimait, redemanda doucement :

— Si monsieur revenait où faudrait-il lui dire de retrouver madame ?

— Il ne reviendra pas, dit-elle se laissant pleurer. Et tu viendras avec moi, toi, ma fille. On s'encanaille ce soir, paraît-il : nous allons tous à l'Alcazar, Comme je suis pâle ! Mets-moi du rouge, Ninette.

01 · 8

Les habitués de la salle du faubourg Poissonnière éprouvèrent, le soir de la première de Madame Ève, une surprise qui faillit se

tourner en émeute, quand ils se virent dépossédés par la location des premiers rangs de fauteuils et des places avancées aux balcons du rez-de-chaussée et de la galerie.

Des groupes, repliés dans le fond de la salle, gesticulaient. Les ouvreuses, affairées, couraient après les récalcitrants. On parlait de s'en aller ; mais la curiosité était bien trop vive maintenant. Il fallait voir ; on ferait du tapage pendant la pièce, voilà tout. Des messieurs ornés de casquettes se disposaient à jouer des castagnettes avec les soucoupes des bocks.

Pendant la première partie du spectacle, composée de chansons idiotes, les places louées restèrent vides. Les artistes favoris s'évertuaient mollement sous les maigres applaudissements des gamins du faubourg.

Brunin nouait ses bras derrière son dos en gloussant, la bouche énorme : « Ah ! ma Jeannette ! » Demay, la voix grasse, envoyait son refrain à succès : « Je demeure rue Po, je demeure rue pin, je demeure rue Popincourt ; » le petit Norbert, lui-même, grimaçait, en cotillon troussé, sa paysannerie égrillarde, sans obtenir de ce public fiévreux les bravos et les rires à pleine gorge où il se lâchait chaque soir en les écoutant.

On baissa la toile : c'était l'entr'acte.

Un silence se fit, personne ne bougea. Alors, on vit arriver, comme une troupe d'écoliers en vacances, des jeunes gens du boulevard, qui semblaient ivres, le chapeau en arrière, la canne au vent, se bousculant avec des éclats de rire faux, qui voulaient témoigner de leur dédain pour le « bouis-bouis », où ils daignaient venir un soir faire du potin en faveur de l'auteur bien connu de la revue.

Ils envahirent les premiers fauteuils ; les autres furent bientôt remplis par des gens d'une allure plus décente.

On signala même sur un rang toute une brochette d'hommes graves, crânes luisants ornés de mèches qui en faisaient le tour, favoris gris, faces rouges et grasses comme il sied à des gens qui ont le moyen d'engraisser.

Tout à coup, les balcons se peuplèrent, et tous les fauteuils d'orchestre se hérissèrent de lorgnettes braquées en l'air. Des demoiselles en chapeau retroussé avec des plumes en saule sur le nez, et raides dans leur corsage en boîte à violon, souriaient bêtement, montrant leurs gencives et se penchaient complaisamment vers les lorgnettes.

Cependant, tout près de la scène à droite, une femme aux cheveux jaunes et lisses ne souriait pas, se reculait du balcon et lorgnait elle-même cherchant par la salle.

Elle aperçut Abel Henriet et lui fit un signe de tête imperceptible ; elle reporta immédiatement les yeux sur un homme d'assez grand air, qui se dissimulait derrière une colonne en bas.

Abel suivit ce regard et lorsqu'une minute après, Martin-Dumont, qui était venu là pour reconduire à la sortie sa future belle-mère, lui demanda quel était ce personnage à l'air digne, avec la rosette à la poitrine, il répondit :

— C'est le baron de Monthaut.

Madame Le Boterf n'était pas seule dans le renflement du balcon qui faisait la saillie d'une loge ; elle semblait servir de chaperon à madame Goyanne dont les rires de fille l'exaspéraient. Goyanne avait bien accompagné sa femme ; mais celle-ci venait

de l'expédier vers Abel Henriet pour l'inviter à monter ; elle lui gardait une place derrière sa chaise.

Yvonne comprit le manège et elle s'apprêtait à décocher quelque rude observation à la jeune femme, quand elle arrêta sur elle ses veux de fauve, la couva une minute dans sa pensée toujours ardente à son œuvre infernale, et, soudain, résolut de faire servir à son but les appétits de toute sorte qui couraient dans les yeux avides et brûlants de Lucie Goyanne.

Elle savait, d'un mot, la faire tressaillir, et, se penchant, elle lui dit, d'un air de bonne amitié :

— Comme vous seriez jolie, ma mignonne, dans un costume de satin nacarat, semblable à celui de cette drôlesse-là, en face de nous.

— N'est-ce pas ? murmura Lucie, le regard enflammé ! Puis elle soupira avec rage : — Ce n'est pas fait pour moi, cela.

— Eh !... qui sait ? La fortune peut venir.

Lucie, mauvaise, lui décocha, la visant du coin de l'œil :

— Elle vient parfois, en effet, à des personnes qui ne s'y attendaient guère ; mais elle n'arrive pas comme cela aux honnêtes gens, ma chère.

Yvonne ne se fâcha pas : elle sourit doucement.

— On peut être honnête et adroit, ma mignonne. Ainsi, tenez, je sais une affaire. Mais vous me garderez le secret au moins ?...

— Oh ! protesta Lucie, en se rapprochant comme pour mordre un gâteau qu'elle entrevoyait.

— C'est une belle, une magnifique opération dont le projet est encore en l'air, mais qui va aboutir d'un moment à l'autre. On cherche des hommes, plutôt que des capitaux, des intelligences, qui sont des valeurs de rapport autrement considérables que des chiffons de papier. Ceux qui entreront dans la combinaison en sortiront riches… riches, entendez-vous ! au sens complet du mot. Riches de cette richesse qui donne toutes les jouissances et permet de satisfaire toutes les fantaisies.

Lucie, haletante, buvait ces mots, qui lui donnaient l'ivresse de désirs furieux.

— Eh bien, dit-elle la voix enrouée d'émotion, comment faire pour entrer dans cette combinaison ? Vous le savez, vous ?…

Yvonne feignit d'hésiter, balbutia, puis enfin se donna la soudaine vivacité d'un élan de cœur.

— Écoutez-moi, Lucie, je vous aime bien, je ferai tout au monde pour vous amener dans cette entreprise financière ; vous, c'est-à-dire votre mari. Mais vous comprenez que je ne puis vous livrer des secrets qui ne sont pas les miens. Il faudra que vous me secondiez, que vous alliez docilement, aveuglément où je vous dirai d'aller ; si vous suivez mes conseils, la fortune est au bout.

— Disposez de moi, répondit Lucile frissonnante.

— En tout et pour tout ? essaya Yvonne appuyant expressivement sur le mot.

La Goyanne était trop disposée à se livrer pour avoir une hésitation ; elle répondit nettement :

— Pour tout.

Àce moment, le timbre sonna pour le lever du rideau.

— Et tenez, ajouta madame Le Boterf d'un ton confidentiel ; voici précisément l'un des hommes dont nous aurons besoin pour faire accepter votre mari.

Elle lui désigna du bout de l'éventail le baron de Monthaut.

Lucic comprenait quels seraient ses moyens d'action en cette affaire. Elle remua bruyamment sa chaise, dans le silence qui s'était fait, et darda ses yeux noirs, brûlants, sur le baron.

Mais celui-ci ne leva pas la tête. Pâle d'une émotion qui se laissait voir, il contemplait avec passion, dans le décor d'un paradis terrestre, sous les feux empourprés qui illuminaient la scène, la Nina, demi-nue, endormie sous le pommier fatal.

Une salve énorme d'applaudissements enleva la salle. Les mécontents du fond, éblouis et troublés, tendirent le cou et ne bougèrent plus.

Alors Ève s'éveilla.

Lentement, elle souleva son corps fin et superbe, aux lignes délicates, que le maillot trop pâle vêtissait d'une façon surhumaine. Lorsqu'elle fut debout, ainsi longue et blanche, elle rappela les fantaisies idéales de Bouguereau.

Sa perruque blonde noyait d'or ses épaules nues, sa ceinture de feuillage frissonnait sur ses reins souples, et ses petits pieds qui semblaient déchaussés accusaient leur forme absolument divine sous le réseau de soie qui seul, les enveloppait. Elle sourit, et la blancheur de ses dents coupa d'un éclair ses lèvres carminées.

Elle n'avait rien dit encore, et un immense bouquet blanc vint tomber près d'elle. En se penchant pour le ramasser, la Nina inclina sous la vive lumière de la rampe sa gorge gonflée et un tonnerre d'applaudissements salua de nouveau la chanteuse dans le triomphe de sa beauté.

Le baron de Monthaut s'était retourné, le regard furieux, vers Abel Henriet, qui venait de lancer le bouquet.

Les deux hommes se toisèrent une seconde, puis l'agent, la face calme et froide, disparut.

Maintenant, madame Ève chantait : c'était le prologue de la Revue, mis en couplets.

Il y avait brouille dans le ménage d'Adam. La littérature moderne avait fait tout le mal : on citait les auteurs. Le Paradis terrestre était infesté de productions malsaines : les galanteries du vice assaisonnées en romans, avaient tourné la tête blonde de madame Ève ; elle ne parlait de rien moins que d'y aller voir. Adam, qui se méfiait, combattait cette fantaisie ; mais le serpent, sous la forme d'un beau jeune homme amoureux, attisait cette curiosité fatale. Et la vertu de la dame ne tenait plus qu'à une pomme.

Le serpent fit son entrée : il était pâle et beau, avec des yeux noirs, noyés comme ceux des filles, et une bouche rose troussée en arc mignon sous un fin duvet brun.

Ève ne dissimula pas son impression et repoussa mollement la pomme qu'il lui offrait. Même, entre deux couplets, elle dit un peu trop haut à ce joli serpent :

— Mon Léon, je t'adore.

Derrière le pilier où il s'appuyait, le baron mâchait furieusement sa moustache, les yeux braqués comme des canons sur le cabotin au teint pâle.

Celui-ci, la voix langoureuse, grasseyait son air séducteur avec des poses et des effets de jambes.

Il insinuait à Ève qu'elle pouvait toujours se risquer à faire un tour dans Paris et que si ce Paradis lui plaisait mieux que l'autre, elle n'aurait qu'à mordre à la pomme pour partager soudain tous les plaisirs dont jouissent ses filles.

Il se chargeait de faire défiler devant elle les événements d'une année pour la convaincre de la différence qui existe entre les folles joies de la vie parisienne et la monotonie vertueuse de l'Éden.

— Eh bien, répond Ève, je consens à voir ; partons.

Le serpent, triomphant, levait les bras en l'air en criant :

— Je la tiens.

Et, cachant dans son sein la pomme perfide, il entraînait madame Ève.

Les applaudissements éclatèrent de nouveau si formidables, si entêtés pour faire reparaître la Nina, que l'on entendit à peine le bonhomme Adam lorsqu'il vint se plaindre de ce procédé biblique. Il chanta, néanmoins, dans une basse profonde ses angoisses conjugales, et disparut en avertissant le public qu'il allait poursuivre le couple voyageur afin de faire passer à son tour, sous les yeux de sa folle épouse, le tableau des misères et des horreurs de cette vie terrestre qu'elle osait convoiter.

Le rideau ne baissa à demi que pour se relever dans le tapage des cannes, des bancs, et des verres qui dansaient, dans le claquement affolé des mains levées, et le hurlement grotesque des bravos, soulignés en bémols par les voyous en gaieté, sur la pâleur émue de madame Ève.

Elle souriait, ployée, envoyant éperdument des baisers devant elle, mais sans quitter la main du joli cabotin, dont elle tordait visiblement les doigts dans ses doigts nerveux.

Le rideau baissa sans que la Nina eût accordé un regard au baron collé à son pilier.

En haut, madame Le Boterf, qui le surveillait, souriait, satisfaite et elle dit à Abel Henriet, fermant les yeux à demi :

— Elle joue très bien, cette Nina.

— Très bien, répondit de même le grand blond que la Goyanne boudait pour le bouquet qu'il avait jeté avant de monter près d'elle. D'ailleurs, maintenant, elle visait le baron. Lorsqu'elle le vit se décider enfin à sortir, elle dit à son mari qu'elle voulait prendre l'air ; et elle descendit, laissant Yvonne avec Abel parler bas.

— Dépêchons, murmura madame Le Boterf, il y a du nouveau. On vient de dire, là, à côté, que la Nina allait exhiber tout à l'heure plus de cent cinquante mille francs de diamants. Le baron doit avoir volé sa femme. Il faut prévenir la baronne.

— Un entrefilet paraîtra demain dans le Figaro.

— Bon. Avez-vous fait des offres sérieuses à la Nina ? Après son triomphe de ce soir, elle exigera demain un coupé, un hôtel…

— J'ai offert tout cela dans le bouquet.

— Alors le baron s'exécutera. Ils sont finis. Avant huit jours, nous les aurons à merci et l'affaire pourra marcher. Maintenant, que dites-vous de la petite Goyanne pour nous pêcher des imbéciles dans le salon du baron ?

— La baronne nous servira mieux.

— Mieux, non ; mais différemment… Lucie Goyanne est prête à tout pour se tirer de la misère. Toutes les tentations la brûlent. Elle crève d'orgueil et de besoin. Elle ne se marchandera pas et descendra aussi bas que l'on voudra. Je l'ai prévenue ; elle consent.

— Soit, répondit Abel, qui écoutait à peine depuis qu'ils étaient seuls.

Un émoi troublait son regard clair. Il hésitait et finit par dire :

— Êtes-vous bien décidée à donner votre fille à Martin-Dumont ?

Yvonne le regarda, inquiète.

— Pourquoi cela ?

Il rougit légèrement et reprit :

— Enfin ce mariage est-il arrêté ?

— Vous le savez bien, dit-elle brusquement, avec une angoisse qui lui venait. Qu'y a-t-il encore ?

— Rien. Je voulais vous dire… vous demander… Enfin, n'en parlons plus.

— Au contraire, dit-elle, parlons-en tout de suite. Que voulez-vous dire ? Vous me faites peur. Mon Évah…

— Je la voudrais pour moi, voilà tout, acheva tout bas Abel Henriet.

— Pour vous ? dit-elle indignée, l'exclamation violente. Pour vous ?…

Elle ajouta brutalement :

— Ne touchez pas à ma fille, mon cher. C'est une honnête femme, il lui faut un honnête homme. Elle n'a rien à voir avec nous autres.

Abel détourna les yeux et leva les épaules en murmurant d'un ton calme :

— C'est bon, n'en parlons plus.

Mais son regard revint lentement sur Yvonne avec une expression de défi et de haine que celle-ci ne vit pas. Elle regardait son futur gendre, qui n'avait pas bougé de son fauteuil et crayonnait sur son carnet, près de son verre plein, perdu dans ses calculs d'inventeur. La foule rentrait, rappelée par la sonnerie. Madame Goyanne reprit sa place, maussade : elle n'avait pas rencontré le baron.

Celui-ci faisait une scène dans la loge de la Nina, tout affolée de son triomphe.

Elle l'envoyait promener. Elle n'avait plus besoin de lui : on venait de lui offrir un hôtel dans un bouquet de roses. Il promit de lui en donner un qui lui appartenait, au parc Monceau ; il oubliait les hypothèques. Elle demanda des chevaux : il offrit les

siens. Elle riait et embrassait devant lui Léon, qui la repoussait, fatigué de toutes ces femmes folles de lui. Il recevait des billets, lui aussi ; et, dans les coulisses, on se le disputait.

Le baron voulut le souffleter. Nina le menaça d'une rupture. D'ailleurs, il pouvait se retirer, elle voulait rester seule ce soir. Elle le recevrait le lendemain, s'il avait l'hôtel dans sa poche. Sans quoi, il se fouillerait. Elle l'exaspéra, il s'enfuit.

Alors la chanteuse se jeta au cou du cabotin, et, pleurant d'amour, lui jura qu'elle lui sacrifierait tout s'il voulait l'épouser ou seulement lui promettre de vivre toujours avec elle, de n'aimer qu'elle.

Le beau Léon lui donna une poussée brutale, criant qu'elle était une bête et qu'il ne l'aimerait que si elle savait faire « chanter » les hommes.

Il était furieux qu'elle eût renvoyé le baron avant de l'avoir « nettoyé ».

Elle s'essuya les yeux pour rentrer en scène : et le défilé habituel des Revues commença.

Il y avait deux compères : Adam, qui évoquait les ridicules et les vices ; le serpent, qui ne montrait que les plaisirs. Et madame Ève hésitait.

Le bruit courait qu'un baron s'était ruiné pour lui donner les diamants dont elle allait se couvrir après avoir croqué la pomme.

On parlait d'un million. Maintenant, toute la salle chuchotait dans l'impatience de cette vision, qui faisait pâlir les femmes.

Et les hommes commençaient à penser que cette mâtine devait être furieusement désirable.

Les moindres mots de la Nina étaient soulignés et applaudis. On ne la quittait plus des yeux. Elle montait comme un astre dans cette nuit triomphale.

Et le baron, caché dans le fond de la salle, s'affolait à chercher où il pourrait prendre assez d'or pour payer cette fille qu'on lui enlevait.

L'orchestre joua une fantaisie sur l'air des bijoux de Faust : un grand silence se fit. Alors le serpent dit à Ève :

— Maintenant, je vais te montrer la femme à la mode en l'an de grâce 187..., celle qui occupe le monde, qui envahit les lettres, qui trône au théâtre ; la seule dont les hommes s'occupent, la seule avec laquelle ils vivent et pour laquelle ils se ruinent, lui bâtissant des palais, la couvrant de pierreries comme une idole, étendant sous ses pas un tapis moelleux de billets de banque. Regarde !

Et on vit apparaître une cocotte ébouriffée, le chignon jaune piqué de faux brillants, la traîne insolente, la poitrine haute, où dansaient des perles creuses, les bras pris dans des cercles de verroteries, la jupe poudrée de mica qui la faisait reluire comme une châsse. Ève, émerveillée et jalouse, dit à la jeune grue :

— Qui t'a donné cela ?

— Tout le monde, répond la fille promenant par la salle son rire cynique...

— C'est beau, reprend Ève, j'en veux...

Alors le serpent tire de son sein la pomme qu'il lui présente. Ðve y porte sa lèvre avide…

Aussitôt une mignonne voiture, traînée par deux petits poneys noirs, arrive escortée de deux gardiens de la paix, qui s'arrêtent juste aux portants.

Un coffre à bijoux repose sur les coussins. Ève s'en empare et accroche à ses oreilles deux énormes gouttes de rosée. Elle passe à son cou un collier éblouissant où pendent des fleurs de flamme, elle glisse à son bras un serpent aux yeux d'escarboucle, elle plante sur son front une seule étoile et, soudain, comme si tous les feux de l'enfer étaient tombés sur elle, Ève resplendit, lumineuse, flamboyante sous le rayon électrique qu'on dirige sur elle du cintre.

Un trépignement de sauvages faisait craquer le parquet de la salle. Dans la poussière soulevée, les faces se tendaient, convulsées d'admiration, éperdues d'enthousiasme. Tous ces gens, pères de famille, boutiquiers, travailleurs, femmes honnêtes, tous l'applaudissaient d'avoir mordu au vice qui lui donnait ces splendeurs d'apothéose.

Quand Ève fut lasse et ivre de ces applaudissements frénétiques, elle s'assit dans le char comme une reine, droite et fière et salua.

Une ronde finale fit tournoyer autour d'elle tous les personnages de la Revue, comme un défilé de toute la vie parisienne à ses pieds de courtisane, et le rideau se baissa tandis que les poneys piaffaient, faisant osciller dans la lumière, sur le corps blanc et renversé de madame Ève, toutes les pierreries de la baronne de Monthaut.

Dans la pénombre subite de la salle, le public se hâtait vers la sortie, où des groupes s'arrêtaient.

L'auteur de la Revue, Farewell, très entouré, fêté, harcelé par ses amis, qui, tous, voulaient le suivre près de la nouvelle étoile, essayait de leur échapper. Saint-Géran et Davenay insistaient bruyamment, avec des paroles grossières ; avant de faire un succès à la Nina, ils voulaient savoir si elle était assez « bonne fille » pour payer sa gloire. Farewell les emmena.

Comme ils traversaient l'étroit vestibule, une femme en toilette sombre, les joues pâles sous son rouge de théâtre, se tourna vers eux pour être saluée ! Farewell lui dit :

— Bonsoir, Thérèse ; et il lui serra la main en courant. Mais elle l'arrêta, s'efforçant de sourire.

— Jean Delorme n'est pas avec vous ? dit-elle.

— Non. Je vous croyais ensemble. Il n'est donc pas venu ? Vous lui ferez des reproches de ma part. Au revoir.

Thérèse était restée toute droite, se laissant bousculer par la foule, regardant toujours si elle n'allait pas apercevoir Jean.

— Madame, lui disait tout bas la fille qui l'accompagnait, madame, allons-nous-en, vous voyez bien qu'il n'est pas venu.

Elle ne répondait pas et suivait du regard les gens qui passaient avec une sorte de fixité un peu folle.

Depuis un instant, une discussion s'élevait avec des exclamations violentes, dans un groupe d'hommes qui tenaient des journaux et se passaient, en le désignant du doigt, un article qu'ils li-

saient, élevant la feuille sous le gaz. À chaque instant, de nouveaux venus se joignaient au groupe, et l'on entendait :

— C'est inouï ! c'est indigne ! Que va faire le gouvernement ? Moi, j'ordonnerais une enquête.

— Laissez donc, disaient d'autres, c'est une mystification. Ne voyez-vous pas que cette soi-disant correspondance est coupée dans une méchante petite feuille allemande qui a imaginé cette grossière invention pour faire parler d'elle ? Le coupable, c'est le journal français qui a reproduit ces lignes.

— Eh ! demain, tous les journaux les reproduiront ! Moi, je crois à une trahison, voilà tout.

— Bon, une trahison ! et dans quel but ?

— Mais… l'Allemagne paye ses espions, mon cher, elle peut payer les traîtres. En somme, voici une correspondance secrète de l'un de nos diplomates à l'étranger qui est mise au jour. On n'a supprimé que les noms ; mais qui empêche de les retrouver ? Quel est l'homme d'État en France qui a pu recevoir cette dépêche ? Tout est là.

Dans une sorte de mêlée où plusieurs noms d'hommes politiques furent jetés au hasard, tout à coup le silence se fit sur l'un de ces noms qui venait d'être glissé on ne sait comment.

Quelqu'un se retourna en disant :

— Quoi ? qui vient de nommer Edwards D… ?

Personne ne répondit.

Àce moment, les spectateurs des galeries avaient fini de descendre et quatre personnes frôlaient le groupe en discussion.

C'était Yvonne Le Boterf au bras d'Abel Henriet ; Martin-Dumont conduisait madame Goyanne.

— Prenez garde, murmura l'agent d'affaires à Yvonne, dont le regard flambait : vous avez dit cela trop haut.

Elle appuya brusquement sur son bras en disant :

— Écoutez.

Maintenant on parlait d'Edwards D… ; plusieurs personnes répétaient ce nom avec un accent plus vif.

La mèche était prise ; elle brûlait.

Et, tandis qu'elle commençait lentement à dévorer la réputation de l'homme d'État, la femme que celui-ci avait outragée s'en allait tranquille, avec au cœur une exquise volupté de vengeance.

Il ne restait plus personne aux abords de l'Alcazar ; la rampe venait de s'éteindre. Une voiture attendait.

— Allons, madame, répétait le servante désolée à Thérèse, qui pensait toujours que Jean allait sortir.

La tragédienne secoua son front comme engourdi sous des pensées affolantes, et soudain se jeta dans la voiture.

Une résolution passionnée l'emportait.

— Donne l'adresse de Jean, dit-elle à la servante.

Celle-ci répondit effarée :

— Il est minuit, madame !

— Eh bien ? À cette heure, il est toujours près de moi depuis que je suis à lui. Je ne veux pas qu'il s'éloigne, je ne veux pas qu'il m'oublie… Il n'est pas venu, j'y vais. Je l'aime, moi ! S'il ne m'aime plus… ce ne sera pas long, va, ma fille. J'ai toujours le poignard qu'il m'a donné en souvenir de Phèdre, avec ces mots, gravés sur la lame et que je m'enfoncerai dans le cœur : Ad vitam æternam, pour la vie éternelle

01 · 9

Adhémar de Monthaut, né à Toulouse, marié en Suisse, à la belle juive Sarah Schumd, un mariage d'amour, c'est-à-dire sans dot, avait, à l'heure actuelle, achevé de manger ses biens patrimoniaux, jusqu'à la dernière masure. Il lui restait juste cinq cent mille francs de dettes.

Cependant, l'habitude d'avoir de l'argent lui donnait l'illusion qu'il ne pouvait manquer d'en avoir toujours. En y songeant un peu, il possédait un assortiment assez complet de tantes et d'oncles célibataires pourvus d'un nombre respectable d'années, et il ne s'agissait, après tout, que d'attendre sans trop d'ennui, l'échéance fatale de ces héritages.

Il arriva toutefois plusieurs événements désagréables au baron Adhémar. Cette même année, au moment précis où les créanciers lassés refusaient d'allonger de cent sous seulement le chiffre des sommes qui leur étaient dues, la plus âgée des tantes à succes-

sion épousa son intendant, avec un bon contrat qui payait celui-ci de sa complaisance.

Une autre passa dans un monde meilleur après avoir offert, pour le rachat de son âme, tous ses biens à l'Église ; et un oncle octogénaire poussa l'illusion jusqu'à reconnaître pour le sien, un affreux bambin que sa gouvernante avait eu d'un valet de chambre.

Le baron cria comme un volé ; mais cela ne lui redonna pas des rentes.

C'est pourquoi, son honneur étant déjà pris dans l'engrenage des manipulations d'argent presque douteuses, il y passa tout entier, et le baron déroba un soir, pour la Nina, les diamants de sa femme.

Mais cela ne suffisait pas. La Nina entrait dans le demi-monde avec un appétit formidable et tout neuf, qui demandait à être promptement servi.

L'amour-propre bête des entreteneurs de filles le poussait à tout risquer afin de garder pour lui seul cette courtisane dont la chair, maintenant haut cotée, allumait en lui des frénésies de désirs.

Le lendemain et le surlendemain de la première de Madame Ève, il courut après un crédit nouveau, tournant autour de Paris en descendant toujours plus bas, de spirale en spirale, comme dans l'enfer du Dante. Lorsqu'il fut au fond, il n'avait rien trouvé ; il se décida à rentrer chez lui, pour s'adresser en dernière ressource à la baronne.

Cette audace était soutenue par l'espoir que sa femme ignorait encore le vol de ses bijoux : il avait fait supprimer tout envoi de journaux à son hôtel, et la baronne n'avait pas eu, depuis lors, l'occasion de se parer. Il rentra à l'heure du dîner et trouva ses gens qui couraient affolés : madame était tombée dans une crise de nerfs épouvantable.

— Diantre ! murmura le baron. Au fait, il vaut mieux en finir.

Et il passa résolument chez sa femme.

Celle-ci venait de recevoir sous enveloppe un fragment de journal découpé. Elle avait lu ceci :

« L'événement de la soirée, c'est la première de Madame Ève. La revue est idiote ; mais l'artiste qui la conduit est superbe. La Nina de l'Alcazar sera célèbre demain, grâce surtout aux admirables pierreries qui lui viennent, dit-on, du baron de M..., très connu à cause de la splendide chevelure rousse de sa belle et malheureuse jeune femme.

» On dit même tout bas que l'on a reconnu au cou de madame Ève, un cordon de fleurs en diamants, fort remarqué au dernier bal de l'Élysée sur les blanches épaules de la baronne. »

Elle avait sauté sur le coffre qui renfermait ses bijoux, et, le trouvant vide, s'était jetée à terre avec des hurlements de fureur.

Quand son mari entra, elle cria à ses femmes :

— Sortez !

Et, d'un bond, elle fut sur le baron, les doigts noués autour de sa gorge.

Elle était dévêtue, fripée, les cheveux pendants et emmêlés, les yeux sanglants.

— Vous me les rendrez, criait-elle, la voix rauque, vous me les rendrez ou je vous dénonce à la police…

Il se dégagea, haussant les épaules.

— Juive, va ! dit-il avec mépris ; qui te les a donnés ?

Elle éclata de rire.

— Ce n'est pas vous, vous le savez bien.

— Tu les as achetés avec ma première ferme, que j'ai vendue pour cela.

— Imbécile, combien ta ferme ?

— Quatre-vingt mille francs.

— Ils en valent six cent mille, dit-elle, les bras croisés, insolente.

Il la regarda les yeux élargis, puis enfonça ses doigts dans la chair potelée de ces bras superbes, les desserra, les étendit en croix d'un geste violent.

— Qui les a payés ? dit-il lui soufflant au visage. Réponds ou je te tue !

Elle se calma.

— Rendez-les-moi, d'abord, dit-elle, et surtout, lâchez-moi.

Il la secoua et la jeta de toutes ses forces sur sa chaise, où elle tomba renversée, les jupes flottantes, les cheveux balayant le

tapis.

Il avait mis le pied dessus et la tenait ainsi, répétant :

— Réponds, ne m'affole pas, réponds, ou je t'étrangle…

Elle mourait de peur, affreusement pâle, les yeux fermés. Elle gémit :

— C'est cela, tuez-moi maintenant, après m'avoir volée. Votre affaire sera claire devant les juges.

Il recula épouvanté.

— Vipère, dit-il, tu me tiens, je ne puis pas même t'écraser.

Elle se redressa, soufflant, la poitrine soulevée, avec un geignement d'enfant malade.

Ils restèrent ainsi, s'apaisant dans le silence et dans la mollesse des odeurs douces qui emplissaient cette chambre de femme, toute voilée des ombres attendrissantes des dentelles drapées largement sur les murs par des agrafes de satin pâle.

Il allait et venait, lentement, repris maintenant par ses besoins d'agent, si vifs, que toutes ses pensées se noyèrent bientôt dans cette préoccupation.

Il se rappelait qu'il était venu pour demander de l'argent à sa femme. Une lutte se faisait entre ses derniers scrupules et la nécessité d'en passer par l'infamie qui lui permettrait de satisfaire ses vices. Dans sa conscience, qui se lâchait, peu à peu, un raisonnement nouveau lui venait :

— Après tout, se disait-il, qu'est-ce que cela me fait ? Il faut bien nous tirer d'embarras ! Qu'y a-t-il de pire que la misère

quand on a vécu comme nous ?… C'est égal, si j'avais su que les diamants valaient six cent mille francs, je ne les aurais pas donnés… je les aurais vendus.

C'était fini. Il avait accepté la situation. Par un reste de pudeur, il se taisait, attendant une occasion de se faire comprendre.

Elle le regardait, hébétée de ses coups, sournoise, cherchant à revenir sur ses diamants volés sans l'exciter ; elle avait peur, lâchement.

La femme de chambre frappa ; on ne répondit pas. Elle poussa la porte et fit un mouvement pour s'enfuir : elle tenait une lettre.

Mais le baron lui saisit le poignet, prit la lettre adressée à sa femme et referma la porte.

Il ouvrit tranquillement le billet qui ne renfermait que ces mots :

« Je t'attends ce soir à la même heure.

» Edwards. »

— Ah ! c'est lui, pensa le baron.

Puis, avec un air digne, la voix douce cependant, il tendit le papier à sa femme.

— Madame, voilà ce que vous écrit votre amant.

Elle le regarda et devint très rouge.

Comme elle ne disait rien, il se décida.

— Je ne suis pas un tigre, ne tremblez pas. J'ai eu tort tout à l'heure ; du reste, tous les torts sont de mon côté. Je vous prie

donc de me pardonner.

Elle leva les yeux, étourdie de surprise.

Il reprit, avec un air théâtral, forçant sa voix dans une note attendrie qui sonnait faux :

— Je vous ai abandonnée, jeune encore, à tous les entraînements de la vie à outrance ; vous avez succombé ; je vous pardonne. À votre tour, pardonnez-moi, Sarah !

Elle répondit, avec l'entêtement d'une mule :

— Je veux mes diamants, rendez-les-moi.

— Hélas ! dit-il, avec un hoquet hypocrite, ce journal a menti : je les ai pris, c'est vrai, non pour les donner, mais pour les vendre : des dettes à payer, des dettes d'honneur, de jeu… Et tenez, je rentrais ce soir justement pour vous demander s'il vous restait quelques louis avec lesquels je pourrais encore tenter la fortune ; car nous n'avons plus rien, Sarah, nous sommes ruinés, si…

— Si… ? dit-elle le regardant.

— Si vos amis ne nous viennent en aide. Les miens sont à bout de complaisance ; on m'a éconduit partout. Un emprunt nous sauverait, en attendant…

— En attendant quoi ? dit-elle levant les épaules.

Elle avait enfin compris et l'audace lui revenait.

Brutalement elle ajouta :

— C'est bon, je demanderai cela, ce soir, à Edwards D…

— Je vous en prie, dit-il, soufflеté par cet aveu, n'abusez pas de mon malheur. S'il faut que vous ayez recours à… cet homme, au moins que je ne le sache jamais.

— Ah !…, dit-elle étendant les bras dans un bâillement large, je suis lasse, brisée ; finissons-en et jouons cartes sur table. Vous êtes ruiné et il vous faut de l'argent, à moi aussi. J'en chercherai, vous ne me chicanerez pas sur le choix des moyens. C'est dit, maintenant laissez-moi prendre mon bain. Et, puisque vous voulez aller jouer, ma bourse est là, sur la cheminée, servez-vous.

Il prit le portefeuille sans l'ouvrir et le glissa dans sa poche. Déjà son regard s'allumait, il sentait revenir la fortune et avec elle le triomphe sur ses rivaux près de la Nina.

Il tourna sur ses talons avec son élégance de gentilhomme, disant sans trop d'embarras :

— À demain, chérie.

La baronne l'arrêta du geste.

— Dites donc, si vous gagnez, n'oubliez pas de racheter mes diamants ; car, foi de juive, comme vous me dites, je vous les ferai payer cher, si vous ne me les rendez pas.

01 · 10

Àneuf heures, la baronne quittait son appartement pour se rendre chez Edwards D… ; sa voiture l'attendait.

Elle rencontra sur le palier madame Le Boterf, qui la venait voir.

— Mais je sors, dit-elle d'un air désolé ; car la petite bourgeoise lui paraissait bonne à ménager depuis qu'elle prêtait sans intérêts. Voulez-vous m'accompagner, nous causerons en route ?

— Allons, répondit Yvonne.

Et, quand elles furent blotties dans le coupé, les glaces levées, Yvonne demanda :

— Où allons-nous ?

— Rue de Varennes.

Un frisson secoua madame Le Boterf.

Mais elle se remit vite.

— Cela tombe bien, dit-elle, je voulais vous parler de lui.

— Et… à quel propos ? murmura d'un ton sec la baronne.

— Un propos des plus intéressants pour vous, riposta madame Le Boterf.

Cette petite femme étrange causait de l'effarement à la baronne de Monthaut. Avec elle, il lui arrivait toujours quelque surprise. Elle attendit.

— Entre nous, reprit Yvonne de son ton net et cassant, il n'est pas nécessaire de dépenser de longues phrases pour amener le sujet qui nous intéresse. Donc, voici : vous avez besoin d'argent et un besoin immédiat ; l'histoire de vos diamants est connue de tout Paris, comme les démarches du baron pour dénicher un prê-

teur. Or, il se trouve que vous avez justement dans votre jeu une carte magnifique. Il ne s'agit que de la retourner pour gagner une grosse partie, très grosse, vous m'entendez ?

— Comment cela ? dit la baronne déjà prise par ces premiers mots.

— Avez-vous remarqué l'autre soir, chez moi, un personnage d'une physionomie étrangère que je vous ai présenté, je crois, le baron Reutch ?

— Je ne me souviens pas.

— C'est un Autrichien qui possède une fortune colossale. Il est propriétaire d'une infinité de journaux français et étrangers. Il a des intérêts dans les banques les plus importantes de l'Europe. On le rencontre dans toutes les grandes opérations financières. Mais son activité est prodigieuse. Dès qu'une affaire est lancée, immédiatement il en entreprend une autre. C'est un remueur de millions, et le plus fameux de notre époque ; avec cette particularité qu'il s'efface le plus souvent, comme par un reste de respect pour son blason. Il est l'âme de ces entreprises, il en est l'intelligence, le souffle. Mais il pousse devant lui, il met en nom dans ses œuvres des hommes d'une honorabilité toujours parfaite, dont il se couvre. On prétend qu'il a des visées politiques très hautes, et qu'il ne veut pas compromettre dans des tripotages d'argent le nom d'un futur diplomate.

— Je comprends, répondit vivement la baronne, qui mordait déjà dans les millions entrevus avec son appétit de grande viveuse. Et alors ?…

— Eh bien, l'autre soir, après votre apparition un peu courte, mais qui a produit un grand effet, comme vous allez voir, le baron Reutch, parlant de vous avec enthousiasme à quelqu'un qui se trouvait là, apprit quelle était la situation financière de votre mari, et il apprit en même temps ce que l'on sait de votre influence sur Edwards D... Il est revenu aujourd'hui et voici ce qu'il m'a demandé de vous proposer.

La baronne ne respirait plus.

Madame Le Boterf tira de sa poche une enveloppe sans adresse, l'ouvrit et se prit à feuilleter lentement, avec soin, divers papiers imprimés qu'elle renfermait.

Elle se penchait, pour mieux voir, du côté de la lanterne, et la baronne, suivant ses mouvements, s'inclinait vers elle les yeux brûlants d'impatience.

— Voici, reprit Yvonne très grave. Le baron est en train de lancer une des plus magnifiques opérations qu'on ait vu éclore depuis longtemps. Moi, je n'y connais rien. Mais les personnes qui savent de quoi il retourne affirment que la combinaison qu'il a trouvée est tout simplement un trait de génie et que la Société qui se forme pour cette banque nouvelle va bénéficier de cette trouvaille dans des proportions inouïes, invraisemblables. Il y a là des chiffres de dividendes prouvés, expliqués, qui donnent le vertige. Je n'y comprends rien malheureusement ; mais, tenez, voyez vous-même.

Et madame Le Boterf passa les imprimés à la baronne, qui ne les regarda pas. Elle frissonnait, elle eût battu cette petite bourgeoise calme, qui parlait de ces choses troublantes avec une indifférence, une lenteur qui la faisaient mourir.

— Achevez donc, dit-elle n'y tenant plus ; que vous a-t-il dit pour moi ?

Elle ne vit pas le mince sourire d'Yvonne, qui reprit toujours tranchante :

— Permettez, je dis les choses comme je peux. Je tiens à m'acquitter de cette commission avec soin, puisque je m'en suis chargée.

Elle continua :

— Le baron Reutch, qui a ses visées personnelles, désire, pour cette entreprise, non pas précisément le patronage du gouvernement, mais comme une sorte de protection, de garantie morale de sa part, suffisamment indiquée par le personnage qui prendra la présidence du conseil. M. Edwards D… lui convient absolument pour ce rôle. Mais il paraît que celui-ci a constamment refusé de se mêler à ces sortes d'affaires. C'est pourquoi le baron, qui connaît l'influence des femmes, et qui vous trouve irrésistible, m'a chargée de vous dire que, si vous pouviez amener Edwards D… à accepter le poste d'honneur et de profit qu'il lui offre dans cette entreprise, il ferait de votre mari le directeur général de cette banque avec des appointements de ministre et une part dans les dividendes.

— Oh ! s'écria la baronne tout affolée et se tordant les mains, Edwards ne voudra jamais accepter cela. C'est un parti pris chez lui. Comment faire ?

— Essayez, dit doucement Yvonne. Il ne court aucun risque et vous place tout d'un coup dans une position brillante. Lui-même, dont le crédit baisse un peu, paraît-il, depuis qu'on prête au ma-

réchal l'intention de se démettre, trouverait là une sorte de retraite honorable en attendant qu'un retour de son parti le portât tout à fait au pouvoir. Enfin, voyez, travaillez, soyez persuasive…

Depuis un instant, la voilure était arrêtée. Les deux femmes, silencieuses, semblaient ne s'en être pas aperçues : la baronne, l'esprit tendu vers cet objet brillant qu'elle tremblait de ne pouvoir atteindre ; Yvonne, impassible, l'œil affilé, la regardant penser.

— Croyez-vous, dit tout à coup la baronne, que le baron Reutch me refuserait ce poste de directeur pour mon mari, ayant échoué près d'Edwards, si je le lui demandais… moi-même ?

— J'en suis absolument certaine. Le baron a une façon d'exprimer ses volontés qui ne permet pas de s'y reprendre à deux fois avec lui. Ce sera comme il le désire ou pas du tout. Comptez-y.

— Eh bien, donc, dit-elle avec un emportement passionné, je vais livrer bataille, et sur l'heure ; la partie est trop belle pour hésiter.

Elle se leva, le valet ouvrit la portière.

— À propos, lui dit Yvonne, vous savez que l'affaire est extrêmement pressée ; il faut une réponse demain.

— Vous l'aurez. Reconduisez madame, dit-elle au cocher ; vous reviendrez me chercher…

— À onze heures ? demanda le valet qui savait l'habitude.

Mais elle répondit :

— Entre une heure et deux. Allez.

Edwards D… travaillait dans sa chambre, le soir : une pièce haute, avec des livres tout autour.

En entendant venir la baronne, il leva son front qu'il tenait, les coudes appuyés sur la table, et tourna la tête, très pâle.

— Tu viens bien tard, dit-il avec un regard demi fermé, méfiant.

Elle ne répondit pas, préoccupée, et l'embrassa.

Alors, il tira ses papiers et se mit à feuilleter, annotant les coins des lettres qu'il ouvrait, le geste las.

Elle semblait désappointée de le voir ainsi et défaisait lentement son manteau, sa coiffure, rajustait ses cheveux.

Ils causèrent. Tout de suite elle lui parla de ses diamants et des journaux qui racontaient l'histoire.

Edwards rougit brusquement et s'emporta.

— Laisse donc là tes cailloux, dit-il, et raconte-moi ce qui se débite dans le monde sur une prétendue correspondance allemande… As-tu vu cela ?

— Quoi ?

Elle ne savait rien. On ne lui avait rien dit.

— Une infamie ! dit-il frappant la table de son poing. On m'a volé. Et qui ? Comment ? Une serrure à secret que je connais seul… C'est à devenir fou. Je te défends de répéter cela, tu entends ? Je nie avoir reçu cette correspondance. Comment pourrais-je expliquer que j'ai été volé ? Tiens, dit-il, j'étouffe… Le préfet m'a envoyé aujourd'hui trois de ses plus fins limiers. J'en ai

expédié deux là-bas où la feuille s'imprime. L'autre est ici, sous ma livrée. Oh ! si je tenais celui qui a fait cela ! C'est bien joué ; il y a une tache maintenant sur un nom que mes ennemis n'avaient jamais pu ternir. Sais-tu ? À l'Élysée aujourd'hui, le maréchal m'a franchement serré la main ; mais les autres… J'en ai vu deux s'éloigner quand j'entrais. Et les journaux de ce soir ! Un tas d'ordures ! Des insinuations, du fiel ; rien d'assez net pour que je puisse sauter à la gorge de quelqu'un, mais de ces perfidies qui tombent sur une réputation comme de la glu et s'y attachent pour jamais…

Il s'était levé et marchait à grandes enjambées, affaissé, les épaules fléchies, les mains dans ses poches.

La baronne, qui ne songeait qu'à son projet, oubliait de le plaindre. Elle le suivait des yeux, très ennuyée de cet incident, qui dérangeait ses moyens habituels de séduction.

Elle l'interrompit tout à coup pour dire d'un ton agacé :

— Souperons-nous aujourd'hui ?

Il leva les épaules, très haut, sans répondre.

— Alors, je m'en vais, dit-elle remuant ses jupes comme si elle se rajustait.

Il la regarda inquiet. Cela le soulageait d'exhaler sa fureur devant elle, lui qui se contenait, si froid, si calme avec tout le monde. Et puis la présence de cette femme était nécessaire à ce débauché en ce moment de crise.

C'était là l'unique influence qui pût dompter ses nerfs et calmer leur surexcitation aiguë.

Il répéta :

— Tu t'en vas ? Pourquoi ?

Maintenant, arrêté au milieu de la chambre, le corps à demi tourné, il promenait ses petits yeux bleus sur sa maîtresse de la tête aux pieds, essayant de se distraire de ses pensées par l'éveil de ses désirs.

Elle s'en aperçut et tordit son buste d'un mouvement lassé.

— Je m'ennuie, dit-elle.

Elle bâilla, la tête renversée, découvrant ses dents blanches.

Il s'approcha ; un demi-sourire lui venait. Il l'enlaça étroitement.

— Alors, tu veux souper ?

Elle lui parla dans le cou.

Il sonna et donna des ordres.

La baronne leva la tête.

— Non, dit-elle, pas dans la salle à manger, ici, près du feu, là…

Elle allongeait la main ; ses doigts agités passaient tout roses dans la clarté de la lampe sous les yeux d'Edwards, qui les regardait se mouvoir dans un commencement d'extase voluptueuse.

Quand le valet fut parti, elle le poussa vers son bureau, où les papiers épars attendaient.

— Tu as encore à travailler, dit-elle, dépêche-toi, achève.

— C'est vrai.

Et il s'assit mollement ; puis il ajouta :

— Viens là, tout près ; allons, jase, tu sais que je t'écoute.

Sa plume se remit à courir en marge des correspondances ouvertes. Elle, le visant du coin de l'œil, se campa sur l'angle du bureau, balançant un pied qui pendait :

— C'est vrai, dit-elle, que le maréchal va décidément abandonner la partie ?

— Il le faut bien.

— Et toi ?

Il sifflota sans répondre.

— Tu devrais faire une retraite honorable.

— Voyons la retraite, mon Égérie.

— Je sais des gens qui rêvent de te faire président…

Il se mit à rire.

— Attends donc. Président d'une société financière qui va se fonder.

— Merci. Quelque chose comme le chef d'une troupe de brigands embusqués dans un coin de Paris pour détrousser les petits rentiers.

— Mais non, dit-elle se fâchant, tu ne m'écoutes pas. Tiens, lis cela.

— C'est un prospectus qu'on t'a donné dans la rue.

Elle lui tint sous les yeux, les deux bras passés autour de son cou, les imprimés que lui avait remis Yvonne.

Il parcourut rapidement la première page où s'étalaient les noms des membres du comité d'administration et de surveillance de la Banque territoriale au capital de deux cents millions représentés par des titres de propriétés foncières.

Ces propriétés, vierges d'hypothèques, étaient cédées pour servir de garantie à la Société par les propriétaires qui recevaient un intérêt de deux et demi pour cent. La Société emprunterait sur ces propriétés les capitaux nécessaires à son fonctionnement. C'était excessivement simple et amenait une plus-value considérable de la propriété foncière.

Ce que le prospectus ne disait pas, c'est que l'idée première de cette combinaison revenait de droit à trois hommes honorables, à qui il n'avait manqué que la hardiesse et l'habileté tenace des hommes d'affaires pour la mettre en pratique.

Il ne disait pas davantage que le projet actuellement mis en fonctionnement ne se rattachait à l'idée première que par le plan général du système. Dans l'application, ce plan recevait une légère entorse qui transformait cette opération en une filouterie de premier ordre, mais supérieurement organisée.

Néanmoins, les noms des membres du comité brillaient sous leur constellation habituelle ; il y avait trois chevaliers de la Légion d'honneur, deux officiers et un commandeur.

Au reste, tous propriétaires, anciens magistrats ou députés. Pas de noms connus cependant, mais des particules et des titres :

deux barons, un marquis.

Edwards D… balaya toutes ces feuilles d'un revers de main :

— Laisse-moi donc tranquille avec tes boniments.

Il tourna la tête et la mordit doucement au bras.

Elle resta appuyée sur ses épaules, la joue contre la sienne et murmura :

— Égoïste !

— Pourquoi ?

— Tu ne sais pas que, si tu ne trouves le moyen de me donner de l'argent, beaucoup d'argent, je suis perdue.

— Allons donc ! Il y a six mois que tu me chantes cet air.

— Oui, mais aujourd'hui c'est le dernier couplet.

Elle dit cela si tristement, qu'il se fâcha.

— Mais qu'y puis-je, enfin ? Je fais ce que je peux. C'est énervant, je te jure.

Il se redressa pour se faire lâcher ; mais elle le tint, promenant les doigts dans sa barbe fauve, lui faisant fermer les yeux. Elle parlait doucement, tout près :

— Je te dis que c'est fini ; nous sommes ruinés. Je vais m'enfuir je ne sais où, au bout du monde, pour gagner ma vie… n'importe comment. Si tu voulais, tu pourrais me sauver et me garder.

Il voulut parler, elle lui mit la main sur la bouche et continua :

— Ce ne serait pas déjà si maladroit, ce que tu ferais en acceptant la présidence de cette société, à ce moment surtout…

Il ouvrit les yeux, commençant à écouter.

— Tu abandonnerais la situation politique avant qu'elle t'abandonne, d'abord, et puis tu dis qu'on te diffame aujourd'hui ; quelle belle réponse que de te laisser mettre à la tête d'une affaire financière de cette importance et garantie, comme tu le vois, par des personnes toutes honorables et bien placées…

— Qui t'a parlé de cela ? qui t'a dit qu'on désirait m'avoir ?

Elle réfléchit un peu : un vague instinct l'avertissait qu'elle devait taire ses relations avec Yvonne.

— Mon Dieu, je vais te le dire. Ce n'est pas très… flatteur pour ma réputation. Mais, enfin, voici la vérité. L'un des créateurs de ce système financier, le baron Reutch, que j'ai rencontré cet hiver dans le monde, m'a insinué très poliment ses intentions à ton égard, me donnant à comprendre que nul mieux que moi n'avait le crédit nécessaire pour te décider à accepter une situation que tu avais toujours obstinément refusée. J'ai cru deviner que, si je réussissais, il ferait une place là dedans au baron. Tu comprends, maintenant ?… Edwards, dit-elle se penchant tout à fait sur lui, son visage sous ses lèvres, fais, cela pour moi… je t'aimerai, je t'aimerai…

Il ne dit pas non, tout absorbé maintenant par cette idée qui pénétrait dans sa volonté amollie, grâce à l'énervement de tout son être alangui par le contact et les baisers de sa maîtresse.

Et puis il apercevait dans cette combinaison comme une façon de sortir avec quelque habileté du gâchis politique où il se trouvait mêlé.

— Nous verrons, dit-il.

Elle eut un cri de joie et l'embrassa furieusement, à l'étourdir. Quand elle fut lasse, elle reprit :

— Il faut voir tout de suite. Cela presse. À quoi bon attendre quand c'est le bonheur que tu peux me donner.

Il sourit, railleur.

— Le bonheur, l'argent ?

— Certes, et le plus grand qui soit au monde. Avec celui-ci, on a tous les autres. Oh ! quelle vie nous allons faire !…

Elle disait cela toute flambante de ces ardeurs d'appétit qui donnait faim à l'homme d'État blasé.

Il répéta :

— Nous verrons.

— C'est tout vu. Je te présenterai demain le baron Reutch.

— Laisse-moi le temps d'examiner l'affaire et de m'informer…

— Il t'expliquera tout cela lui-même, demain.

— Mais, non, voyons…

Elle redit les yeux dans les siens :

— Demain.

Il remua négativement la tête ; mais il la regardait.

Elle prit un air fâché et s'en alla vers la cheminée où, sur une table étroite, un souper froid attendait, discrètement servi.

Près du feu, on avait tiré un canapé bas, garni de coussins.

Elle se coucha, pelotonnée comme une chatte blonde, les pattes allongées frileusement vers la flamme, les jambes repliées sous la mousse blanche des dentelles de sa jupe, son museau rose, gourmand, levé en l'air, les yeux mi-clos.

Il l'avait suivie lentement, comme pour mieux sentir les voluptés de cette attirance amoureuse. Il vint tout près et se pencha.

Mais elle dit : « Non, » roulant sa tête dans la flamme de ses cheveux défaits. Et, le repoussant, elle demanda encore :

— Demain ?

Il lui répondit sur ses lèvres :

— Oui, demain.

01 · 11

Évah le Boterf avait désiré ne se marier qu'au mois de mai : une fantaisie poétique de jeune fille. Sa mère s'était bien avisée de la bousculer sur ce chapitre-là, comme sur les autres ; mais Hector Martin-Dumont dans sa soumission d'amoureux, s'était agenouillé devant ce désir, et le mariage venait d'être fixé aux premiers jours du mois des fleurs. On était fin avril.

Tandis que le fiancé, s'occupait à faire planter des lilas, des primevères et des rosiers hâtifs dans le jardin de la maison d'Auteuil, où il devait conduire sa femme, le soir même des noces, — à dix minutes de sa fabrique de bronze, Yvonne préparait à sa fille un trousseau extraordinaire pour les ressources connues du ménage.

La lingerie et les dentelles, ce luxe que l'on peut dissimuler, étaient surtout admirables.

Évah s'étonnait de toutes ces richesses avec une joie douce, qui lui venait de l'apaisement de son cœur et de la confiante sympathie que lui inspirait son fiancé. Elle espérait que la tendresse d'Hector l'endormirait dans l'oubli de son premier rêve. Elle ne se refusait plus aux plaisirs délicats de son rôle de fiancée. Il lui arrivait même parfois de rester tout émue, d'une angoisse qui n'était pas sans charme, quand on essayait à sa taille un joli peignoir flottant, coquettement chiffonné, les manches larges pour laisser passer les bras nus, et qui racontait déjà les abandons familiers du tête-à-tête conjugal.

Une grâce nouvelle, qui semblait l'épanouissement de son être, tombait lentement sur elle. Le sourire naissait, timide encore, sur sa bouche sérieuse, et ce sourire jeune et pur l'ensoleillait.

— Si tu ne t'arrêtes pas, lui disait en riant Madeleine, tu vas devenir si belle, que pas une femme ne voudra te voir.

Elles s'en allaient, en causant, par un beau soleil printanier, vers un grand magasin de robes de l'avenue de l'Opéra.

Madame Le Boterf avait commandé là deux costumes pour Évah, et celle-ci, par grâce spéciale, devait choisir les ornements.

Cette concession obtenue par Madeleine, elles s'étaient envolées toutes les deux, heureuses de cette occasion rare d'être ensemble et d'être seules.

— S'il n'y a pas beaucoup de monde, disait madame de Cléran, je regarderai un peu les layettes.

— Déjà ! répondait Évah !

Àcette malice, Madeleine ripostait :

— C'est en prévision du cadeau qu'il me faudra te faire, avant longtemps.

Elles essayaient de rire ; puis elles rougissaient, troublées par cette vision de maternité qui leur était également chère. Elles finissaient par ne plus s'occuper d'autre chose que des bébés qui passaient dans les bras de leurs nourrices, ou chaviraient sur leurs petites jambes nues quand on les menait par la main.

— J'espère beaucoup, avouait Madeleine. J'ai pris ce matin une drogue épouvantable et M. de Cléran a mis un cierge à Notre-Dame-des-Victoires.

Un monsieur les croisa qui, soudain, revint sur ses pas et s'arrêta devant elles, découvert, très respectueux.

— Mes compliments, mademoiselle. Êtes-vous un peu mieux ? dit-il d'une voix compatissante à Madeleine qui rougit.

Elle répondit froidement :

— Je me porte bien, merci.

— Non, dit-il. Ce matin au Palais, Cléran m'a conté que vous aviez la fièvre depuis plusieurs jours. Voulez-vous me permettre de vous dire que je n'ai nulle confiance dans le traitement que vous suivez. C'est du charlatanisme. Vous détraquerez votre santé sans amener aucun résultat, hélas !

— Oh ! monsieur, gémit Madeleine d'une voix étouffée, c'est cruel, ce que vous faites là. Mon mari a eu tort de vous confier ces choses intimes. Mais, de grâce, ne me poursuivez pas de vos prédictions désespérantes. J'ai besoin d'espérer, moi !…

Jules Lenormand baissait la tête comme un coupable, la mine si triste, que les deux jeunes femmes n'osèrent pas s'éloigner ainsi. Elles se regardaient. Alors l'avocat tendit la main à Madeleine et murmura comme un homme éperdu :

— Au revoir, madame.

Elle lui donna ses doigts qu'il serra singulièrement. Il salua très bas, plein de trouble et s'enfuit.

Madeleine le regardait filer, un peu de travers, le long des trottoirs, avec un malaise inexprimable et comme une torpeur de tout son être.

— Il me portera malheur, dit-elle toute frissonnante.

Et elle dut prendre le bras d'Évah pour arriver jusqu'au magasin.

L'étalage somptueux des costumes, derrière les hautes glaces du rez-de-chaussée, attirait la foule, mais moins encore que le fracas d'un landau arrêté devant la porte et dont les chevaux bat-

taient le sol, des chevaux noirs avec des harnais bleus, plaqués d'argent ; la livrée était bleue, liserée de blanc.

Un valet tenait la portière ouverte. Une femme montait rayonnante, habillée comme un Grévin, la robe collée au corps, le chapeau de travers, avec, sur l'épaule gauche, un énorme bouquet de roses naturelles.

Elle s'étendit, noyant de sa traîne les jambes d'un joli monsieur qui l'avait attendue dans la voiture en fumant un cigare.

L'équipage s'éloigna au pas relevé des chevaux.

Les demoiselles du magasin et les employés qui avaient accompagné cette cliente jusque sur le trottoir, avec des façons respectueuses, maintenant s'en retournaient avec des rires, des haussements d'épaules, des épithètes grossières à l'adresse de la Nina, cette belle fille à la mode dont tout Paris s'était subitement affolé.

Ces demoiselles crevaient de jalousie et débitaient des choses obscènes sur elle et son cabotin. Le patron passait ; il s'arrêta un instant à potiner dans le groupe des femmes, avec des libertés et des allures de pacha dans son sérail. Il raconta des histoires malpropres qui les firent crier de rire.

Puis des clientes entrèrent ; subitement tout ce monde rattrapa son attitude : les employés s'empressèrent, courbés comme des danseurs qui sollicitent la faveur d'un quadrille ; les demoiselles s'éparpillèrent, graves comme des duchesses, promenant leurs robes de satin noir dont la traîne ondulait noblement sur les tapis. Le patron courait, s'arrachant les cheveux pour la commande de la princesse russe qu'on avait négligé d'expédier.

Il s'arrêta près d'un mannequin sur lequel une jeune fille dressait un costume.

Elle ne leva pas les yeux et continua d'arranger les plis.

— Mademoiselle Catherine me fera-t-elle la grâce de s'apercevoir que je suis là ?

Elle le regarda timidement, tandis qu'une rougeur lui venait aux joues.

— C'est heureux, reprit le patron, l'air rogue, et la face allumée cependant d'une sorte de plaisir, à voir la jeune fille troublée, maintenant immobile devant lui.

Elle paraissait extrêmement svelte dans le corsage étroit de sa livrée de satin noir. Un peu maigre aux épaules et à la poitrine : très délicate. Elle essayait pour les jeunes filles. Les toilettes de mariée prenaient une grâce idéale quand elle les revêtait. On l'appela pour essayer les costumes de mademoiselle Le Boterf.

— Ne vous sauvez pas, cria le patron lui saisissant le bras. Vous voilà bien pressée, maintenant !

— On m'attend, monsieur.

— Eh bien, on attendra. On attend toujours chez moi.

Ils étaient dans un angle de la vaste galerie-salon qui faisait le tour de la maison, sur deux rues, perdus dans un fouillis de mannequins habillés, de montagnes de robes, jetées sur les divans.

Le patron, un homme jeune, un Méridional, blond, la chevelure ardente : tout de suite il flambait. Il tira vers lui Catherine, qui se reculait, honteuse, effrayée.

— Avez-vous réfléchi à ce que je vous ai dit ce matin ? Non ? Vous ne voulez pas ? Tant pis pour vous. On n'a pas besoin de vous ici : je vous ai prise parce que vous étiez gentille. Si vous voulez rester, il faut être reconnaissante. On vous augmentera. Voyons, c'est entendu, vous viendrez dîner chez moi, ce soir, hein ?

Lentement, elle fit non en remuant la tête. Il s'animait :

— Pourquoi ? c'est absurde. Vous me plaisez ; je vous ferai une position. Vous serez ma maîtresse.

Il se rengorgea.

— Je suis très bon pour les femmes. Je vous lancerai. Voyez Jeanne, elle a une voiture, maintenant. C'est moi qui lui ai donné son premier mobilier. Allons, venez choisir un costume, là dedans, pour dimanche. Nous irons aux courses. Laissez-vous faire, vous verrez que vous serez très heureuse…

Elle fit lâcher son bras qu'il pétrissait dans ses doigts, en lui parlant. La colère le prit.

— Petite sotte ! dit-il. Vous avez donc un amant avec vos airs de vertu ? Comment feriez-vous pour vivre, d'ailleurs ? Vous ne me ferez pas croire que c'est avec cent francs par mois. Je n'aime pas les hypocrites. Il faut être bonne fille, ici, ou… filer ; vous me comprenez ?

Elle baissa la tête en joignant les mains.

— Oh ! dit-il violemment, assez de grimaces comme cela. Voulez-vous, oui ou non ?

Elle répondit avec une tristesse navrante :

— Je m'en irai…

Il tourna les talons en sifflotant, puis revint brusquement.

— Vous passerez à la caisse ce soir, votre compte sera fait.

Elle restait toute pâle, les mains inertes, regardant vaguement devant elle.

Depuis deux mois, c'était la troisième maison qu'elle quittait pour un motif semblable. Là, c'était le premier employé qui la faisait partir ; ici, le caissier ; aujourd'hui, le patron. Elle ne savait plus ce qui lui arrivait, à la fin. Un écœurement profond à être ainsi et sans cesse pourchassée lui donnait des dégoûts physiques comme si elle eût été malade. Elle toussa avec un commencement de nausée. Elle ne s'apercevait pas qu'elle pleurait. Elle était toute blanche.

Maintenant elle songeait à cet homme charitable. Aristide Beauséjour, le commissionnaire en marchandises, qui lui avait procuré successivement ces trois places, en l'engageant paternellement à faire tout son possible pour contenter les patrons. Elle n'avait pas osé lui dire pourquoi elle quittait. Qu'allait-il penser ? Lui chercherait-il un autre emploi ? Où ? Et comment vivre ? C'était si difficile déjà avec les cent francs qu'elle s'imaginait être une fortune, autrefois ! Elle mangeait comme un oiseau pour arriver à payer sa chambre et raccommodait tous les soirs sa dernière robe de laine. Ses bottines ne tenaient plus.

Catherine regardait par la fenêtre passer et repasser les voitures, les promeneurs, tous ces gens qui semblaient oisifs et gais, et qui grouillaient là, dans le soleil, dans la vie, dans le parfum printanier des violettes et des lilas que l'on brouettait autour

d'eux. Elle ressentait des désirs pour cette existence de liberté et d'insouciance, dans l'oubli des besoins satisfaits.

Cette perpétuelle angoisse de chercher son pain et de ne le trouver que pour le perdre encore, lui paraissait décidément horrible à la ressentir, surtout dans ce milieu d'élégance et de luxe, sous le satin qui la couvrait, avec les yeux remplis par ce gai panorama de la vie parisienne qui se déroulait devant elle.

Une fatigue la courbait dans ces pensées.

— On vous attend, mademoiselle Catherine, lui dit, tout près, une voix compatissante.

— Merci, monsieur Martial.

Elle s'essuya les yeux.

Un petit jeune homme, aux traits fins, l'air honnête, la regardait avec une affectueuse pitié. Il murmura :

— Vous pleurez encore ?

— Je m'en vais, lui dit-elle, ce soir.

Il eut une secousse.

— Allons donc ! C'est le patron ?...

Elle inclina la tête.

— Ah ! le gredin ! Je vous l'avais bien dit ?... Elles y passent toutes. C'est une boîte infecte. Des rouleuses, d'ailleurs. Si elles s'entendaient pour filer quand on leur fait des propositions, les patrons finiraient bien par mettre les pouces et se tenir à leur

place. Et où irez-vous, maintenant ? J'aurai du chagrin de ne plus vous voir !

Elle répondit doucement :

— Moi aussi.

Ils se regardèrent une minute sans rien dire, profondément tristes.

Puis il reprit hésitant :

— Si vous ne trouvez pas de place, alors, quoi ?...

— Je ne sais pas, je suis bien malheureuse.

Il la regardait avec une grande inquiétude, les yeux élargis.

— Il ne faut pas vous décourager, voyez-vous, ça tournerait mal.

— Oh ! non, dit-elle respirant fortement, n'ayez pas peur, je ne céderai pas.

Il la supplia du regard.

— D'ailleurs, dit-il, je vous aiderai à chercher. J'irai...

Elle l'interrompit :

— Je vais écrire à M. Beauséjour.

— Encore lui !...

Et le jeune homme, le front plissé, regardait à ses pieds, n'osant achever.

— Il est très honnête, lui dit Catherine d'un ton de reproche.

Martial remua la tête.

— C'est égal, prenez garde. Il vous a fait entrer dans les plus mauvaises maisons de Paris pour les mœurs ; c'était vous exposer et vous manquer de respect. Si vous vouliez essayer. Je sais bien que c'est dur, mais vous ne dépendriez de personne au moins.

— Quoi donc ?

— Coudre, dit-il ; oh ! c'est pénible.

— Cela ne fait rien. Si je pouvais vivre. Cela me semblerait plus digne que ce que je fais là.

— Eh bien, voulez-vous venir chez ma mère ? Elle vous aidera à trouver de l'ouvrage et vous mettra au courant. J'ai trois sœurs qui travaillent comme cela dans la maison. Elles ont une machine à coudre et elles prennent de l'ouvrage dans les magasins. C'est mal payé ; mais c'est tout ce qu'elles peuvent faire. Elles n'ont pas été élevées à cela. Nous étions riches autrefois. Maintenant que le père est mort, je ne peux pas faire vivre tout le monde, moi tout seul, avec trois cents francs par mois. Nous sommes six. J'ai une autre sœur, toujours malade. Quand elle peut, elle pose les têtes de vierge dans l'atelier de Carpeaux, un des rares artistes qui respectent leurs modèles.

» Avec tout cela, on joint les deux bouts, bien juste, par exemple.

» Vous voyez, mademoiselle Catherine, que mon existence tout entière est vouée à ce devoir de famille : faire vivre ma mère et mes sœurs. Le bonheur que j'aurais rêvé m'est interdit. Mais ça n'empêche pas les affections, n'est-ce pas ? Une amitié honnête

n'est pas défendue. Cela console toujours. Dites, voulez-vous venir chez ma mère ?

— J'irai, je vous remercie, répondit Catherine qui tremblait d'une grande émotion et n'osait pas lever les yeux. Elle éprouvait du plaisir et de la peine en écoutant Martial : c'était doux comme un rêve de bonheur et amer comme une désespérance.

— Lorsque mademoiselle sera disposée, dit tout à coup une grande fille, déhanchée, frisée sur les yeux, le nez insolent, la bouche gouailleuse, se plantant devant Catherine. Les clients attendent. Bien fâchée de déranger les tête-à-tête de mademoiselle.

— Taisez-vous ! riposta Martial pendant que Catherine s'enfuyait. C'est honteux de traiter cette jeune fille comme vous le faites toutes ici, parce qu'elle est sage.

— Toi, dit la grande fille, lui montrant le poing, je te ferai régler ton affaire, mon bonhomme, compte là-dessus.

Une autre employée passa qui rit au nez de Martial.

Et les commis riaient aussi en rangeant les étoffes.

Ils vivaient, pêle-mêle avec ces filles, dans la familiarité et la solidarité du vice. Et ils prenaient parti contre Martial, qui restait à l'écart, ne faisait point « la fête » et tenait en respect ce troupeau de drôlesses. Comme il était joli et mignon avec ses traits délicats ; elles étaient toutes furieuses d'avoir échoué dans leurs agaceries effrontées, surtout depuis l'arrivée de Catherine. Ces deux natures, honnêtes et courageuses dans leur misère, s'étaient tout de suite reconnues et mises à part. On les enveloppa dans la même haine.

Le patron cherchait Martial.

— Que faites-vous là ? se mit-il à crier, s'emportant, gesticulant. Tout le monde se repose ici. Il n'y a que moi qui travaille. Est-ce que je vous paye pour vous croiser les bras ?

La grande fille répondit avec un rire mauvais :

— Faut pas le gronder, allez ! Il fait un rude ouvrage. Il défend la vertu de mademoiselle Catherine.

— Lui ! exclama le patron tournant un regard furieux sur le jeune homme.

Celui-ci s'en allait d'un air tranquille, indifférent à ces « attrapages » qui se renouvelaient vingt fois dans une journée.

Un commis s'arrêta ; il tenait sur son bras un peignoir garni de dentelles, qui traînait, balayant ses bottes.

— C'est donc ça, dit-il narguant le patron, qu'on le rencontre toujours sur les talons de la demoiselle. Il monte la garde.

— Il pourra la monter dans la rue ! s'écria le patron rouge de colère.

Quand il eut tourné le dos, faisant de grands gestes, tous les autres se mirent à rire avec des blagues qui n'en finissaient plus. Cela serait drôle tout de même si on congédiait Martial.

Catherine sortait d'un petit salon vêtue d'un costume bleu pâle destiné à mademoiselle Le Boterf. Elle s'avançait suivie de la première demoiselle, qui portait des dentelles pour régler les garnitures au gré de la cliente.

Catherine avait pleuré ; ses paupières rouges, ses joues légèrement bleuies firent une impression pénible sur Évah. Elle lui demanda doucement si elle souffrait.

Catherine fit une réponse vague.

Àce moment, on appelait de la caisse la demoiselle première pour une adresse : celle de mademoiselle Thérèse Leroy. Elle ne demeurait plus place des Vosges. Où avait-elle dit d'envoyer ses costumes ?

— J'ai oublié de l'inscrire, murmura la première demoiselle, très troublée.

Mais Catherine dit tout de suite :

— Mademoiselle Leroy, la tragédienne ? C'est au château de Maillé, dans la Touraine.

— Thérèse n'est plus à Paris, dit Évah à madame de Cléran. Le savais-tu ?

— Non, vous la connaissez, mademoiselle ? demanda Madeleine à la jeune fille qui les regardait maintenant l'une et l'autre avec émotion.

Elle répondit :

— Oh ! oui… Elle s'intéresse à moi. Elle vient de m'écrire, et elle me parle de deux dames de ses amies… à qui elle voudrait me recommander.

Évah, qui s'apitoyait à regarder la tristesse de Catherine, à ces mots se rapprocha d'elle, vivement.

— Vous recommander ? que pourrions-nous faire pour vous ?

Catherine, dit, la voix basse :

— Je voudrais travailler.

— Travailler ? Comment ? L'emploi que vous occupez ici vous déplaît ?

— Je le quitte ce soir.

— Pourquoi ?

Elle baissa la tête sans répondre.

— Nous vous chercherons de l'ouvrage, ne vous tourmentez pas.

— Vous viendrez me voir, ajouta Madeleine.

Et elle écrivit un mot sur sa carte.

Maintenant Évah se taisait, embarrassée par une question qu'elle n'osait faire. C'est madame de Cléran qui reprit :

— Que fait donc Thérèse en Touraine ?

— Elle est en convalescence, répondit Catherine. Elle a failli mourir.

Évah eut un petit cri et devint toute blanche.

Madeleine la regarda et interrogea plus hardiment Catherine.

Celle-ci savait peu de chose, et n'osait pas dire tout ce qu'elle savait. Cependant elle nomma Jean Delorme. Le château de Maillé lui appartenait.

Une nuit, Thérèse, prise d'un délire épouvantable, avait failli mourir. Une fièvre cérébrale s'était déclarée, et on l'avait sauvée à grand'peine.

Aussitôt levée, elle voulut quitter Paris et Jean Delorme l'avait emmenée là-bas, chez lui. Elle se remettait lentement, tout heureuse de voir fleurir le printemps dans la solitude splendide des grands parcs de Maillé.

Évah dit avec force :

— Tant mieux.

Elle s'en voulait de l'émotion qu'elle venait de ressentir en apprenant que Jean avait failli perdre Thérèse. Un espoir subit lui avait comme brûlé le cœur. C'était mal. Elle en souffrait pour Hector qui l'aimait tant, lui !

— Oh ! j'oublierai, je le veux..., pensait Évah.

Mais elle ne songeait plus aux chiffons que la première demoiselle ajustait à grands renforts d'épingles sur le pauvre mannequin vivant, qu'elle tournait et retournait prestement dans ses doigts en faisant valoir les grâces de son esprit inventif.

— Voyez, mademoiselle, ce sera tout à fait charmant. C'est un modèle inédit. Et j'ai eu l'inspiration heureuse, vraiment ! Cela vous habillera à ravir. Mademoiselle préfère-t-elle ici une frange ou un plissé ?

— Ce qu'il vous plaira, répondit Évah.

Et elle emmena Madeleine pour lui parler de Thérèse.

Comme elles sortaient, le patron se précipita très obséquieux et les reconduisit ; puis il revint à un personnage qui se tenait dans le salon d'entrée et reprit :

— Je vous le répète : c'est une mijaurée, une bégueule qui s'évanouit si on la touche du bout du doigt.

L'autre répondit :

— Flanquez-la dehors sans cérémonie.

— C'est ce que j'ai fait, parbleu !

— Ah ! Et elle est partie ?

— Elle est encore là-haut.

— Bon ; faites-la-moi descendre, je l'emmènerai.

— Hé ! hé !... vieux filou.

— Tiens, fit l'autre, vous êtes bon, vous !... Et la Jeanne que vous m'avez soufflée ?

Ils éclatèrent d'un gros rire cynique en se regardant, joyeux de leurs farces. Puis le patron fit appeler mademoiselle Catherine.

— Dites-lui que M. Aristide Beauséjour l'attend en bas.

Lorsque Catherine accourut, elle avait repris sa robe de laine. Il était six heures, sa journée était finie.

— Oh ! si vous saviez, dit-elle en arrivant.

Le commissionnaire lui parut grave, avec un air fâché.

— Je sais, je sais, mon enfant. Et c'est très malheureux pour vous ; car enfin il devient bien difficile de vous placer, vous ne restez nulle part. Je n'y comprends rien.

— Oh ! dit-elle, ce n'est pas ma faute.

— Vous manquez de complaisance.

— Moi !

— Vous êtes un peu trop de votre province, ma chère petite. Vous vous effarouchez pour la moindre des choses. Ce n'est pas le moyen de vous faire des amis.

Elle le regarda, inquiète. Mais lui ne la regardait pas. Il semblait bien ennuyé, voilà tout, avec une mine de bonhomme sérieux. Elle n'osa rien dire. Il reprit :

— Allons, il faut que je vous cherche encore un emploi. Nous allons voir cela. C'est que je n'ai pas beaucoup de temps. Enfin, dépêchez-vous ; allez prendre votre chapeau, je vous attends. Nous irons dîner quelque part, afin de causer un peu plus longuement. Faites vite…

Elle ne bougeait pas, effarée. C'était la première fois que ce bon M. Aristide lui proposait de l'emmener dîner. Jusqu'ici, elle ne l'avait jamais vu que dans la rue ou dans les maisons où il la plaçait. Il était d'une discrétion admirable. Aussi, elle n'avait pas peur, mais elle n'en revenait pas de surprise.

Cependant, elle aurait bien voulu refuser. Elle entendait raconter tant de choses par ces demoiselles sur ces dîners de restaurant, qu'il lui en restait dans l'esprit comme une vague épouvante.

Mais elle n'oserait jamais dire : « Non. » Que penserait d'elle cet honnête M. Aristide ?

Cependant, elle demeurait là, plantée, et lui s'impatientait.

— Dépêchons-nous. J'aurai à peine le temps de dîner, je suis très pressé. À quoi pensez-vous ? Cela vous ennuie ? Dites-le !

— Oh ! non, monsieur.

— Eh bien, faites vite. Allez !

Il sortit devant la porte pour couper court.

Elle remonta lentement prendre son petit sac, son chapeau et passa à la caisse. On lui devait quinze jours : cinquante francs.

Martial la guettait. Il lui dit tout bas :

— Attendez-moi, je vais vous conduire à la maison.

— C'est bien ennuyeux, répondit Catherine. Voici M. Beausé-jour qui m'emmène dîner.

— Et vous y allez ?

— Il le faut bien.

— Malheureuse, n'y allez pas !

Elle dit naïvement :

— Pourquoi ? Je ne cours aucun risque avec lui : c'est comme mon père. Et puis il se fâcherait.

Martial étouffait.

— Vous ne voulez donc plus venir travailler avec mes sœurs ?

Elle hésita.

— Je suis bien mal portante, voyez-vous. J'ai peur de ne pas gagner ma vie. Si je pouvais trouver une place où je serais tranquille…

— Oh ! Catherine, dit tristement le jeune homme, prenez garde ! L'oisiveté vous tente, vous serez perdue… Mon Dieu, que je suis malheureux !

— N'ayez aucune crainte, Martial. Pour moi… pour vous, je resterai honnête. Je vous le jure. À demain.

Elle se sauva.

Le jeune homme voulut se raidir contre la douleur qui le saisit en la voyant partir. Il se répéta qu'il n'avait pas le droit de l'empêcher de gagner sa vie, puisqu'il n'avait pas les moyens de la faire vivre.

Ce fut plus fort que lui. Il empoigna son chapeau et se précipita sur ses pas, résolu de s'opposer, n'importe comment, à ce qu'elle suivît Aristide.

Comme il arrivait à la porte, le commissionnaire s'enfermait dans sa voiture en criant au cocher :

— Chez Bonvallet, boulevard du Temple.

La voiture partit.

Martial fit un geste pour héler un fiacre. Mais il se souvint ; il n'avait pas d'argent.

Alors il se mit à courir derrière la voiture qui emportait Catherine.

Le premier salon, à gauche du couloir sur lequel ouvrent les cabinets du restaurant Bonvallet, était occupé par six personnes, des hommes seuls.

Attablés autour des hors-d'œuvre, tout en grignotant des radis et gâchant du beurre, ils regardaient fréquemment la porte, impatients, presque fiévreux : ils attendaient quelqu'un.

Tout à coup, Abel Henriet parut. Ils se levèrent tous, bousculant les chaises, et il n'y eut qu'une seule interrogation :

— Eh bien ?

Abel s'assit, répondant très calme :

— C'est fait.

Un silence suivit : c'était un saisissement.

Pendant une minute, on n'entendit que les souffles pressés. Tous ces hommes se regardaient. Puis une grosse joie éclata.

Il y eut des rires, des exclamations hautes.

Deux messieurs décorés choquèrent leurs verres en clignant de l'œil et le vidèrent d'un trait.

Un autre en chapeau mou, cria que c'était « reni farce », et, se tapant sur les cuisses, il se mit à chanter un refrain idiot. Un grand sec demanda des femmes.

Mais Abel fronça les sourcils et dit d'un ton rogue :

— Doucement, s'il vous plaît ! ce n'est pas le moment de faire la noce.

On s'apaisa.

— C'est vrai, cela, ajouta un petit homme mince, à l'œil fin derrière son binocle avec des favoris blonds qui pendaient.

Et il regarda Abel en levant les épaules.

Celui-ci reprit :

— Causons.

Alors on n'entendit plus que le tassement de ces hommes autour de la table.

— Il ne s'agit pas de blaguer, reprit Abel Henriet, mais de prendre son rôle, une fois pour toutes, et de le tenir surtout.

— On le tiendra, mon bon, dit l'homme au chapeau mou.

— Capitaine Marchepied…

— Présent, répondit l'un des décorés.

— En votre qualité d'officier de la Légion d'honneur, vous serez trésorier… sous ma gouverne, bien entendu.

Vous, monsieur Thémistocle…

— Ancien magistrat, dit un autre qui ne portait que le ruban, ancien président des commissions mixtes, ancien…

— Honnête homme, ça y est, acheva le chapeau mou.

— Monsieur de la Roche-Boisée, dit solennellement le magistrat, je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

— Tiens, j'te crois ! riposta le gentilhomme aux façons de voyou.

— Messieurs !

Et Abel frappa du poing sur la table.

Les verres dansèrent, les couverts rendirent un son métallique comme si on secouait des sac d'argent.

— Monsieur Thémistocle, reprit Abel Henriet, vous prendrez les fonctions de secrétaire général.

— Eh bien, et moi, j'ouvrirai les portes ? demanda la Roche-Boisée.

— Non, les poches, décocha le magistrat.

— Ne me confondez pas avec les membres de vot' famille, s'il vous plaît, mon président.

— Tonnerre ! cria Abel Henriet, et il se leva.

Le petit homme aux favoris blonds se leva également, et, d'un air digne :

— Si ces messieurs refusent d'entrer dans notre combinaison, il en est temps encore ; on trouvera d'autres associés ; mais qu'on s'explique. Ces discussions sont inconvenantes.

— La, la, baron, tout ça, c'est histoire de rire. Nous voici muets comme des carpes. Allez-y.

Le baron reprit, plus hautain encore :

— Une dernière fois, messieurs, convenons de nos arrangements et que tout soit arrêté ou fini entre nous. Mon ami Abel Henriet et moi, le baron Reutch, avons découvert un système financier pour l'exploitation duquel le concours de certaines intelligences larges nous était nécessaire.

Nous vous avons offert de nous seconder dans cette entreprise difficile, peut-être périlleuse, à des conditions pécuniaires que vous avez acceptées, nous réservant le droit absolu de disposer de vous pour les besoins délicats de notre affaire, sans vous rendre d'autres comptes de nos raisons d'agir que ceux qu'il nous plairait de vous communiquer. Est-ce entendu ?

— Parbleu ! firent plusieurs voix inquiètes.

— Nous n'abuserons pas de votre confiance, soyez-en persuadés, continua gravement le baron, avec un geste noble. Nous vous demandons seulement une entière, une absolue soumission à tout ce que nous aurons décidé dans notre intérêt commun, et dans celui de la magnifique entreprise que nous allons lancer.

— Adopté, adopté, cher baron.

— Je propose un toast, hasarda la Roche-Boisée.

— Silence ! Avant toute chose, messieurs, je vous recommande de la tenue. Votre situation va vous appeler prochainement dans les salons de la baronne de Monthaut. Vous y coudoierez un monde qui s'effaroucherait de vos attitudes un peu lâchées…

— Ça, c'est pour bibi, murmura le gentilhomme.

Il se redressa avec une secousse du cou dans son faux col fripé.

— N'ayez donc pas peur, monsieur le baron ; quand on ira dans le monde, on sortira la morgue de ses ancêtres. Vous verrez ça. Talon rouge, mon cher. Mais entre nous, n'est-ce pas ?…

Et, moitié gouailleur, moitié insolent, le gentilhomme enfonça du poing son feutre sur sa tête, cracha par terre, et, faisant virer sa chaise, s'allongea, poussant ses bottes éculées jusque sous le nez du baron.

Celui-ci échangea avec Abel un regard inquiet ; évidemment, ce railleur cynique les embarrassait.

— Je conclus, reprit le baron : Messieurs, la Banque territoriale est fondée. Il nous manquait hier la signature du président du comité d'administration, M. Edwards D… Aujourd'hui, mon ami Abel vient de nous en porter la nouvelle, c'est un fait accompli : il a signé.

— Fameux ! grogna la Roche-Boisée.

— Demain, réunion du comité d'administration pour la réception de notre directeur général, le baron de Monthaut.

— La baronne, corrigea le terrible gentilhomme.

Abel prit la parole :

— Vous n'oublierez pas, je vous prie, que chaque séance générale du comité sera précédée d'une séance particulière qui aura lieu chez moi, afin de prendre des ordres pour le vote. Vous composerez, messieurs, le comité secret. Les autres membres doivent ignorer notre entente préalable, dont le but est de peser sur leurs décisions… et de s'en passer au besoin.

— Compris.

— Ces séances supplémentaires seront payées à part et comme il est convenu.

Cette dernière motion fut approuvée hautement.

— Personne n'a d'observation à faire ? demanda encore le baron.

La Roche-Boisée leva la main.

— Moi, dit-il, je crève de faim, et je propose qu'on soupe.

— Oui, oui, bravo, c'est voté…

— Alors, silence sur la chose.

Et le baron toucha le timbre.

Les garçons entrèrent.

Par la porte ouverte arrivèrent des bruits d'assiettes remuées, de cristaux heurtés, les frôlements sur le tapis du couloir des pas pressés des gens de service. Par bouffées aussi, lorsque d'autres portes s'ouvraient tout à coup, un tapage éclatait, rires de filles, refrains de chansons, voix lâchées d'hommes en grosse gaieté ; puis cela s'éteignait brusquement, avec un vague murmure qui s'échappait des cloisons, dans la chaleur lourde de toutes ces odeurs de cuisine et de vins, surchauffées et comme brûlées dans l'air par la flamme du gaz.

Une silhouette de femme passa devant la porte, furtivement, un profil fin qu'Abel Henriet reconnut.

Il se leva et vint jeter un coup d'œil curieux sur le couloir où s'enfonçait maintenant un couple pressé. L'homme se hâtait sur

les pas du garçon qui venait d'ouvrir un cabinet, tout au fond, la femme suivait, effarée, les gestes gauches.

Abel se prit à rire :

— C'est bon, dit-il, maintenant elle me reviendra.

Cependant le couple s'enfermait, et ce bon M. Aristide commandait un menu étrange qui faisait ouvrir de grands yeux à Catherine Mordon : elle n'avait jamais mangé de tout cela.

Puis son instinct l'avertissait, lui donnant par avance un dégoût de toutes ces choses.

— Je n'ai pas faim, dit-elle. D'ailleurs, j'ai le cœur gros.

— Raison de plus pour manger, cela vous guérira, répondit, très paternel, le commissionnaire qui s'installait, faisant le ménage, rangeant les vêtements.

Elle s'étonnait de tout et demanda très haut :

— Pourquoi ce verrou à la porte ?

Le garçon entrait portant, dans sa coupe d'argent, une bisque fumante : on ne lui répondit pas.

— Asseyez-vous, mon enfant.

Elle eut vaguement peur lorsque le commissionnaire la poussa doucement sur le divan rouge encadré dans le mur, au fond de l'étroit cabinet avec une table devant et deux couverts côte à côte.

Aristide s'assit près d'elle et servit le potage.

Mais Catherine eut à peine goûté qu'elle toussa terriblement et mouilla ses lèvres dans son verre ; elle était très rouge et prête

à pleurer.

Il se moqua d'elle doucement, répétant qu'elle était une petite provinciale, qu'elle devait se familiariser avec les coutumes parisiennes…

Il riait d'un air bonhomme, et, se penchant sur elle, il baisa ses cheveux.

Une angoisse venait à la jeune fille ; son cœur battait lourdement. Elle se recula et toucha le mur.

Un filet au madère et aux truffes venait d'être servi. On ne buvait que du champagne.

— Racontez-moi donc ce qui vous est arrivé au magasin, demanda Aristide.

Maintenant elle ne l'osait plus. Elle se troubla.

Cependant il insistait. Alors elle balbutia que le patron voulait absolument l'emmener dîner.

— Eh bien, il fallait y aller, ma petite.

— Oh ! monsieur…

Elle baissait la tête.

— Quoi ?

Il passa son bras autour des épaules de Catherine et la pencha sur lui. Puis il lui parla tout bas, gentiment.

— Voyons, contez-moi ça, là, à moi tout seul, votre bon ami. Le patron vous faisait donc peur ? pauvre mignonne !

Il l'embrassa.

Catherine se dégagea toute frissonnante, suffoquée, les yeux agrandis par un effroi réel maintenant. Elle murmura :

— Laissez-moi, monsieur.

Le garçon venait d'entrer, après avoir secoué la porte assez longuement pour que le commissionnaire ait eu le temps de lâcher Catherine. Il portait un buisson d'écrevisses.

— La salade russe, demanda Aristide. Maintenant, c'est bon, je sonnerai.

Il but un verre plein et obligea Catherine à vider son verre.

Elle obéit pour se montrer soumise. Mais, quand il se rapprocha d'elle, la jeune fille se retourna brusquement, s'adossant au mur. Elle balbutia :

— Ne me touchez pas.

— Voyons, voyons, dit-il, la voix grosse, le sourcil froncé, vous n'allez pas faire des bêtises, je suppose ? Soyez donc bon et compatissant pour des petites filles qui vous payent d'ingratitude ! Que seriez-vous devenue sans moi ? Il y a longtemps que vous vous seriez vendue pour vivre. Moi, j'ai pris soin de vous, je vous ai respectée ; est-ce vrai ? répondez.

— Oui, monsieur, je vous suis bien reconnaissante.

De grosses larmes lui coulaient sur les joues. Elle haletait avec un commencement de toux mauvaise.

— Eh bien, reprit-il lui saisissant les mains brusquement pour l'effarer, ayez confiance en moi. Je ne vous compromettrai pas.

Vous ne manquerez de rien. Nous serons deux bons amis. Je vous aimerai bien…

Il l'avait saisie ; elle se débattit et renversa un verre qui inonda la nappe.

— Petite sotte, dit-il sans la lâcher, réfléchissez quel sort vous attend si je vous abandonne.

Avez-vous la force seulement de travailler, de gagner votre vie ? Une mauviette comme vous ! Avant huit jours, vous serez dans la rue, au premier venu qui voudra vous donner du pain.

— Je me tuerai plutôt, dit-elle les dents serrées, toute raidie dans la colère de sa résistance.

— Ta ta ta ta, vous vous tuerez, oui, en faisant la noce comme les autres. Tandis qu'avec moi, vous aurez un petit intérieur agréable, honnête ; et, qui sait ? plus tard, si les circonstances le permettent, vous deviendrez ma femme. Hein ! n'est-ce pas gentil ça ? Voyons, soyez ma petite femme ; vous verrez comme vous serez heureuse. Vous savez bien que je vous aime.

Catherine était restée une seconde arrêtée sur cette idée : sa femme ! Quelque chose d'indécis flottait dans sa pensée et amollissait son corps, déjà lassé par les étreintes d'Aristide.

Alors celui-ci, grisé par le vin et la lutte, ne se contint plus et porta une main brutale au corsage délicat de la jeune fille.

Elle jeta un cri et se mit debout. Il s'accrocha à sa taille pour la faire tomber ; mais la frénésie de la peur maintenant décuplait ses forces. Sans s'inquiéter du scandale, elle bouscula la table, et

elle s'arracha aux bras de l'homme que ce tapage effrayait et qui la laissa fuir.

Elle ne prit ni son chapeau ni son petit sac qui contenait ses derniers écus ; à peine libre, elle se jeta sur la porte, l'ouvrit, traversa en courant le couloir, descendit follement les marches et ne s'arrêta que sur le trottoir, suffoquée par l'air frais qui la frappait au visage.

Au même instant, deux bras l'enlacèrent et elle se sentit entraîner. Mais elle ne cria pas : c'était Martial qui l'emportait.

Quand ils furent loin de là, sur le boulevard, perdus dans la foule, Martial s'arrêta tout blême d'épouvante, les yeux troublés, et il regarda Catherine en plein visage. Mais elle le rassura de son regard pur.

— Comment saviez-vous que j'étais là ? lui dit-elle, se serrant contre lui par un mouvement doux qui le remerciait de sa protection.

— J'ai entendu, je vous ai suivie…

Il n'osa pas dire comment. Mais il ajouta :

— Vous voyez bien que j'avais raison de me méfier de cet homme.

— Oh oui !… Comme les autres, comme tous les autres… Mon Dieu, pourquoi sont-ils tous aussi cruels ?… Il faut vivre pourtant ! Que vais-je devenir ?

Tout à coup, elle fit un cri :

— Mon argent, j'ai oublié mon argent, là-bas… Je n'ai plus rien… oh ! rien… c'est affreux.

Elle éclata en sanglots. Il l'entraîna plus vite.

— Venez, venez, ma mère aura soin de vous ! Ne pleurez pas… Catherine !

Elle lâcha son bras.

— Votre mère ! mais vous tous qui avez tant de peine à vivre, pensez-vous que j'oserai vous porter mon surcroît de misère ; non, laissez-moi…

Il la retint, suppliant, désespéré, et finit par l'obliger à le suivre.

— Nous arrivons, disait-il ; venez… Là seulement vous serez sauvée. Eh bien, nous travaillerons tous davantage, s'il le faut. J'aurai une sœur de plus, voilà tout…

Ils étaient entrés dans la cour sombre d'une maison de la rue Tiquetonne.

Martial s'arrêta au bas des marches et ajouta en étreignant doucement la jeune fille :

— Car vous ne serez que ma sœur, Catherine, mais ma sœur bien-aimée.

Ils pleuraient. Ils s'embrassèrent lentement sur les deux joues, comme deux frères.

— Maintenant, dit-il, du courage. Venez !

01 · 13

Martial venait de sonner, avec un carillon pressé, à une porte du quatrième étage.

On entendit un pas vif, puis la porte s'ouvrit toute grande. Une jeune fille la tenait, élevant en l'air une petite lampe.

— Enfin ! dit-elle, nous ne savions plus que penser. Sais-tu qu'il est huit heures ?

Alors elle aperçut Catherine, très humble avec son petit fichu sur ses cheveux, et elle resta interdite, la lumière au bout de son bras levé comme une cariatide. Et elle était si belle, que Catherine s'oubliait à l'admirer.

— Bonsoir, Carmel.

Martial l'embrassa. Puis il fit entrer sa compagne et la poussa doucement vers sa mère, qui accourait, répétant, la voix inquiète :

— Enfin te voilà ! Il ne t'est rien arrivé de fâcheux ?

— Non, mère… pas à moi, mais à cette jeune fille que je te présente : mademoiselle Catherine Mordon.

La mère de Martial fit une révérence de cérémonie où l'on retrouvait ses anciennes façons mondaines ; tandis que Catherine s'inclinait, troublée et confuse au milieu de toutes les sœurs de Martial accourues. Tout ce monde emplissait la petite salle à manger, noire, avec un poêle en saillie et la table dressée : six couverts de faïence sur la toile brune.

La veuve s'approcha de Catherine, la voyant si timide et lui dit :

— Soyez la bienvenue, mademoiselle. Je crois me rappeler que mon fils m'a déjà parlé de vous. N'êtes-vous pas à son magasin ?

— J'y étais, madame.

— Ah !…

— Oui, interrompit Martial, et elle n'y est plus. Le patron, comme toujours. Vous savez comme cela se passe, n'est-ce pas ? dit-il en regardant ses sœurs. Eh bien, c'est la même histoire. Cré nom d'un… Pardon, maman.

La vieille dame remuait la tête d'un air indigné.

— Il vous faudra faire comme nous, ma belle demoiselle, dit l'aînée, une fille de quarante ans, au profil pur, jolie encore malgré ses cheveux grisonnants : coudre ; mais ce n'est pas amusant, je vous préviens.

Elle montra ses doigts fins tout rongés au bout par les piqûres de l'aiguille.

— Il faut bien manger, reprit sévèrement la mère. Rien n'est trop dur, quand on peut gagner honnêtement son pain. N'est-ce pas votre avis, mademoiselle ?

— Oui, madame, et c'est pour cela que j'ai osé venir vous demander…

— De l'ouvrage ! s'écria la veuve avec effroi. Eh ! ma pauvre enfant, nous en manquons souvent nous-mêmes !…

— Mais non, dit brusquement Martial, inquiet de voir Catherine reculer vers la porte, ce n'est pas cela. Je t'ai amené mademoiselle pour que tu lui apprennes à travailler — elle ne sait pas — et à se procurer de l'ouvrage elle-même. Voyons, il faut bien s'aider. Elle est seule au monde. Où veux-tu qu'elle aille ?

— Est-ce vrai ? dit une des filles, apitoyée.

Et elle vint prendre la main de Catherine.

— Je l'emmènerai à l'atelier, dit une douce voix languissante. Elle posera comme moi, pour la tête, à cinq francs l'heure. Elle ressemble à la Pêcheuse de vignots. Carpeaux ferait là un joli pendant. Tenez, comme cela.

Et Carmel lui découvrit les cheveux, lui enveloppa les épaules avec son fichu de dentelles, et contemplant Catherine, toute frêle et blanche, le regard voilé, elle dit avec la naïveté de ses élans d'artiste :

— Oh ! la belle mourante !

Martial bouscula légèrement Carmel et fit asseoir Catherine, qui, en effet, paraissait mourir.

Une tristesse désespérée décomposait ses traits : elle soufflait, la respiration courte.

— Si nous dînions ? demanda la fille aînée : nous causerons de tout cela à la table. Je me charge d'apprendre à mademoiselle à se piquer les doigts ; c'est ma spécialité.

— Certainement, on fera ce qu'on pourra, balbutia la mère.

Et elle emmena son fils dans une pièce à côté pendant qu'on ajoutait un couvert et que les sœurs de Martial faisaient connaissance avec Catherine.

— Tu n'y penses pas ! disait tout bas la veuve ; comment veux-tu la nourrir avant qu'elle soit en état de gagner ce qu'elle mangera ? Nous ne pouvons pas arriver. Ainsi, je dois ce mois-ci au charbonnier, à l'épicier, etc…

— … Et si nous étions sept au lieu de six, et si nous avions une infirme, et si je tombais malade, il faudrait bien vivre tout de même. On fera comme on pourra. Cela m'a fait pitié, cette fille honnête jetée à la rue, insultée. J'ai pensé que tu comprendrais ce malheur, toi qui as des filles. Elle n'a pas de mère. Je n'irai pas au café et nous supprimerons le vin le dimanche. Voilà, c'est trouvé…

— Martial !

Elle l'avait pris aux épaules et le regardait.

— Tu aimes cette jeune fille.

Le jeune homme eut un sourire navré.

— À peu près comme une sœur, dit-il.

— Non, dit-elle, tu l'aimes. Malheureux !

— Ne crains rien, mère, je sais mes devoirs. Elle est pauvre et moi aussi, et j'ai charge d'âmes. Tu n'auras jamais de petits-enfants, ma pauvre vieille ; je n'ai pas le moyen de les nourrir… Aide-moi seulement à faire cette charité, ce sauvetage, car elle est perdue si nous l'abandonnons…

— Tu me jures, Martial…

— Je te jure, mère, qu'elle ne me sera jamais rien.

La veuve rentra, et vint prendre affectueusement Catherine pour la conduire à table.

— Vous excuserez, mademoiselle, l'embarras de mon accueil. Nous sommes si pauvres aujourd'hui, qu'un reste d'orgueil me fait toujours recevoir les étrangers avec défiance. Mais mon fils m'a expliqué votre situation. J'en suis touchée, comme mère. Et, si vous voulez bien partager notre vie, nos travaux, nos misères, c'est de grand cœur que je vous offre tout cela, avec l'aide que nous pourrons vous donner.

— Oh ! merci, madame, répondit Catherine. Vous me faites du bien. Je sens que je serai bien heureuse ici.

Involontairement elle regarda Martial. On avait traîné un fauteuil près de la table pour Carmel, qui s'y tenait presque couchée, sa jolie tête sur l'appui, comme entraînée par la lourdeur de ses nattes blondes.

Il fallut se serrer pour faire une place à Catherine. Une lampe à pétrole, d'une clarté aveuglante, était posée sur la table près d'un plat où fumait un mets grossier.

Avec des airs de femme du monde qui offre un potage exquis, la veuve plantait sa cuiller dans le plat et servait.

Ses filles, blanches comme des anémiques, avaient les yeux rouges des ouvrières qui travaillent la nuit. L'une âgée de quarante ans, une autre de trente-cinq, une autre de trente. Carmel

avait vingt-deux ans. Il y avait Martial entre elle, et sa sœur de trente ans.

Deux autres filles étaient mortes de misère et d'ennui. La veuve était d'une pâleur d'ivoire, les joues creuses. Toutes, la mise irréprochable, bien attachées dans leurs robes unies et propres, du linge blanc, un grand air de distinction.

Catherine, souriait heureuse maintenant au milieu de cette nichée qui babillait presque joyeusement, avec l'indifférence saine de tout le bien-être qui manquait.

On buvait du thé froid, légèrement sucré. C'est meilleur que de l'eau. Martial ajoutait une goutte de rhum après le dîner, pour fumer sa cigarette.

On restait peu de temps à table, le temps pressait. Il y avait des chemises à finir pour le lendemain.

On passa dans la chambre de la mère, une pièce assez grande, toute boisée, avec des glaces. C'était une vieille maison. Les meubles en nover reluisaient. Au mur, le portrait du père.

On décida qu'on ne travaillerait pas à la machine ; cela empêcherait de causer. Elles se groupèrent autour de la lampe, sur un guéridon, toutes penchées, se brûlant les yeux, les mains hâtives.

D'habitude, Martial faisait la lecture. On lisait le Petit Journal.

La veuve s'occupait de politique et s'intéressait aux débats de la Chambre. Elle disait qu'il était impossible qu'on ne fît pas, sous la République, des lois pour que les femmes pussent vivre de leur travail.

Elle citait les métiers qui ne rapportent que vingt sous par jour en travaillant douze heures. Et elle attendait toujours, disant qu'on n'empêcherait pas autrement les crimes et la prostitution, et les révolutions, qu'en fournissant à la femme les moyens de gagner suffisamment pour manger à sa faim et pour élever ses enfants.

Ce sont les enfants qui n'ont pas eu de pain tous les jours qui font, plus tard, des assassins.

Quand la fille est lasse d'un labeur qui l'épuise sans la nourrir, elle se vend.

Il faudrait que toute femme qui travaille dix heures par jour, gagnât au moins trois francs.

Elle comptait sur ses doigts : tant pour ceci, tant pour cela. Il restait même quelques sous pour acheter des fleurs ou un bout de ruban.

— Et combien gagnez-vous ? demanda timidement Catherine.

— Moi, je fais le ménage, répondit la veuve, aussi je n'arrive pas à plus de neuf ou dix sous par jour. C'est Caro, — la fille aînée, — qui rapporte le plus : vingt-cinq, vingt-huit sous quelquefois ; mais elle s'épuise.

— Mon Dieu ! dit Catherine en joignant les mains.

Son regard se perdit devant elle, dans cet horizon de misère noire vers lequel elle marchait. Elle pensa qu'elle n'aurait jamais la force de rester honnête à ce prix.

Cependant ces demoiselles riaient en ramenant l'aiguille vivement, et à coups pressés, dans la couture fine du madapolam.

L'étoffe criait sous leurs doigts, se froissait sur leurs genoux, renvoyant à leur visage le reflet éclatant de sa blancheur.

— J'aurais mieux fait d'épouser mon notaire, décidément, disait Caro, en suçant son doigt qu'elle venait de piquer au sang.

— Et moi, mon cuisinier, ajoutait Mariam, dont les trente ans n'étaient pas sans grâce.

— Mais voilà, reprenait Caro, il avait le nez de travers ; je les aime droits.

— Et le mien empestait les sauces.

— Oh ! le mien était beau, soupira Carmel, beau comme le génie de la danse du groupe de l'Opéra. Mais…

— Mais ? lui dit curieusement Catherine.

— Il ne voulait pas passer par la mairie, dit-elle en riant. C'est dommage. Il est peintre, je le rencontre quelquefois là-bas, à l'atelier.

— Encore ? dit sévèrement la mère.

Carmel était occupée à défaire ses admirables cheveux, qu'elle répandait sur ses épaules en secouant la tête.

— Il veut absolument me peindre en source, dit-elle, comme cela.

Elle se renversa sur sa chaise, les bras arrondis sous son cou, son corps délicat presque fluide, allongé dans une pose exquise.

— Ce serait charmant, murmura Catherine.

Alors Carmel se redressa, riant comme une folle.

— Oui, mais il faudrait poser l'ensemble, et maman ne veut pas. Moi non plus, du reste.

— Qu'est-ce que cela ?

— Quoi ! vous ne savez pas ? Toute nue donc !

— Oh ! dit Catherine en rougissant.

— Eh bien, reprit Carmel, très sérieuse maintenant, ce n'est pas ce que vous croyez. C'est de l'art, c'est pour l'art. Et si j'osais !... Quand je pense que ces modèles là-bas disent que c'est parce que je suis mal faite que je ne pose pas l'ensemble comme elles. Mal faite ! j'ai parfois la tentation de leur montrer si je suis mal faite, à ces boules de suif...

— Carmel ! je te le défends.

— C'est bon ; mais ne me le défends pas trop, dit-elle avec un indéfinissable sourire, tu m'en donnerais l'envie.

Depuis longtemps, cette tentation venait au jeune modèle à tête de vierge, avec bien d'autres encore qui irritaient sa nervosité. Carmel était malade de sa beauté inutile et cachée. Elle s'admirait passionnément et rêvait un écrin pour son beau corps.

Catherine la regardait : les deux jeunes filles semblaient se comprendre. La même inquiétude les alanguissait.

Il était près de minuit ; la fatigue commençait à peser sur tous ces doigts actifs. Les yeux n'y voyaient plus. De temps en temps, la tête blême de la veuve vacillait.

Il fut convenu que Catherine viendrait travailler tous les jours, dès le matin. Elle ne s'en irait que le soir. Sa petite chambre, sous

les toits, était près de là, rue Montmartre. Au reste, Martial la reconduirait.

Cela se trouvait bien : en ce moment, on faisait un trousseau pour une fiancée. Il fallait que tout fût prêt avant huit jours.

Maintenant tout le monde se trouvait heureux de cet arrangement. Martial ne disait rien, le cœur gonflé de joie. Il prit son chapeau pour emmener Catherine : cela serait son bonheur de tous les soirs.

Carmel vient embrasser la jeune fille, et lui dit très bas :

— Nous serons amies.

Catherine, sans répondre, lui serra fortement les mains.

01 · 14

On habillait la mariée. Madame Le Boterf, impatiente, tapait les portes. Déjà les invités étaient réunis au salon et il manquait un objet à la toilette d'Évah ; une jupe de mousseline qui n'arrivait pas. On l'avait retournée la veille, à l'ouvrière, pour une retouche ; il était convenu qu'on la rapporterait le matin. L'émotion qu'elle refoulait, se traduisait en colère dans les gestes de madame Le Boterf.

Elle allait et venait, traversant vingt fois la salle à manger, où se réfugiait quelque enragé fumeur qui dépêchait une cigarette avant la cérémonie.

Une fois, elle se trouva seule avec Abel Henriet, l'un des témoins du fiancé. Sa physionomie changea. Elle se rapprocha vivement :

— Est-ce vrai, ce que l'on dit d'une nouvelle dépêche publiée par la Gazette de Cologne ?

— C'est vrai.

— Mais c'est maladroit, mon cher, vous allez discréditer le président de notre société avant qu'elle soit lancée.

— Pas si maladroit, riposta Abel. Edward D... s'était avisé d'examiner de trop près nos statuts. Le bruit qui va se faire autour de cette correspondance lui donnera de l'occupation ; il nous laissera tranquilles.

— Et s'il allait tout planter là, nous échapper !...

— Impossible ; il est lié. Il ira jusqu'au bout.

— Comme le maréchal. On dit que sa démission est imminente, cependant.

— C'est pour cela qu'il faut nous hâter avant le gâchis. Cette soirée chez la baronne est-elle fixée ?

— Dans huit jours.

— Et Lucie Goyanne, qu'en faites-vous ?

— Je l'habille, en attendant. Et vous ?

Il sourit :

— Moi, je la dresse à solliciter. Elle va, sous le prétexte de demander une place pour son mari. Vous aviez raison, c'est une co-

médienne hors ligne. Elle m'a déjà ramené un banquier, qui entrera dans notre affaire.

— Comme… dupe ?

— Non, pour nous aider à en faire d'autres. Je crois que la souscription s'enlèvera.

— Tant mieux ! soupira lourdement madame Le Boterf : plus il y aura de victimes, plus la débâcle sera retentissante.

— Et fructueuse, acheva Abel avec ce rire silencieux qui découvrait tout à coup ses dents blanches, alignées comme des perles.

— Vous savez bien que je ne veux rien de cet argent-là, répliqua rudement madame Le Boterf.

— Pourquoi ? C'est le même.

— Non pas. L'autre… c'est le prix de la vengeance : il sent bon.

Une jeune ouvrière entra tout à coup, en courant, essoufflée, les bras embarrassés d'un fouillis de mousseline et de dentelle qui cachait son visage.

— Enfin ! s'écria madame Le Boterf.

Elle arracha la jupe d'un geste colère et, l'emportant dans la chambre d'Évah, elle cria sans se retourner :

— Attendez là, il y a peut-être encore un point à faire.

L'ouvrière aperçut Abel, et se recula vivement vers la porte ; mais il lui barra le passage.

— Ah ! mademoiselle Catherine ! vous vous sauvez encore ? Je vous croyais devenue moins farouche.

La jeune fille se taisait, très rouge, avec un air digne.

Il reprit, lui touchant familièrement l'épaule :

— Voyons, voyons. Il faut cependant nous entendre. Vous êtes trop gentille pour courir ainsi les rues, comme un trottin, avec un carton sous le bras. Rappelez-vous ce que je vous ai dit, à l'agence : cela tient toujours si vous voulez. Hein ? Vous ne répondez pas ? Ah çà, diantre, comment ce gros animal de Beausé-jour vous laisse-t-il faire ce métier-là ? Il est donc pané ? Il n'a donc plus que les moyens de vous mener souper ?…

Catherine le regardait maintenant de ses grands yeux effrayés… Elle balbutia :

— Comment ! vous croyez ?… Oh !…

— Plaît-il ? Oh ! vous êtes divine, avec vos airs candides. Petite futée, va ! Quand souperas-tu avec moi, dis ?

Il lui prit la taille. Catherine, tout affolée de honte, leva ses poings et le frappa de toutes ses forces ; puis elle se jeta en avant vers la chambre d'Évah, comme madame Le Boterf rentrait.

— C'est inouï, disait-elle, bouleversée, la ceinture est encore trop large. Mais venez donc, mademoiselle ! on n'en finit pas avec cette toilette. Tiens, c'est vous, Catherine ? je ne vous avais pas reconnue. Entrez vite, Évah vous attend.

Sa voix s'était adoucie. Elle éprouvait de la sympathie pour Catherine depuis que Madeleine de Cléran, à qui elle s'était confiée, lui avait conté les terribles ennuis de la pauvre fille que sa vertu faisait chasser de partout.

Elle resta pour dire à Abel :

— Il faudrait trouver un emploi à cette enfant qui n'a pas assez de santé pour travailler. C'est malheureux et c'est honnête.

— Ça ! murmura Abel.

— Que dites-vous ? Catherine…

— Elle s'est abominablement grisée l'autre soir, à côté de moi, dans un cabinet de chez Bonvallet, avec un commissionnaire en marchandises qui la traîne partout depuis trois mois.

— Allons donc ! s'écria madame Le Boterf, elle implore du travail…

— Parbleu ! une façon comme une autre de racoler son monde : le trottoir est usé. Tout à l'heure, en votre absence, elle me demandait…

— Assez. Quelle horreur ! Et ma fille qui songeait à la prendre près d'elle ! Pouah ! je vais balayer ça dehors, et un peu vite.

Elle rentra comme un coup de vent dans la chambre de la mariée. Évah, toute blanche, était penchée sur Catherine, qui cousait un ruban au bas de la robe, agenouillée sur le tapis. Les étoffes blanches encombraient tous les meubles ; des fleurs virginales, roulées dans leurs cornets de dentelles, ajoutaient çà et là leur blancheur délicate. Un soleil clair, traversant les stores de guipure, donnait à tout ce blanc un éclat intense, une fulguration de clarté au milieu de laquelle ces deux visages de jeune fille se détachaient très roses et très purs, avec une admirable expression de chasteté.

— Mademoiselle Catherine, cria madame Le Boterf.

Sa voix sonnait comme un glas. La jeune ouvrière se redressa épouvantée.

— Sortez ! acheva Yvonne, le doigt tendu.

Catherine ne bougeait pas, clouée par une surprise horrible.

— Mais sortez donc, répéta madame Le Boterf. Il n'y a plus d'ouvrage ici pour vous.

La jeune fille vacilla comme si elle allait tomber. Évah la retint dans ses bras. Madame Le Boterf, indignée, la lui arracha et la poussa vers la porte.

— Allez faire la noce à votre façon, vous, dans les cabinets particuliers. Allez, drôlesse…

— Maman, maman…, balbutiait Évah, qui tremblait de tout son corps.

— Tais-toi ; je suis sans pitié pour le vice… Tu es très belle, toi, ma fille, une vraie vierge. Attache ton bouquet de fleurs d'oranger.

Catherine, se tenant au mur, quitta la chambre. Elle devait, pour sortir, traverser la salle à manger : Abel la regarda passer.

Elle ne dit rien, marchant lentement, toute droite, un peu raide et blanche comme une morte. Il y avait une goutte de sang au bord de ses lèvres. Comme elle sortait, Abel l'appela tout bas.

Elle se retourna, leva sur lui ses yeux profonds, et son regard frappa le jeune homme d'une telle expression de douleur, de plainte suprême, comme un regard de mourant à celui qui l'a tué, qu'il demeura saisi, et, n'osant rien ajouter, la laissa partir.

Une exclamation bruyante, venue du salon, annonçait l'entrée d'Évah. Abel Henriet eut une secousse qui changea le cours de ses idées. Catherine n'était qu'un caprice ; mais Évah !… Ses yeux bleus vagues se fermèrent une seconde sur la pensée de fureur qui les traversait. Une menace passa sur ses lèvres. Puis il sourit, un rictus de loup, et se glissa dans le salon.

On était en retard ; les voitures attendaient, la noce partit. Le mariage se faisait à l'église Saint-Ambroise, la paroisse des Le Boterf, qui habitaient le boulevard Voltaire. Un quart d'heure plus tard, la messe commençait, aux sons graves de l'orgue, sur le couple incliné devant le grand autel.

Et puis on les bénit. Évah sentit tomber sur elle, avec la bénédiction du prêtre, comme une lourde tristesse. Cette solennité mystique, qui attendrit les âmes heureuses, faisait se replier la sienne, comme si quelque fatalité la celait à jamais dans l'éternelle solitude.

Elle se souvenait d'avoir assisté à une prise de voile dans un couvent. La religieuse était couchée sous un suaire et on chantait sur elle le Requiescat in pace.

Il lui sembla qu'elle était ensevelie, elle aussi sous son voile, comme sous un linceul, et que le prêtre chantait l'hymne des morts.

Hector se pencha, et lui demanda si elle souffrait. Elle se réveilla alors de ce malaise moral, et lui répondit « non » avec un sourire très doux.

Ensuite elle pria. Sa foi religieuse était poétique et passionnée comme son âme. Elle priait haut, d'un cœur ardent, comme elle

eût aimé. Ce n'était pas les prières de l'Église qu'elle balbutiait ; mais des effusions de tout son être qui jaillissaient en flots d'adoration, en murmures d'amour.

— Mon Dieu, je vous aime ! disait-elle.

Et son cœur éclatait de tendresse. Et puis elle faisait un acte de volonté :

— Je veux aimer mon mari, je veux le rendre heureux, je veux accomplir tous mes devoirs, je veux être toute ma vie une bonne et honnête femme, je veux… je veux oublier…

Alors, sa vue se troublait, et, dans son livre d'ivoire, ouvert à l'hymne du mariage, ce n'était plus l'adjuration biblique : « Croissez et multipliez, » que lisaient ses yeux ; mais ces vers de Montcrif, qu'elle avait retenus, pour les avoir entendus dire à Jean Delorme, et qui lui revenaient toujours avec sa pensée :

Pour chasser de sa souvenance
L'ami secret,
On ressent bien de la souffrance
Pour peu d'effet.

Une si douce fantaisie
Toujours revient.
En songeant qu'il faut qu'on l'oublie,
On s'en souvient !

Évah tressaillit, surprise dans son rêve ; elle rougit brusquement lorsque Hector lui offrit le bras pour passer à la sacristie.

La cérémonie était terminée : les femmes se levaient avec un bruit de jupes dans les chaises écartées qui raclaient le sol. Cela

fit un tumulte subit, augmenté par les conversations qui reprenaient presque haut.

Les robes élégantes s'en allèrent, avec le froufrou de leurs traînes, s'engouffrer une à une dans la sacristie, tandis que le public curieux les regardait défiler et s'extasiait. Madame Le Boterf, encore jeune, grâce à sa tournure mince et à ses cheveux blonds, paraissait fort digne dans sa longue robe de satin gris. La baronne de Monthaut éblouissait dans son costume de Worth, qui valait bien trois mille écus.

La piquante Goyanne portait tant d'or sur ses jupes et sur son chapeau, qu'elle semblait un soleil avec deux étoiles flamboyantes à la place des yeux. Madeleine, pâle, et les yeux rouges pour avoir pleuré tout le temps de la messe, était cependant jolie comme les jolies martyres des tableaux d'église : une expression d'extase divine mêlée de douleur humaine. Elle traînait une robe de crêpe de chine blanc, brodée d'œillets pourpre, au bras de l'avocat Jules Lenormand.

Tout à coup, derrière un pilier, Madeleine aperçut Thérèse Leroy, vêtue de noir et voilée, les mains jointes encore, toute prosternée sur sa chaise. Comme elle lui souriait en passant, Thérèse se pencha et lui dit :

— Embrassez-la pour moi.

On entourait Évah ! Les félicitations banales s'égrenaient à son oreille distraite. Mais son mari les accueillait pour elle, un peu fou de tant de bonheur. Il serrait toutes les mains, avec ce rire bête et heureux qui est si près des larmes. Évah tendit sa main.

Un vieillard aimable s'inclina pour baiser le gant de la mariée. Alors tous les hommes vinrent, à leur tour, l'effleurer respectueusement de leurs lèvres.

Un seul y colla sa bouche si rudement que la jeune femme faillit crier. Elle leva les yeux et se heurta au regard hardi et clair d'Abel Henriet. Jamais on ne l'avait regardée ainsi : elle eut un frisson de honte. Abel parlait à Hector, celui-ci s'écria :

— Tiens, c'est vrai, je l'ai oublié ; tout à l'heure.

Puis on partit.

Les mariés traversèrent l'église au milieu d'une haie de têtes curieuses ; les admirations partaient tout haut : Évah était radieusement belle.

Elle baissait les yeux et ne vit point Thérèse, qui cherchait son regard. Elle ne vit point Jean Delorme, près de la porte, tout en l'effleurant de sa robe.

Mais le poète s'était jeté dehors avant elle, et elle le trouva qui tenait galamment la portière de sa voiture. Découvert, sa belle barbe envolée couleur de soleil, le regard ému et tendre, il s'inclinait avec une expression de respect et d'amour dont elle fut frappée au cœur.

Elle chancela pour monter, il la soutint ; elle sentit à son bras la tiédeur de son gant. Assise, elle ferma les yeux, et demeura immobile, plus pâle que ses voiles. Une épouvantable angoisse l'étreignait. La voiture roula : la délicieuse et terrible vision avait disparu. En face d'elle, son père, serré dans son habit, cravaté de blanc, l'air idiot et sombre ; il ne parlait plus. Sa femme le lui avait défendu.

Près de lui, Hector, qui la couvait de son regard ravi. Et, à ses côtés, sa mère, demi-tournée, pour la mieux voir, les yeux mouillés d'une émotion tendre, qui amollissait ses traits et baignait d'une grâce touchante ce visage que le rude contact de la vie avait durci.

Il semblait à Évah qu'elle voyait sa mère pour la première fois. Elle se jeta sur son épaule, prête à pleurer. Elles s'étreignirent toutes les deux, et, pendant une seconde, elles sentirent leurs cœurs se toucher.

— À propos, s'écria Hector, j'ai oublié de donner ce matin à madame le cadeau qu'un ami m'a prié de lui faire accepter.

Il chercha dans ses poches, en tira un écrin qu'il tendit à Évah.

Madame Le Boterf s'en empara et dit :

— Quel ami ?

— Abel Henriet.

Elle ouvrit l'écrin ; il s'en échappa une flamme. Une broche en diamants, couchée sur du velours bleu, jetait tous ses feux au soleil. Yvonne fronça le sourcil et glissa l'écrin dans sa poche.

— C'est bon, dit-elle, je me charge de le remercier.

Évah n'avait pas regardé !

De retour au logis, on luncha, comme la mode nouvelle l'exigeait. Puis, tandis que les jeunes femmes s'attardaient autour du piano, tapotant des valses, qu'elles tournoyaient, s'enroulant les pieds dans leurs traînes, avec des chutes et des rires fous, Yvonne emmena sa fille et son gendre à leur petite maison d'Auteuil.

Évah supplia Madeleine de l'accompagner. M. de Cléran refusait. Mais Jules Lenormand s'offrit pour attendre son retour et la reconduire chez elle. Madeleine dut le remercier : son mari cédait. Depuis quelque temps, du reste, elle ne prenait de plaisirs que ceux que Jules Lenormand lui procurait. Il l'aidait à assouplir la rudesse de son mari, dont l'ascétisme devenait de moins en moins galant.

Un petit commerce d'amitié et de confiance s'était établi entre eux. Elle s'habituait à avoir besoin de lui.

Le carrosse de gala les emmena donc tous les quatre, au galop de ses chevaux enrubannés, le long des quais jusqu'au viaduc d'Auteuil.

Àdroite, le boulevard Exelmans ; la rue Claude-Lorrain est à côté. La voiture s'arrêta au n 2. On avait entendu rouler l'équipage ; la porte était large ouverte.

Évah éprouva une émotion exquise ; elle aimait les fleurs, et crut entrer dans le paradis. Devant la maison à un étage, toute blanche et gaie, se déroulait comme un parc en miniature. Deux grands tilleuls, déjà feuillus, mettaient leur frondaison sous les fenêtres. Un jet d'eau clapotait dans sa corbeille d'iris, de flox et de lierre nain. Des murailles de lilas enchevêtrés, jetaient leurs dernières fleurs. Un cèdre pointait haut son clocher d'un vert sombre.

Et des tamarix, dont le feuillage léger frissonne sans cesse. Et des massifs de roses épanouies, de pensées larges et couleur d'or, d'œillets aux senteurs fortes. Et, çà et là, des masses de verdures, arrondies en berceau ou tournées en allées étroites et sombres sablées d'un sable fin. C'était très petit et cela n'en finissait plus.

Là dedans, tout un monde d'oisillons pépiait au doux bruit de l'eau jaillissante, pleuvant sur les feuilles.

Évah s'avança lentement, baignant son visage dans la fraîcheur parfumée qui l'enveloppait.

— Allons-nous-en, murmura Yvonne à Madeleine, laissons-les… Je les connais tous les deux : ils vont rêver là dedans jusqu'aux premières étoiles. Je n'en puis plus. Emmenez-moi.

— Déjà ! murmura Madeleine.

— Que voulez-vous ! je suis dure, vous le savez ; mais cette épreuve est trop forte pour moi. Si je restais, je… je ferais des bêtises. Emmenez-moi. Pauvre ange, va !…

Elle se raidit et vint embrasser sa fille.

— Je m'en vais, dit-elle ; ton père a besoin de moi. Voilà, ma fille : la femme se doit à son mari avant tout. Ainsi, du courage. Je reviendrai demain. Ne me serre pas comme cela. Est-ce que tu as peur ?

— Peur ? Pourquoi, maman ?

— C'est bête, tout de même, murmura Yvonne, d'élever les enfants de cette façon. Ne va pas avoir peur, au moins. Tu as un bon mari, honnête, intelligent, qui te gagnera ta vie. C'est le bonheur, cela, ma fille. Tu n'auras pas besoin de courir les antichambres, comme moi, pour pousser aux emplois ton mannequin de père. Tu ne seras pas exposée à être courtisée, ou pis que cela, par le premier venu. Tu auras le droit de vivre retirée, cachée, modeste, comme toute vraie femme honnête devrait le faire. Une femme, vois-tu, ne devrait jamais avoir été effleurée, même d'un désir,

par un autre homme que son mari. C'est ma morale à moi. Je l'ai élevée pour cela ; je t'ai mariée pour que tu puisses vivre comme cela. Tu as tout ce qu'il faut pour être heureuse et chaste. Aime ton mari et n'aie peur de rien avec lui. Adieu, à demain.

Puis la mère s'en alla courageusement, sans retourner la tête, laissant Évah troublée de ces paroles graves.

Alors Madeleine accourut.

— Oh ! reste, toi ! supplia l'innocente mariée.

Madeleine feignit de rire.

— Eh bien, et ton mari, que dirait-il ?

— Oui, murmura Évah, baissant la tête, je devine. Maman a raison, j'ai peur… Mon Dieu, que c'est donc terrible, la vie ! De quelque côté que je la regarde, ce n'est que douleur, sacrifice…

Madeleine ne se contenait plus ; l'émotion d'Évah la bouleversait. Elle cherchait un mot pour exalter jusqu'à l'oubli d'elle-même, cette âme tendre qu'elle connaissait bien.

Tout à coup elle s'écria :

— Mais Dieu me pardonne, tu te plains ! Quoi, demain, peut-être, ce bonheur que j'attends, que j'appelle, moi, depuis si longtemps, sera réalisé pour toi. Demain, tu peux te réveiller avec le germe de la maternité dans tes flancs. Cette chose sublime, l'enfant, peut, dès demain, s'être incarnée dans tes entrailles, et tu marchandes le sacrifice ! Mais tu n'es donc pas femme ! Mais tu ne sens donc pas à ta poitrine le besoin dévorant d'y suspendre un enfant qui boira goutte à goutte ton sang et ta vie !

Mais le mariage, c'est l'enfant ! Mais l'union des êtres, c'est pour l'enfant !

Tout disparaît, tout s'efface devant ce besoin de créer qui est le tourment incessant de la nature. Va, effeuille sans regret ta couronne blanche. Cours à ton époux, ouvre-lui tes bras de vierge et dis-lui avec ton âme : « Je veux être mère !… » Dieu ne te demandera pas d'autres prières ce soir… Je prierai pour toi.

Madeleine tenait Évah toute tremblante et un peu exaltée, comme elle l'espérait, par la fièvre sacrée qu'elle avait soufflée sur elle. Hector s'était rapproché en l'écoutant. Il la remercia d'un regard troublé. Alors Madeleine lui poussa sa femme dans les bras et se sauva.

Dans le silence qui s'était fait, les oiseaux reprirent leurs chants, leurs pépiements tendres, au balancement du feuillage qui secouait des parfums. L'ombre tombait sur le nid tout embaumé par les roses. Une nuit poétique, bleue avec des nuages d'apothéose et le fin profil d'une lune d'argent, s'apprêtait à couvrir, mystérieuse, ce coin perdu d'un nouvel Éden.

01 · 15

Depuis huit jours, tout Paris — le Tout-Paris des journaux mondains — s'entretenait de la fête splendide qui se préparait à l'hôtel de Monthaut ; et l'on se disputait les invitations.

Dans le même temps, la quatrième page de toutes les feuilles qui s'impriment à Paris ou en province était remplie par une annonce en lettres gigantesques de la très prochaine émission des

actions de la Banque territoriale, dont le directeur était ce même baron de Monthaut.

Une rumeur très favorable à cette opération courait dans le monde financier ; et le grand public des petits spéculateurs apprêtait déjà, avec cette fièvre du gain, dont aucun échec ne peut le guérir, les soixante-quinze francs du premier versement qu'il brûlait de courir jeter dans le gouffre.

L'hôtel de Monthaut semblait avoir fait peau neuve. Les valets, payés de leurs gages arriérés, avaient repris leur livrée. Les fournisseurs, soldés par acompte, et alléchés par la nouvelle situation du baron, ne marchandaient plus leurs services. Pas un ne recula lorsqu'il s'agit de décorer princièrement l'hôtel pour cette réception. Les tentures se déployèrent, les fleurs rares encombrèrent les vestibules et les escaliers, les tapis, coulèrent jusque dans la rue, sous la marquise tendue de velours aux crépines d'or où débarquèrent les invités.

Un Suisse magnifique, qui avait gardé jadis, de sa longue hallebarde et de sa prestance hautaine, la porte de madame Ratazzi, se dressait, fier, luisant, bombé, le jarret tendu, le bras allongé sur son arme écartée, au pied des marches où tombaient des flots de lumière, et que gravissait sans cesse une foule élégante, dans le murmure discret des robes traînantes, et des petits talons de satin.

En haut, une nuée de valets poudrés tourbillonnait autour des femmes, leur enlevant leurs pelisses avec des délicatesses d'amoureux.

Sous les clartés mouvantes que versaient les lampadaires et les lustres à girandoles de cristal, le brillant des étoffes lamées

d'or et brodées de perles, les tons très blancs des épaules nues, le flamboiement des pierreries et les feux brusques qui jaillissaient des diamants, toutes ces splendeurs groupées, mêlées et confondues produisaient, dans le perpétuel frissonnement des foules, une irradiation de lumière et d'éclat, dont la fulgurance brûlait les yeux. Et l'éblouissement se prolongeait, avec des ondulations et des variations de couleurs et de rayonnements, dans toute l'enfilade des salons reliés entre eux par des baies larges et enguirlandées.

Une rumeur confuse montait sous les plafonds dont les peintures illuminées resplendissaient dans l'encadrement des lourdes moulures rehaussées d'or.

Des rires clairs partaient des groupes de femmes, derrière l'aile vibrante des éventails ; mais ils se noyèrent bientôt dans le tapage des conversations plus hautes à mesure que les salons s'emplissaient.

Maintenant on se triait, on se cherchait. Des couples glissaient sous les tentures des fenêtres, dans le demi-jour des petites encoignures discrètes comme des alcôves.

Àchaque instant, Lucie Goyanne disparaissait traînant sa robe rouge, au corsage absent, remplacé par des fleurs de grenade qui veloutaient sa peau dorée de brune.

Elle venait échouer sur un divan, dans l'ombre, avec chaque fois un nouveau cavalier qui se penchait trop près de ses yeux brûlants et de son sourire avide, pour n'être pas pris soudain de la soif terrible de cette provocante beauté. Et Lucie attisait cette soif, la poitrine soulevée, gémissante : elle était si malheureuse ! Elle contait ses peines. Son mari, un égoïste, comme tous les

hommes. Il se souciait bien d'elle, en vérité ! Elle vivait de privations. Aussi songeait-elle à le faire entrer dans la Banque Territoriale, cette entreprise fameuse que le gouvernement soutenait indirectement par le concours de l'éminent homme d'État Edward D… Mais voilà ; il fallait des protections.

— Eh bien ? interrogeait la dupe, qui ne demandait qu'à protéger cette belle créature dont les regards savants promettaient une si ardente gratitude.

— Eh bien, je cherche… Il me faudrait l'appui de quelque gros actionnaire, ou d'un propriétaire important ayant adhéré à la Société. Êtes-vous dans ce cas, monsieur ?… Oh ! que je serais heureuse de vous devoir, à vous, ce qu'il me coûte tant de demander à d'autres !…

Et le tour était fait. Le monsieur s'informait de l'affaire ; il s'allumait, il entendait chanter des millions dans la voix chaude de Lucie Goyanne. Un hasard faisait passer devant eux Abel Henriet ou le baron Reutch ; Lucie présentait ces messieurs. Puis elle s'éloignait toute flambante, ivre de son succès, et courait à une autre aventure.

Toute la nuit, on la vit sillonner le salon, traînant sa robe d'infamie comme une pourpre royale.

Quelques hommes, qu'elle avait déjà payés de sa personne, la tutoyaient tout bas. Mais qu'importe ! Elle portait maintenant des brillants aux oreilles, et des robes neuves de chez le bon faiseur. En attendant qu'elle eût sa voiture, ce qui ne pouvait tarder, elle ne sortait qu'en landau de remise.

Et son mari ne la brutalisait plus. Il l'aimait même beaucoup maintenant. Et, quand ils se retrouvaient seuls, le soir, c'étaient entre eux de véritables enfantillages d'amoureux. Ils étaient heureux ; ils avaient de l'argent, ils mangeaient des plats fins, buvaient des vins exquis qui les mettaient en joie.

Ils crevaient d'aise dans cette vie matérielle dont la digestion voluptueuse ne laissait place à aucun remords. Ils étaient dans le courant, quoi ! Puisque le monde est ainsi fait ! Ce n'était pas leur faute. Ils avaient eu l'esprit de prendre la vie par le bon bout. Ils s'endormaient dans cette morale, calmes, satisfaits, comme de bons bourgeois qui ont rempli honnêtement leur journée.

Cependant, Yvonne les troublait parfois. En se servant de Lucie, elle ne pouvait se tenir de lui jeter sa honte au nez de temps à autre : tant d'infamie la mettait hors d'elle. Il lui fallait toute son ardeur de vengeance pour qu'elle persistât à marcher dans cette boue, comme elle disait. Mais elle y piétinait vaillamment, avec des rages d'impatience.

Cette soirée surtout poussa jusqu'à la frénésie l'ivresse de sa colère : Edwards avait osé l'aborder.

Elle se tenait, mince et raide, près de sa fille, qui se blottissait encore dans ses jupes, avec sa timidité et ses rougeurs de jeune mariée.

Edwards passait, menant la baronne. Il s'arrêta, le sourire doucement railleur, et se fit présenter à cette nouvelle et radieuse beauté : madame Martin-Dumont. Alors, s'adressant à Yvonne :

— Mes compliments, madame…

Puis il ajouta, avec une intention impertinente et cynique qu'Yvonne seule comprit :

— ... Je ne savais pas. Une autre fois, faites donc recommander vos protégés par cette belle jeune femme. Je vous réponds de l'accueillir comme vous-même.

Puis il s'éloigna : la baronne, jalouse, l'entraînait. Yvonne restait tout étranglée de fureur et de honte. Quoi ! pas l'ombre d'un remords, pas un respect pour la femme insultée ! Et, pour comble d'outrage, il osait lui demander sa fille !...

Madame Le Boterf, dans un vertige de folie qui la traversa, délibéra si elle ne ferait pas mieux de le frapper tout brutalement dans sa chair, de le tuer là, d'un coup, n'importe comment, pour se satisfaire, elle, pour se délivrer de ce cauchemar de le sentir vivre.

Elle se leva, le regard trouble et le suivit.

Madeleine de Cléran, assise à quelques pas, s'empressa de venir prendre, près d'Évah, le siège devenu libre ; et les deux jeunes femmes se rapprochèrent, l'éventail étendu devant leurs lèvres, causant tout bas.

Évah se confessait. Elle ne comprenait rien à cela.

Mariée depuis huit jours, et tout étourdie par les folles tendresses d'Hector, elle n'avait pu vaincre son trouble en retrouvant ici Jean Delorme.

Elle leva les yeux, et les baissa aussitôt avec un grand frisson ; le poète, arrêté non loin d'elle, semblait deviner ses paroles : son regard puissant l'enveloppait d'une caresse ineffable.

— C'est terrible, murmura Évah, qui sentait son cœur s'en aller. Mais c'est une tentation mauvaise, je la vaincrai.

Et elle ne leva plus les yeux.

Maintenant on circulait avec peine. La foule avait tout envahi. La baronne cessa de s'occuper de ses invités et se réfugia dans un boudoir, où elle s'assit, demi-couchée, lasse, pour respirer pendant quelques minutes. Un parfum frais s'échappait des corbeilles fleuries répandues à profusion dans ce coin, auquel la lumière adoucie donnait une sensation de langueur voluptueuse.

La belle Sarah, les yeux perdus dans les glaces, qui, de toutes parts, reproduisaient sa silhouette d'une grâce opulente, sa chair rose dans le crêpe pâle qui la déshabillait, et sa crinière folle, ardente comme un soleil, souriait au scintillement que les glaces lui renvoyaient, comme piquées çà et là par des éclairs. C'était sa parure qu'elle avait reconquise : ses fleurs de diamants s'épanouissaient sur sa poitrine, pendaient sur sa gorge, comme trempées d'une rosée de flammes. La Nina ne les possédait plus.

Celle-là aussi avait hurlé de fureur quand on l'en avait dépossédée. Le beau Léon la roua de coups pour lui apprendre à se conformer plus docilement à ses volontés. Puisqu'ils vivaient maritalement, il était bien le maître ? Quels seraient ses avantages, alors ? Eh bien, il avait vendu ses diamants, quoi ! Elle en gagnerait d'autres, voilà tout. Si elle préférait qu'il la quittât, elle n'avait qu'à le dire… C'est la Nina qui lui demanda pardon.

Le baron Reutch, en soudoyant un autre chenapan, fit racheter cette parure. On en informa la baronne.

Elle la voulait à tout prix. Le baron repoussa ses avances ; mais il offrit de céder les diamants moyennant un billet souscrit par une personne offrant toutes les garanties. La somme était ronde : cinq cent mille francs.

Edwards D..., persécuté par sa maîtresse, signa le billet, payable sur sa part dans les bénéfices de la Banque territoriale. Yvonne avait imaginé ce tripotage qui liait l'homme d'État, et l'embourbait plus malproprement encore dans le côté véreux de l'affaire.

Sarah adorait Yvonne ; elle lui devait tout. Maintenant, elle lui obéissait comme un chien. Sur un signe d'elle, elle était prête, s'il le fallait, à fouiller dans les tiroirs secrets de l'homme d'État.

Madame Le Boterf l'avait mise à son point. Aussi, lorsqu'elle fit irruption tout à coup, d'une allure saccadée, dans le boudoir de la baronne, celle-ci se redressa subitement, l'œil attaché sur Yvonne, soumise et inquiète à la fois. Yvonne avait les yeux très ouverts, les joues enflammées, les gestes étranges.

— Il n'est pas là, dit-elle.

— Qui ?

— Voyez-vous, reprit madame Le Boterf, qui tordait son éventail dans ses doigts et faisait craquer l'ivoire, voyez-vous, cela ne vaut rien d'affiler sa vengeance comme un couteau ébréché dont on ne veut pas se servir de peur de manquer son coup. Il faut frapper tout de suite, avec l'arme qu'on a sous la main ; au moins cela soulage...

Elle haletait en parlant, et ses regards s'égaraient davantage, tournant autour d'elle.

Une main la saisit au poignet, brusquement :

— Taisez-vous, lui dit Abel Henriet.

Elle répéta plusieurs fois, tout bas :

— Non, c'est trop peu, les galères ! Je veux le tuer, le tuer, le tuer !

Il l'entraîna violemment, tenant son bras sous le sien. La baronne voulait les suivre, épouvantée ; Abel lui glissa, se détournant :

— Chut ! qu'on ne s'en aperçoive pas, pour sa fille. Son mari m'a chargé de la surveiller. C'est l'époque de ses crises. Elle a des accès…

Et il se toucha le front. Puis ils se perdirent dans la foule.

Et, tandis que la baronne rentrait dans le salon au bras d'un ambassadeur qui la menait comme une reine, Abel jetait Yvonne dans une voiture pour la ramener chez elle, et la secouait comme s'il eût voulu la briser.

— Malheureuse ! criait-il, vous voulez donc tout perdre ? Revenez à vous. Qu'avez-vous dit à la baronne ?…

Mais Yvonne ne parlait plus. Maintenant elle tremblait la fièvre, les dents heurtées, les lèvres pourpres et gonflées, les yeux clos. Abel la sortit de la voiture et la monta chez elle, comme un enfant.

Le Boterf ne dormait pas. Accroupi sur son lit, entre ses oreillers tassés, il regardait fixement le rond de clarté que formait au plafond la veilleuse suspendue.

Il attendait sa femme pour se mettre dans ses draps ; il avait peur tout seul maintenant, surtout la nuit. Sa raison déjà faible s'était détraquée par les événements survenus dans sa vie ; et peu à peu, elle s'en allait, le laissant chaque jour plus hébété et plus morne.

Il se prit à trembler quand il vit rapporter sa femme, mais il ne bougea pas, se cramponnant aux draps. Abel la coucha en travers du lit et fixa le bonhomme de son regard clair.

— Vous entendez bien ? dit-il, soignez-la, vous-même, seul, n'appelez personne. Personne !... son geste menaçait. Le Boterf ne remua point. Et Yvonne demeura toute la nuit comme on l'avait jetée, sans un soin, secouée par sa fièvre, dans le silence de cette chambre qu'éveillait par instants son souffle rauque, sous les yeux pleins de terreur et de folie de Le Boterf immobile.

La voiture qui remportait Abel Henriet brûlait le pavé. Il avait hâte de retrouver le champ de bataille où sa fortune se jouait.

Comme il rentrait, la soirée était dans tout son entrain. On se groupait pour entendre les artistes qui venaient d'arriver après le théâtre. Un cercle se formait autour du piano : mademoiselle Hamann, de l'Opéra, allait chanter.

Derrière les fauteuils occupés par les femmes, les hommes se penchaient sur les épaules nues et les corsages mal joints, caressés par l'air parfumé que balançaient les grands éventails.

Le silence se fit, excepté dans un coin où M. de la Roche-Boisée faisait rire aux larmes une demi-douzaine de vieilles marquises.

Il évoquait pour elles les souvenirs les plus galants de la Régence ; et le baron Reutch, qui le surveillait, resta béant de surprise à contempler la métamorphose du cynique gentilhomme. Comme il l'en félicitait, un instant plus tard, celui-ci lui glissa avec sa verve gouailleuse :

— Vous mettrez ça sur la facture, n'est-ce pas, baron ? Ça se paye à part, les belles manières, vu que toute votre clique à Mandrin en est sensiblement dépourvue. Moi, je me fends ; voyez plutôt.

Et, d'un air fort noble, ma foi, cette façon de César de Bazan ramena son claque sur les trois boutons de son gilet et s'en alla d'un pas discret glisser un madrigal derrière une tresse blonde.

Une rumeur s'éleva après que mademoiselle Hamann eut chanté de sa voix exquise l'Ave Maria de Gounod : Thérèse Leroy venait d'entrer dans le cercle. La tragédienne était fort belle et son talent remarquable. Ensuite elle devait dire des vers de son poète, Jean Delorme. Toutes les femmes écoutaient. Évah se serrait près de Madeleine. Jean Delorme avait disparu.

Thérèse murmura une ballade, douce comme un clair de lune ; sa voix musicale égrenait les vers qui semblaient prendre des ailes sur ses lèvres ouvertes dans un sourire, et s'envoler dans l'air pour achever leur chanson.

On l'applaudissait à outrance. Elle dit encore quelques strophes, puis elle se déroba et vint se cacher derrière Évah et Madeleine.

Alors, tandis que Tervil, du Palais-Royal, faisait courir des rires fous avec ses imitations des artistes du Théâtre-Français, —

lesquelles lui ont valu les foudres de Delaunay et sa malédiction paternelle, — les trois jeunes femmes, blotties épaule contre épaule, se dirent, dans le murmure de leurs voix douces, d'intimes confidences.

Thérèse voulait savoir si Évah était heureuse et la questionnait, tout attendrie, sur ses surprises de jeune mariée. Mais Évah, effrayée du regard ardent de Thérèse, cachait son âme, où l'on aurait pu voir trembler le souvenir de Jean Delorme, et elle s'efforçait de répondre de gais enfantillages qui les faisaient sourire.

Madeleine, plus nerveuse, s'abandonnait davantage : elle laissait deviner l'exaltation où l'emportait maintenant la frénésie de ses besoins de maternité.

Elle disait des choses étranges, avec des regards inquiets autour d'elle, comme si elle cherchait vaguement, dans cette foule d'hommes, dont la plupart lui étaient inconnus, cet ange mystérieux de la légende chrétienne qui vint annoncer à Marie qu'elle enfanterait un fils.

Thérèse les regardait l'une et l'autre, avec un peu de pitié dans sa grande tendresse et leur disait tout bas, la voix vibrante de passion :

— Pauvres chères, Dieu vous conserve vos doux rêves de femmes, et vous préserve des morsures de feu qui font tressaillir à toute heure le cœur et le cerveau de l'artiste. J'étoufferais, moi, ma chère Évah, dans ton paradis conjugal. Et que ferais-je d'un enfant, ma folle Madeleine ? Avec quoi l'aimerais-je ? Je n'ai plus de cœur, je n'ai plus d'entrailles que pour lui, Jean ! Et j'aime mon art presque autant que Jean lui-même. Je meurs de me voir dédaignée, méconnue. Je sens que je deviendrais grande comme

les plus grandes. J'ai des fièvres de génie qui me tourmentent jusqu'au délire. Le souvenir de Rachel me brûle ; son nom me semble une injure. Sa gloire m'appartient. C'est moi qui dois la remplacer, l'effacer, l'écraser. Je sens en moi des ardeurs créatrices qui semblent dilater mon cerveau.

» J'ai des conceptions sur l'art dramatique tel qu'il convient à notre époque, avec son mélange d'idéal et de vérité, que je ne veux pas dire, que je dois prouver et que je veux imposer par l'éclat formidable du succès. C'est un public qu'il me faut. Eh bien, à cause de Jean, je reste là. Cependant j'ai des heures de tentation terrible. Il me semble parfois que c'est l'art qui l'emporte. Je broie mon cœur, je me livre à ceux qui m'ouvrent les voies du succès, j'arrive, j'ai tout conquis, je règne ! Et puis j'éclate en sanglots et je viens me rouler aux pieds de Jean, fidèle à lui comme un chien, et dédaignant tout pour une caresse de sa main distraite.

Évah eut un frisson subit et regarda Thérèse : celle-ci reprit avec une tristesse résignée :

— Hélas ! oui, distraite. Jean m'aime bien. Mais que veux-tu ! c'est un poète. Il aime la femme avant tout.

» Toute femme qui passe est un morceau de son idéal. Le charme féminin l'attendrit, l'entraîne. Il ouvre tout de suite ses bras et son cœur, avec des yeux mouillés, des élans de passion qui amènent sur ses lèvres toute une envolée d'exquises prières d'amour.

» Ce n'est pas un sensuel : ses voluptés sont délicates. La femme est pour lui comme un bouquet magnifique composé de toutes les fleurs écloses sous le soleil ; il les respire toutes jusqu'à

l'enivrement. Et, quand il est fou de cette ivresse, il chante : voilà Jean Delorme.

» Il est si naïf dans ses infidélités, parfois innocentes, que je n'ai pas le courage de lui en vouloir. Je souffre, seulement, surtout quand il oublie de me revenir. Mais, alors je vais le chercher et je le ramène. Il ne se défend pas ; il est si doux. Je pleure, il m'embrasse. Ma passion qui flambe l'éblouit. Il revient comme un papillon à cette flamme et s'y brûle encore les ailes. Alors, j'ai mon heure, moi, où je le tiens vaincu, suppliant, mon beau, mon fier poète, prêt à donner tout son génie pour un baiser. C'est l'oubli. Plus rien ne vit en nous, alors, que notre amour.

» Mais le lendemain, l'oiseau s'envole, et mes tentations reviennent. Comment tout cela finira-t-il ?

Un éclat de rire formidable passa dans la foule et vint couper l'émotion que les trois jeunes femmes dissimulaient derrière le battement rapide des éventails. Elles écoutèrent : la voix de Tervil, harmonieuse et traînante, recommençait l'imitation tant réussie de Sarah Bernhardt.

— Je n'aime pas cela, déclara Thérèse ; c'est une injure au talent réel d'une grande artiste.

Elle se leva pour chercher Jean Delorme et se faire emmener. Elle l'aperçut, les yeux tournés de son côté ; cependant il ne semblait pas la voir.

Elle fit un geste, il tressaillit, puis s'approcha vivement.

Thérèse se pencha :

— Emmène-moi !

— Il faut que je reste. Je vais te mettre en voiture.

— Tu ne viens pas, Jean ?

— La baronne m'a prié d'attendre : on dansera.

Thérèse le regarda et remua doucement la tête.

— Allons, encore un caprice. C'est bon, je reste aussi.

Le front du poète s'assombrit. Il eut un soupir las et s'assit non loin d'Évah, qui avait entendu.

Alors une colère rougit le visage de la tragédienne. Elle revint à ses amies et leur serra brusquement la main :

— Adieu, je m'en vais, seule. Suis-je assez folle, dites-moi, de m'acharner à ce rêve qui sans cesse me fuit ? Bah ! qui sait ? quand nous nous reverrons, il se sera fait peut-être quelque grand changement dans mon existence. Moi aussi, je suis lasse…

Et elle partit, de son pas un peu théâtral, traversant la foule, qui s'écartait devant elle.

Évah s'était levée comme pour la suivre ; mais elle s'arrêta près de Jean Delorme, et tourna les yeux vers lui.

Puis, la voix tremblante et suppliante, elle lui dit tout bas :

— Suivez Thérèse.

Jean s'était dressé, frissonnant, et regardait, comme en extase, cette jeune femme toute pâle et blanche, si troublée qu'elle en paraissait souffrir.

— Vous le voulez ? lui dit-il.

— Oui.

Il reprit, se rapprochant d'elle.

— C'est pour vous, cependant…

Elle l'interrompit.

— Oui, pour moi, ne faites pas souffrir Thérèse. Allez la rejoindre.

— Oh ! je vous obéirai avec adoration. Soyez ma conscience, Évah ! Laissez-moi vous invoquer à toutes les heures de ma vie. J'ai besoin que votre image toute pure reste en moi, rayonnante et cachée, dans le mystère d'un amour idéal, mais avoué, mais… partagé. Dites, oh ! dites-le-moi, voulez-vous que Jean Delorme reste à Thérèse, mais que le poète soit tout à vous, chastement ?

» Nos âmes seules s'embrasseront dans cette union mystique dont je n'aurais jamais deviné sans vous les ineffables délices. N'est-ce pas que vous ressentez comme moi les joies célestes de cette vie rêvée ? Ce sera notre paradis à nous, mon Ève, un Éden mystérieux dont l'ange des expiations ne nous chassera jamais avec son épée flamboyante ; car nous resterons éternellement purs dans notre passion éternelle !

Le bruit de la foule enveloppait, comme d'un voile discret, les mots poétiques et doux de cette langue étrange et qui tombaient un à un sur le cœur d'Évah, semblables aux pleurs de la rosée longtemps attendue : ce cœur ardent et pur s'épanouissait. Elle se sentait maintenant parfaitement heureuse et tranquille. Jean ne l'effrayait plus : elle pouvait l'aimer. Une sensation délicieuse la parcourait tandis qu'elle s'oubliait à laisser ses regards pro-

fonds tomber dans la clarté bleue, sereine et presque divine des yeux rêveurs du poète.

Ils n'échangèrent plus un mot ; c'était fini ; ils s'étaient compris : leurs âmes appareillées allaient marcher dans la vie côte à côte, dussent-ils ne jamais se revoir.

Évah retourna vers Madeleine, qui la guettait, anxieuse, et lui dit d'un ton profondément calme :

— Enfin ! je suis bien heureuse !

Tandis que, pour lui obéir, Jean Delorme courait rejoindre Thérèse.

Alors Évah s'inquiéta de sa mère, qui ne revenait pas. Elle se penchait, cherchant à l'apercevoir.

Abel Henriet s'approcha. Une joie animait quelque peu ses yeux fixes, clairs, à fleur de tête. Il demanda à la jeune femme si c'était son mari qu'elle cherchait. Hector venait d'apprendre, par hasard, une mauvaise nouvelle : son associé pour l'usine métallurgique d'Auteuil avait filé, sans doute avec les fonds en caisse. Afin de s'en assurer, Hector était parti en toute hâte.

— Et ma mère ? murmura Évah effarée par ce désastre.

— Quoi ! vous ne savez pas, la baronne ne vous a pas dit… ? Madame Le Boterf s'est trouvée indisposée, la chaleur… elle s'est retirée.

— Partie aussi ! on m'a laissée seule. Madeleine, j'ai peur. Que se passe-t-il ?…

Abel, souriant, la retint.

— Je vous en prie, madame, rassurez-vous. Quoi qu'il arrive, je suis là, comptez sur moi… Je vous ramènerai si Hector ne revient pas. Ses affaires sont compromises ? Eh bien, nous réparerons cela ! Quant à madame Le Boterf, son indisposition est des plus légères. Ne vous tourmentez donc pas ; vous faites pâlir votre joli visage. Savez-vous qu'on va danser ? Maintenant vous ne pouvez me refuser un quadrille.

Il se penchait très près. Évah, rougissante, se reculait. Il l'obligea à se rasseoir et demeura près d'elle.

Un mouvement se produisit qui jetait la foule à l'entrée des salons. Les femmes se mettaient debout et se haussaient ; les hommes s'empressaient avec des rires et des murmures gais. Bientôt une haie se forma et l'on vit paraître la Nina de l'Alcazar au bras du baron de Monthaut. La chanteuse avait exigé ce triomphe, le baron l'avait obtenu de sa femme. Celle-ci s'avança même au-devant de la chanteuse, qui fut d'abord parfaite de tenue et de modestie.

Elle s'était mise à chanter le répertoire de Judic avec un succès qui la faisait appeler partout.

On remarqua beaucoup sa toilette noire rehaussée de perles fines d'un goût exquis. Elle était moins décolletée que la plus prude de ces dames.

Quand elle eut débité ses deux chansonnettes : Ne me chatouillez pas, et les Sentiers perdus, l'enthousiasme éclata en bravos frénétiques, on ne se possédait plus.

Les femmes, grisées par ces gaudrioles si finement dites, applaudissaient, les yeux brillants et humides.

Les hommes perdaient toute mesure, et se disputaient la Nina presque tout haut, criant leurs adorations et leurs folies comme en un lieu public.

La baronne, sur l'avis d'Edwards D..., dut intervenir pour faire cesser ce scandale.

Elle se fraya un passage, rompit le cercle qui entourait la chanteuse et se posa près d'elle, grave et hautaine, promenant ses regards dédaigneusement allongés.

— Doucement, messieurs, avait-elle dit.

La Nina, furieuse, la toisa insolemment.

Et la foule se régala une minute du rapprochement de ces deux femmes qui, maintenant, semblaient mesurer leurs forces et se défier. Le contraste de leur beauté achevait de rendre l'aventure piquante.

Sarah toute flambante, le chair nacrée, avait des clartés de soleil. La Nina, brune, éclairée de ses yeux trop noirs, rehaussée d'un fard éclatant sur les lèvres et sur les joues faisait tout pâlir autour d'elle. Un murmure s'éleva bientôt avec des exclamations basses : on commençait à comprendre qu'on était allé trop loin en acclamant aussi bruyamment la chanteuse sous les yeux de la baronne de Monthaut.

Le cercle s'élargissait autour de la Nina. En dépit de sa crânerie, celle-ci se sentit mal à l'aise et chercha rapidement un bras pour s'accrocher et partir. Mais, un à un, les hommes défilèrent. Le crédit de la baronne prenait une haute importance par la situation du baron, et surtout par celle d'Edwards D... dans cette

Banque territoriale dont on s'entretenait maintenant comme d'un événement national.

Parmi les invités, il en était peu ou point que l'on n'eût englobé dans cette vaste filouterie : journalistes avec la réclame, banquiers avec un intérêt dans la souscription, propriétaires avec un contrat de garantie qui élevait de deux ou trois pour cent le revenu de leurs propriétés foncières, députés avec la certitude de s'attirer les faveurs du puissant homme d'État, Edwards D…

Tous les autres étaient conquis comme actionnaires. À cette heure, l'affaire battait son plein. On pouvait ouvrir les guichets : la souscription serait dix fois couverte.

Donc, pas un de ces hommes n'osait se compromettre vis-à-vis de la baronne en offrant son bras à la chanteuse, lorsque le baron de Monthaut accourut. Sarah pâlit de fureur et fit un pas au-devant de lui. Maintenant, une sotte colère de vanité lui montait en tête ; elle eût plutôt fait une scène que de laisser son mari emmener la chanteuse.

Le baron Reutch s'avança pour couper le chemin au baron de Monthaut : un scandale à un tel moment pouvait tout compromettre. On lui toucha l'épaule : c'était La Roche-Boisée ; il clignait l'œil et souffla dans l'oreille du baron :

— Un petit chiffon de cinq cents balles, patron, et je vous débarrasse de la donzelle. Je l'emmène illico.

Le baron fouilla rapidement dans son gilet et fit le geste de serrer la main à M. de la Roche-Boisée. Celui-ci se coula près de la chanteuse qui se trouva tout à coup au bras du gentilhomme avant de l'avoir aperçu. Il lui murmura, galamment penché :

— Marquis de la Roche-Boisée, ma belle, pour vous servir. Allons-nous-en…

La Nina releva la tête d'un geste superbe, renvoya sa traîne avec un mouvement du pied qui semblait un piaffement de colère, puis s'enfonça tout à coup dans ses jupes pour sa révérence à la baronne : révérence de théâtre, impertinente et moqueuse, qu'un sourire accompagnait. Après quoi, elle s'en alla très fière au bras du marquis.

Quand celui-ci l'eut installée dans sa voiture, il lui fit cette déclaration de principes :

— Ma chère, je ne paye pas les femmes, je leur fais cet honneur. Vous plaît-il maintenant d'être marquise pour vingt-quatre heures ? Non ? Je suis bien votre serviteur.

Et il ferma la portière. Puis il sauta dans un fiacre et donna l'adresse d'un tripot où il pensait cette fois rattraper la fortune avec les cinq cents francs du baron ; car il murmurait, mâchonnant un cigare et vautré sur les coussins :

— Bonne affaire : malheureux en femmes, heureux au jeu.

La nuit s'avançait, la foule devenait moins pressée dans les salons de la baronne et l'on pouvait danser.

L'orchestre, caché dans la serre, jouait avec infiniment de discrétion des airs de valse que l'on distinguait à peine comme si la brise les apportait de loin.

Des couples tournaient ; on entendait le frôlement soyeux des longues traînes.

Et puis, peu à peu, de grands vides se faisaient ; des clartés tombaient maintenant sur le parquet, çà et là, toujours plus larges. Il y avait des silences remplis de souffles las : c'était la fin.

Madeleine était partie avec Jules Lenormand, qui l'accompagnait partout, M. de Cléran se retirant du monde, de plus en plus. Évah s'obstinait à demeurer pour attendre son mari ; Abel Henriet ne la quittait pas et il lui faisait peur.

Tout à coup la baronne disparut. Alors quelques rares couples de danseurs, des couples jeunes, pleins d'entrain, commencèrent un galop final. Les valets regardaient aux portes. Une à une les bougies s'effondraient. L'orchestre se tut. Et, dans les clartés roses du jour qui venait, les derniers invités s'enfuirent.

Évah les suivit, toute pâle, effarouchée ! Enveloppée dans son capuchon de satin blanc, elle descendait les marches, le cœur gros d'angoisses, avec Abel auprès d'elle, qui la soutenait, familier, très tendre. Il avait son coupé, il y fit monter la jeune femme.

Elle ne savait plus se défendre, la tête lui tournait. Elle serrait convulsivement sa mante autour d'elle et elle se blottit dans un coin de la voiture, les genoux tassés.

Àce moment Hector parut. Il était livide ; mais en apercevant Évah, il sourit.

— Chut ! dit-il à Abel Henriet ; tout est vrai.

— Vous pouviez demeurer, répondit brutalement Abel, j'aurais reconduit madame. Manquez-vous de confiance en moi ? Il faudrait le dire.

L'agent d'affaires parlait bref, les dents serrées, le regard dur, horrible dans sa fixité.

— Mais…, pas du tout, balbutia Hector ; au contraire, je voulais vous prier…

Abel Henriet lui tourna le dos, et se rapprocha d'Évah, qui se pressait de quitter la voiture ; il l'arrêta et la forçant à se rasseoir :

— Demeurez, lui dit-il tout bas, cette voiture est à vous, comme tout ce qui m'appartient, et, quoi qu'il arrive, ne vous tourmentez pas ; mais appelez-moi : je vous aime…

Il fit monter Hector et s'installa en face du jeune couple, ses genoux appuyés à ceux d'Évah, qui se tordait d'horreur et de honte.

01 · 16

Madame Le Boterf entrait en convalescence. Le lendemain de la soirée chez la baronne, on l'avait trouvée gisante en travers du lit, la moitié du corps paralysé, un côté de la face immobile, un œil clos, l'autre fixé devant elle avec une horrible expression de désespoir.

Elle fut un mois sans parler, sans pouvoir écrire : sa main droite était inerte. Elle écoutait et faisait des gestes violents de ses membres restés libres. Et puis, peu à peu, le mal disparut ; elle balbutia, elle fit quelques pas se tenant aux meubles. Enfin, après trois mois d'inaction et d'impuissance, elle recommençait à

vivre. Mais sa jeunesse avait sombré dans cette épouvantable épreuve ; ses joues demeuraient d'un blanc de cierge et creusées, avec des rides aux coins de la bouche ; ses cheveux devenus rares et grisonnants, découvraient loin ses tempes aplaties.

Elle s'était effilée encore et ses vêtements flottaient sur la mince charpente de son petit corps décharné. La souffrance morale plus que la maladie la rongeait.

Pendant ces trois mois, elle avait assisté, sans s'y pouvoir mêler, à des événements cruels pour elle, pour sa fille ; elle avait dû lâcher sa vengeance, dont les projets maintenant semblaient se retourner contre elle et elle avait subi ce martyre de comprendre parfois dans le murmure des voix qu'elle était menacée d'une paralysie complète, qui la clouerait vivante dans une inguérissable immobilité. Cette torture ne l'acheva pas : elle sembla, au contraire, se dégager de son mal par un effort surhumain de sa volonté obstinée. Et, à peine debout, elle tendit ses nerfs pour recommencer la lutte.

Mais toute son œuvre s'était détraquée ! M. Le Boterf avait été remplacé dans son emploi ; la maladie de sa femme ayant achevé de lui tourner l'esprit. Il passait sa vie dans un fauteuil, bien sage, ne remuant jamais, les yeux attachés sur Yvonne, obéissant à tout le monde et s'éteignant doucement sans qu'on y prît garde.

Dès qu'Yvonne put aller et venir dans la maison, il garda le lit. Elle le faisait manger comme un enfant ; puis on lui donnait des images, des journaux coloriés, toujours les mêmes. Il les regardait sans se lasser, ne parlant pas.

Évah était retournée chez sa mère avec Hector : ils étaient ruinés. La faillite provoquée par la fuite de l'associé avait tout

emporté.

Maintenant Hector revenait à ses inventions avec une obstination désespérée ; la fièvre l'avait repris. Il passait ses journées à courir, cherchant des commanditaires pour exploiter telle découverte merveilleuse qui le rendait fou pendant une semaine.

Après quoi, il l'abandonnait pour se jeter sur une autre. Et c'étaient chaque fois des rêves de fortune, des échafaudages d'illusions qui montaient toujours plus haut.

Il ne comptait que par millions, et l'or ruisselait dans les feuillets de son carnet couverts de chiffres.

Au milieu de tous ces calculs, la caisse était vide. Yvonne avait vendu à Abel Henriet le dernier des documents secrets dérobés chez l'homme d'État : Abel ignorait que ce fût le dernier. Pendant la maladie d'Yvonne, il avait fait des avances ; mais, sou à sou, ne quittant plus la maison, sans cesse à la poursuite d'Évah, qui s'indignait de voir accueillir ses services d'argent.

— Nous sommes en compte avec votre mère, disait-il.

Et la malade faisait signe que c'était vrai.

Cependant, dès qu'Yvonne put sortir, elle courut chez la baronne de Monthaut.

La Banque territoriale, cotée à la Bourse, faisait trois cents francs de prime : l'appel du dernier versement ne la fit pas baisser d'un centime, au contraire.

On jouait sur cette valeur avec une frénésie insensée. Il va sans dire que le public achetait et que les fondateurs vendaient. Déjà tout le comité secret avait fait sa pelote. Le baron de Mon-

thaut ne ramassait pas, lui ; comme il croyait à l'éternité de cette source miraculeuse, il en dégorgeait le plus qu'il pouvait sur le monde galant dont il était redevenu le héros.

Le luxe de la baronne ne connaissait plus de frein. Son hôtel était cité comme une merveille dont les splendeurs avaient été jusqu'alors inconnues en France. On parlait d'étoffes de soie tissées tout exprès pour les palais d'Orient, de tapisseries enlevées à des commandes royales, de meubles d'art choisis, çà et là, dans les plus fameux musées de l'Europe. Elle portait au doigt une perle qui valait huit cent mille francs ; et l'on avait expédié quelqu'un aux Indes afin de rechercher le pendant de ce bijou encore unique pour en faire deux boutons d'oreilles.

Le bel appétit de Sarah avait enfin trouvé à se satisfaire. Elle s'était attablée à cette orgie de millions, et de ses dents fines et blanches, elle dévorait. Encore ne la servait-on pas assez vite ; elle prenait de toutes mains. Edward D... ne lui suffisait plus, bien que l'homme d'État, grisé aussi par cette fête, se fût lâché dans le tourbillon jusqu'à accepter du baron Reutch, à titre d'avances toujours, des sommes folles qu'il faisait gâcher par sa maîtresse.

Insatiable, elle rongeait tout ce qui était à sa portée ; et sa réputation lui attirait maintenant des fantaisies princières venues des quatre coins du monde. Des nababs arrivaient, comme en ambassade près de cette reine des courtisanes, et déposaient à ses pieds, sous forme d'offrandes, des fortunes royales dans des écrins de pierreries.

Elle recevait habituellement dans une serre, au milieu des plantes les plus extravagantes, des fleurs les plus merveilleuses

de la Flore exotique. Il y avait des allées sablées d'or, des fontaines avec des enfants nus taillés dans un marbre rose et qui semblaient vivants dans leur pose impudique sous le frissonnement des eaux jaillissantes.

Là, sous un palmier, Sarah, vêtue de crêpe des Indes brodé d'oiseaux-mouches, sa chevelure épandue comme un voile rouge, allongeait son beau corps sur des coussins japonais peints comme des albums, avec leurs paysages au ciel doré, aux jardins bleus traversés d'un vol de hérons au ventre d'argent.

Elle se souleva lorsqu'on introduisit madame Le Boterf et ne reconnut pas d'abord ce visage blême et cette forme grêle enveloppée de noir.

Depuis trois mois, du reste, Yvonne lui était sortie de l'esprit. Elle ne l'avait pas revue, n'ayant plus eu besoin d'elle.

C'est à peine si elle se souvint.

Mais Yvonne lui redressa la mémoire. En quelques mots brefs, elle lui rappela les services rendus. Ce ton déplut à Sarah, qui n'avait plus de raison aujourd'hui pour le supporter. Une colère lui vint. Sans répondre, elle examina la petite bourgeoise de la tête aux pieds, avec son grand air d'impertinence.

Madame Le Boterf comprit vite que la baronne lui avait échappé. Il lui fallait renoncer désormais à se servir d'elle pour l'œuvre à laquelle elle l'avait jadis si adroitement préparée : dérober les correspondances de l'homme d'État.

C'était cependant le dernier espoir d'Yvonne, tant pour compléter sa vengeance que pour se procurer du pain. Elle songea qu'on allait en manquer au logis.

Rien ne parut sur sa face du spasme qui serra sa poitrine. Elle dissimula son angoisse pour dire à la baronne avec un léger sourire :

— Il paraît que vous pouvez vous passer de mes services maintenant. Tant mieux. Moi de même du reste. Alors séparons-nous. Mais, avant… vous souvient-il d'un prêt que je vous fis, il y a quelques mois, et que vous avez oublié de me rendre ?

— Un prêt ? En êtes-vous certaine ? demanda la baronne avec un air d'extrême surprise, tandis qu'un sourire moqueur retroussait sa lèvre rose.

Elle promena ses regards autour d'elle, les reporta sur Yvonne et répéta avec un sourire qui aiguisait sa raillerie :

— Vous m'avez prêté, vous ?… vous ? à moi ?…

Yvonne eut un sursaut de dégoût. Elle se leva et faillit sortir. Mais elle revint : il lui fallait cet argent.

Du bout des doigts, elle tendit et mit sous le nez de la baronne son reçu de six mille francs.

— C'est inouï, déclara Sarah avec une nonchalance hautaine. Il y a des jours, vraiment où on a l'esprit à l'envers. Je vais faire appeler l'intendant.

— Dites donc, répliqua sèchement madame Le Boterf, ne pourriez-vous rendre la somme comme vous l'avez reçue, de vous à moi ?

La baronne éclata de rire en touchant le cordon de la sonnette :

— Vous êtes exquise, ma parole d'honneur. J'en ris aux larmes. — Envoyez-moi M. Charles, dit-elle au laquais qui se présenta.

Yvonne se contenait, blanche de rage.

Un petit homme chauve, orné de lunettes, rasé et futé, entra bientôt d'un air empressé.

— Voyez donc ce papier, lui dit la baronne avec une intonation singulière.

L'intendant roula son regard sur le visage des deux femmes, examina le reçu, toussa, puis déclara nettement :

— Ça ne vaut rien : il manque la signature de M. le baron.

— C'est bien ce que je pensais, ajouta tranquillement la baronne.

— Vous dites ? s'écria Yvonne.

M. Charles glissa le papier dans sa poche et tourna les talons avec une raideur respectueuse.

Madame Le Boterf bégaya en marchant sur la baronne :

— Vous ne payez pas ?... vous ne payez pas ?...

Sarah s'était levée brusquement, un peu pâle ; mais l'intendant entrait suivi de deux valets qui se jetèrent sur Yvonne.

Elle ne fit pas un geste pour se défendre ; mais, regardant la baronne, elle lui dit d'une voix devenue très calme :

— Nous nous retrouverons en cour d'assises, madame. À bientôt !

Quand elle fut dehors, un étourdissement la prit. Des larmes lui brûlèrent les yeux. Elle se sentait faible et comme vaincue.

Ce besoin d'argent la terrassait. Cependant elle ne voulait pas, elle ne pouvait pas abandonner la lutte.

Elle marchait au hasard, rasant les maisons pour être moins heurtée dans sa course distraite, ne voyant rien, se parlant à demi-voix. Elle se raisonnait. Elle savait bien qu'une crise nouvelle pouvait ramener la paralysie complète, et, courageuse, elle se calmait. Il ne s'agissait que d'attendre, d'ailleurs. Dans quelques mois, la justice allait s'abattre sur Edwards, sur la baronne, sa complice. Elle serait vengée. Et puis Hector avait du génie. Il créerait quelque invention dont le monde entier retentirait.

Ne parlait-il pas déjà d'appliquer l'électricité à la direction des ballons : quelque chose comme de la foudre emmagasinée, et qui servirait de rail invisible à des tramways aériens !

Il deviendrait célèbre et riche. Évah monterait au premier rang, toujours pure, n'ayant jamais frôlé de son pied la boue immonde où elle était tombée, elle.

Le souvenir de ses hontes lui donnait des frissons. Pour s'apaiser, elle se répétait : « Je me suis fait justice. »

Puis la pensée obstinée lui revint : pour attendre la fortune d'Hector, il fallait de l'argent. Personne n'en pouvait gagner, ni elle, ni Évah, ni l'infirme qui gisait sur son lit. Toul à coup elle pensa à madame Goyanne. Elle avait tant dépensé pour la nipper, peut-être aujourd'hui, par orgueil, le lui rendrait-elle.

Toute lasse qu'elle était, et la marche encore pénible, elle s'achemina vers le logis où Lucie Goyanne venait de s'installer depuis peu.

C'était un entresol dans la Chaussée-d'Antin. En récompense de ses bons services, Abel Henriet en avait rendu un autre à Lucie Goyanne. Il l'avait détournée du projet de caser son mari dans l'administration de la Banque territoriale.

Et la jeune femme, profitant de ses relations, venait de faire obtenir à M. Goyanne le poste d'inspecteur au ministère des finances. Cela lui créait immédiatement une situation. Elle résolut d'en tirer un grand parti pour ses vues ambitieuses. Désormais, elle était posée ; on pouvait venir chez elle.

Elle aurait un salon. Les notabilités politiques et autres, qu'elle avait conquises par la facilité de ses abandons, l'entoureraient. Ce serait le noyau autour duquel viendraient se grouper, peu à peu, les individualités marquantes qui sont le relief et l'attraction des cercles mondains. On dirait bientôt : « Le salon de madame Goyanne, » comme on dit : « Le salon de madame A. ou celui de madame de B. »

Lucie avait le vice intelligent et l'ambition point vulgaire. Elle entra tout de suite dans la peau de son personnage. Elle modifia ses allures, ses toilettes, sa maison.

Les douze mille francs que gagnait son mari lui permettraient d'en dépenser cinquante mille. Elle loua un appartement composé surtout de trois salons ; l'un immense et deux très petits ; des confessionnaux, comme elle les nommait ; car elle avait appris son rôle de femme politique, et elle connaissait la valeur d'une confidence adroitement obtenue.

Le cocher qui menait son coupé, la cuisinière qui confectionnait les fins repas, offerts encore aux seuls intimes, et la soubrette de comédie qui ouvrait sa porte composaient tout son personnel.

Et, tandis que la baronne de Monthaut roulait sur des coussins sa demi-nudité échevelée et sa mollesse de blonde sensuelle et bête, Lucie Goyanne recevait dans son grand appartement sombre, en robe longue et montante, correcte, distinguée, gracieuse et souple, jouant de ses yeux et de son sourire avec une rare et intelligente perfection.

Lorsque madame Le Boterf sonna à cette porte, le valet ouvrit, puis poussa un timbre et remit à la femme de chambre accourue la carte de la visiteuse. On l'avait poliment introduite dans l'antichambre, meublée de deux grands tableaux de maîtres modernes, au sujet grave ; un bronze d'art sur la cheminée, la Diane de Gabies chastement voilée, un tapis sombre et un divan circulaire.

Yvonne regardait, avec une surprise vague dans ses yeux noyés. Voilà donc ce que Lucie avait ramassé dans la fange où elle l'avait aidée à tomber ? Un intérieur honnête, une situation, une respectability apparente. Cette prostituée s'était servie du vice comme d'un marchepied pour atteindre à la considération, aux respects dus à une existence honorable. Elle irait de pair avec les femmes sans tache, son nom serait mêlé à toutes les bonnes œuvres ; toutes les portes s'ouvriraient devant cette belle jeune femme, spirituelle et sérieuse, qui entrerait partout, la tête levée, au bras de son mari.

Yvonne se demandait, dans une sorte de défaillance morale, si c'était bien la peine de défendre et de venger si chèrement sa vertu, quand cette vertu comptait pour si peu dans la considération du monde, quand il suffisait d'en revêtir hypocritement la livrée pour satisfaire aux exigences de la pudeur sociale, quand cette vertu, enfin, était la monnaie courante dont toutes les femmes adroites payaient leurs succès, leur fortune ou leurs honneurs.

Elle eut une vision rapide de ce grouillement d'infamies qui constitue la vie mondaine. Elle entrevit tous ces hideux compromis de la conscience qui ont détraqué le sens de l'honnête et du juste jusque dans les âmes les plus timorées, à ce point que la morale universelle s'en trouve ébranlée, que les codes vacillent, que les sociétés pourries dans leurs moelles ne savent plus à quelle révolution se vouer pour retrouver les principes sains et vigoureux d'une morale nouvelle où la vertu — qui n'est pas seulement un mot — reprendrait enfin ses droits.

Alors, Yvonne fit un retour sur sa vie manquée. Elle revint aux premiers temps de son petit ménage besoigneux. Puis elle revit sa lutte et sa défaite chez l'homme d'État, et ses fureurs et les manœuvres honteuses de sa vengeance et les terreurs de son mari, qui en était devenu fou, et la ruine d'Évah, et la paralysie qui l'avait saisie elle-même dans un de ses accès de rage ; son cœur se gonfla d'une amère et noire tristesse. Elle pensa :

— C'est mauvais, la vengeance ; d'ailleurs, c'est une honte de plus. Et puis à quoi cela sert-il ?

Dans ce milieu élégant et sévère, une sorte de tolérance pour les pratiques habiles employées par Lucie, lui venait lentement.

Peut-être, si sa jeunesse n'eût pas été partie, serait-elle tombée, elle aussi, entraînée par l'exemple et la misère.

Cette pensée l'effleurait, sans doute ; car immédiatement elle songea à Évah, toute jeune, elle, et qui, un jour, bientôt peut-être, serait réduite à solliciter des hommes l'aide et les secours dont ils exigent le prix. Aussitôt la fureur lui revint et empourpra son visage blême.

Évah !... oh ! la voir tomber comme les autres, cette madone, belle et pure, dont la blancheur céleste était maintenant tout l'orgueil de sa vie ! Yvonne se redressa dans sa vertu défaillante ; le courage la reprit. Elle lutterait pour sa fille. Elle la défendrait, elle l'arracherait aux tristes séductions de la misère. Oh ! elle la sauverait de la chute, dût-elle la tuer si elle la voyait faiblir.

Un trottinement de souris la fit se retourner ; la soubrette rapportait la carte d'Yvonne. Après une assez longue délibération avec elle-même, Lucie Goyanne refusait de voir ce témoin indiscret de ses premiers pas.

— Madame est bien fâchée, mais elle est souffrante et ne peut pas recevoir.

— Vraiment ! gronda madame Le Boterf.

Puis elle se calma. Elle réfléchit, et tremblante de honte, elle écrivit quelques mots au crayon qu'elle pria la femme de chambre de porter à sa maîtresse. Elle suppliait Lucie de lui avancer un billet de mille francs en acompte sur certaines petites dépenses dont elle lui était redevable. Et, lâchement, elle l'assurait de sa reconnaissance et de son amitié. La femme de chambre

revint aussitôt, et, avec un sourire de pitié, allongea vers madame Le Boterf un billet de cent francs tout ouvert :

— Madame a dit que c'est tout ce qu'elle pouvait faire. Madame a ses pauvres.

Yvonne recula comme si on l'avait frappée au visage. Puis elle se jeta sur ce chiffon de papier, le prit, le déchira, l'émietta, avec un grondement rauque et lança ces débris autour d'elle.

Alors elle cria par deux fois :

— Catin ! misérable catin !...

Et elle se sauva, sentant ses yeux crever de larmes.

Lorsque Yvonne se retrouva dehors, c'était l'heure où la foule commence à envahir les boulevards, l'heure où la façade des cafés se garnit de consommateurs d'apéritifs, où les chercheuses de dîners rôdent, où vont au Bois ceux qui dînent tard, quand en reviennent les autres. En quittant la rue de la Chaussée-d'Antin, Yvonne se trouva prise dans cette cohue, dans cet encombrement de voitures. Ses jambes ployaient ; elle se sentait lasse à mourir. Les omnibus passaient complets ; elle ne savait plus comment elle rentrerait chez elle. Elle s'arrêta, regardant sans voir ce défilé de la vie parisienne, animé, bruyant, rapide, qui tournait comme un panorama devant ses yeux agrandis par l'extase de la fatigue.

Tout à coup un fiacre vint raser le trottoir où elle se tenait immobile et un homme se pencha, l'appelant.

Elle reconnut Abel Henriet. Immédiatement elle se ressaisit et prit un ton dégagé pour dire :

— Cela se trouve bien. Ces cochers sont d'une impertinence à cette heure-ci ! Croiriez-vous que je n'ai pas pu en arrêter un ?... Emmenez-moi.

Il la fit monter. Alors elle remarqua l'expression de rage froide qui rendait sinistre le visage d'Abel Henriet. Ses yeux fixes regardaient Yvonne avec une dureté féroce.

Il dit les dents serrées :

— Je viens de chez vous.

Elle sentit l'approche d'un nouveau désastre, et répondit un peu émue :

— Qu'arrive-t-il ? Vous cherchez Hector ?

— Non : c'est vous que je cherchais.

— Moi ?

— Vous voici, causons.

Il jeta son cigare, leva la glace et se tourna de côté pour faire face à Yvonne, les bras croisés. Puis, hardi, violent, de sa voix qui vibrait comme une cloche d'acier, il commença :

— Ah çà, voyons, expliquons-nous. Depuis trois mois que vous acceptez mes services, que vous vivez à mes dépens, vous et les vôtres, que je fournis aux besoins de votre ménage, sous couleur de prêt ou d'avances, payant le loyer, le docteur, les pilules, la pâtée et le reste, vous êtes-vous imaginée, par hasard, que j'y allais ainsi de ma bourse en votre honneur ou par pure philanthropie ? Il faudrait en rabattre. Je suis un homme d'affaires, moi, je ne donne rien pour rien. Tout argent qui sort de ma poche doit me

porter intérêt, soit en argent, soit en plaisirs. Or, pouvez-vous me rembourser ? Avez-vous quelque document précieux à me vendre ? Je vous préviens qu'elle est ronde la somme que vous me devez…

Yvonne écoutait de toute son âme, les lèvres serrées, ne voulant pas répondre avant d'avoir bien compris.

Il interpréta ce silence comme un aveu.

— Non, n'est-ce pas ? Eh bien, me direz-vous comment vous comptez vous acquitter ?

Alors elle se redressa menaçante, le défiant de son regard aigu, et répondit lentement :

— En ne vous dénonçant pas à la justice, monsieur l'inventeur de la Banque territoriale. Edwards D… m'achèterait cher le secret de votre combinaison financière. Ne l'oubliez pas.

Les deux complices se regardèrent une minute, face à face, blêmes tous deux, avec une haine folle dans les yeux d'Abel. Yvonne devinait qu'il se contenait pour ne pas se jeter sur elle, les mains autour de sa gorge.

Ses lèvres blanches tremblaient quand il reprit :

— Où sont vos preuves ?

Elle ouvrit la bouche, comme pour répondre, mais elle se tut.

Ce silence exaspéra l'agent ; il lui saisit le poignet et l'écrasa dans ses doigts en répétant :

— Mais dites-le donc ! où sont vos preuves ?…

— Me croyez-vous si niaise que de vous répondre ? Voyons, lâchez-moi, dit-elle de sa voix rude. Je vous ai aidé dans cette infamie ; que l'œuvre s'accomplisse. Je ne vous trahirai pas. Mais, vous, prenez garde à ce que vous osez convoiter pour vous payer de vos avances… oui, avances ; ne ricanez point, Hector vous remboursera. Encore une fois, prenez garde ; car, si je vous ai bien compris, ce n'est pas en mon honneur que vous nous avez obligés. C'est pour ma fille, n'est-ce pas ? c'est pour elle que pendant trois mois vous n'avez pas quitté la maison ?

Elle leva ses poings frémissants et les tendit vers le visage d'Abel.

— Voyez-vous, disait-elle, et dans son bégaiement de fureur, on eût dit que sa langue se paralysait encore, voyez-vous, si vous avez le malheur de la poursuivre, si vous essayez seulement de la revoir, si vous vous permettez de lever les yeux sur elle, je…, je me dénoncerai moi-même à la justice pour vous entraîner avec moi… Vous savez comment je me venge ? Si vous touchez à ma fille, je ne reculerai devant aucun opprobre, aucune honte. Je sacrifierai tout pour la préserver de la chute infâme que vous lui préparez. Car j'y vois clair maintenant : la ruine d'Hector est votre œuvre ; ne dites pas non : je connais vos procédés. Eh bien, vous voilà averti, n'est-ce pas ? Renoncez à vos projets ignobles ou je vous perds. D'ailleurs, c'est fini entre nous, maintenant : notre crime est consommé, nous n'avons plus à nous revoir. Passez donc votre chemin. Nous ne nous connaissons plus.

Elle fit arrêter la voiture et descendit.

Abel, le visage crispé, se pencha, essayant de sourire :

— Voyons, dit-il, ne faites donc pas du drame à tout propos. Vous savez qu'on va manquer de pain chez vous, si je n'y retourne pas.

— Que vous importe ?

— Évah souffrira ; elle se débattra dans sa misère, et… si ce n'est moi, ce sera un autre. Vous n'êtes pas raisonnable. Si vous vouliez cependant…

Il n'acheva pas. Elle s'était élancée, et de toutes ses forces, le frappait au visage.

Il la repoussa brutalement, et, tandis que, près de tomber, elle chancelait sur le trottoir, il lui cria avec fureur :

— Eh bien, je l'aurai malgré vous, et bientôt…

— Bientôt ? redit-elle machinalement.

Comme la voiture partait, il lui jeta ces mots dans un rire :

— À votre prochaine paralysie !

Yvonne rentra chez elle, se tenant aux murs ; l'effroi dilatait ses yeux, il lui semblait que l'engourdissement qui pesait sur elle était le commencement de l'attaque. Sa pensée vive se représentait tous les détails de cette catastrophe ; elle voyait la maison sans argent, Évah affolée entre ses deux infirmes manquant de soins, et Abel la poussant à se sacrifier pour eux.

Elle rentrait tard, comme une autre fois dont Évah se souvenait bien, et presque aussi épouvantée.

Elles se regardèrent, silencieuses, n'osant s'interroger. Une tendresse leur était venue au milieu de tous ces malheurs ; ten-

dresse farouche chez madame Le Boterf. Les yeux sur Évah, elle suivait sa pensée. Tout à coup elle demanda :

— Personne n'est venu aujourd'hui ?

Évah rougit violemment, avec un sursaut de dégoût :

— Si, dit-elle, quelqu'un qui ne reviendra pas, je l'espère : Abel Henriet.

— Tu l'as chassé ?

Une rapide expression de bonheur se posa sur le visage de la mère, qui souriait maintenant avec des regards mouillés.

— Oui, reprit Évah, je n'y tenais plus. J'aurais quitté la maison. Tant que j'ai pu ne pas l'entendre, je l'ai supporté : toi, Hector, vous êtes en rapport d'affaires avec lui… mais aujourd'hui…

— Il t'a insultée ? s'écria madame Le Boterf.

Elle tremblait, elle s'affolait. Une angoisse atroce lui serrait le cœur. Quelle était cette injure qui empourprait ce front chaste, qui mettait de grosses larmes dans les yeux baissés et confus de la jeune femme. Quoi ! le misérable aurait osé !…

— Je t'en prie, balbutia madame Le Boterf, dis-moi tout.

Évah, maintenant, pleurait comme une enfant. Elle détournait la tête, n'osant regarder sa mère. Soudain, elle se jeta à son cou et s'écria en sanglotant :

— Oh ! maman, maman, il m'a embrassée là…

Et, avec un geste d'horreur, elle appuyait sur sa joue sa main crispée.

Yvonne posa silencieusement ses lèvres sur cette joue pour en effacer la souillure. Puis elle étreignit sa fille, doucement.

Il semblait qu'Yvonne eût repris courage.

— Voyons, dit-elle, essayons de nous tirer d'affaire tout seuls. Où est ton mari ?

— Il est allé voir un monsieur qui demande dans les journaux à commanditer une entreprise…

— Oui, je sais ; c'est toujours la même chanson. Enfin, il finira peut-être par rencontrer une bonne veine. En attendant… nous allons tout vendre ; il y en a encore pour de l'argent ici ; nous grimperons là-haut, sous les toits. Nous chercherons des écritures à faire dans la maison…

— Je pourrais donner des leçons, interrompit Évah.

— Courir le cachet et les rues ? Non pas. Tout ce que tu pourras faire chez toi, à la bonne heure ! Tu vois ce que l'on trouve lorsqu'on a besoin des gens, des hommes surtout ?

Évah frissonna.

— Que cela te serve de leçon, prononça solennellement madame Le Boterf. Jamais, en aucun cas, ne va demander un service à un homme. Quoi qu'il arrive, quelle que soit notre misère, laisse-nous crever dans un coin plutôt que de t'exposer à leurs outrages. Rappelle-toi bien mes paroles, Évah. Si je retombe en paralysie, je ne pourrai plus jamais te conseiller ni te défendre. Épargne-moi ce martyre de me sentir clouée immobile sur mon lit pendant que tu serais seule dehors, livrée par le besoin à toutes les tentations qui font faillir une femme. Oh ! si tu savais

comme la chute est facile ! Il faut que tu le saches aussi : il y a des hommes qui violentent les femmes, qui les flétrissent malgré elles… Ne t'expose jamais, jamais. La lutte est impossible avec eux. C'est la lutte qu'il faut fuir. Ne l'oublie pas.

Ces paroles troublantes ajoutaient à l'effarouchement instinctif qui donnait à la jeune femme ces belles allures, à la fois nobles et craintives, de la Diane antique. Elle prenait une peur plus grande en écoutant sa mère.

Cependant une quiétude charmante et naïve lui restait au fond du cœur, quand elle songeait qu'elle pourrait s'abandonner sans danger à une éternelle solitude à deux avec un poète épris d'idéal comme Jean Delorme.

01 · 17

M. de Cléran se levait à cinq heures du matin ; il travaillait ses dossiers, donnait ses consultations. À onze heures, il déjeunait. Il partait à midi pour le Palais, rentrait à six heures, dînait, se remettait au travail.

Àminuit, il faisait ses prières et se couchait.

Sa femme l'occupait une demi-heure par jour, pour régler ses dépenses et lui faire quelque exhortation pieuse.

Madeleine aurait vécu seule, sans la présence d'une vieille fille, sa tante, qui l'avait mariée, par religion, toute jeune, aimante et pleine de vie, à ce personnage hargneux, qui ne vivait

qu'en Dieu, méprisant et maudissant tous les charmes, toutes les joies et toutes les voluptés de la terre.

La vieille fille n'était point blâmable ; elle avait cru faire son devoir, au point de vue du ciel, en confiant sa nièce à un serviteur dévoué de l'Église.

Depuis longtemps elle ne connaissait d'autre bonheur que celui que donnent aux femmes, privées des joies naturelles de l'amour et de la maternité, les pratiques religieuses dont la poésie ardente et passionnée console et remplit le cœur.

Naïvement, elle s'imagina que Madeleine était la plus heureuse des créatures de Dieu, puisque son mari s'agenouillait près d'elle, communiait près d'elle, comme les époux mystiques de la vie des saints, et que le ciel l'avait préservée d'une union avec un de ces libres penseurs, de ces athées qui sont l'éternelle affliction de l'Église et du cœur sacré de Jésus.

Aussi, débarrassée de sa responsabilité matérielle et morale vis-à-vis de sa nièce, la vieille et pieuse personne se plongea jusqu'au cou, avec frénésie, avec délices, dans les pratiques les plus exagérées de la passion religieuse. Elle ne priait pas seulement, elle agissait. Et sa fortune qui coulait peu à peu dans les mains des fondateurs d'œuvres pieuses, témoignait sensiblement de sa ferveur et de son détachement des biens de ce monde.

Madeleine trouvait cependant une distraction à partager les saintes occupations de sa tante. Elle oubliait parfois les ardeurs maladives de ces rêves de maternité, en confectionnant les layettes des enfants pauvres, en courant les réunions de charité, en distribuant les médailles, chapelets, images et autres bimbeloteries pieuses dans les asiles et les ouvroirs, en travaillant à la

chape en drap d'or de M. le curé, ou à la nappe en dentelles de l'autel consacré aux Enfants de Marie.

Il lui prenait aussi des extases d'amour divin, des accès d'hystérie religieuse. Elle arrivait à se pâmer dans ses contemplations mystiques. Puis, brusquement, une révolte la prenait, les frissons de sa chair la rejetaient dans le monde vivant avec une intensité de désirs, de besoins qui amenait une crise nerveuse horrible. Elle criait, l'écume aux lèvres, et se roulait à terre. On la relevait brisée. Ses yeux se creusaient.

Elle ne mangeait plus. Les médecins soignaient ses nerfs ; son mari faisait dire des messes, et Jules Lenormand la consolait. Maintenant, elle s'était fait une habitude de se plaindre à lui. Il lui aurait manqué si elle ne l'avait pas vu ; elle était devenue familière sans y songer. Elle ne l'aimait point ; du reste, il n'était jamais question de cela entre eux ; mais un vague instinct la rapprochait de lui sans effroi.

Peut-être son désir de maternité s'élargissait, et devenait aussi un besoin de femme et d'épouse. Chacune de ses crises hystériques augmentait en elle cet affolement des sens, d'autant plus dangereux qu'elle n'y voyait qu'un seul remède : l'enfant.

Jules Lenormand l'entretenait dans cette pensée. Il aidait à son exaltation. Quand son cerveau fut suffisamment détraqué et sa volonté affaiblie, il lui proposa de tenter une démarche dans des conditions qu'il n'eût point osé lui dire plus tôt.

Un jour, il lui conta à l'oreille le cas de la présidente du tribunal de X..., qui venait de mettre au monde un fils après vingt ans de stérilité.

Elle le regarda ardemment. Il reprit, très grave :

— Elle est allée à Lourdes.

— Moi aussi, répondit Madeleine, et cependant…

Jules Lenormand remuait la tête. Il prit un ton confidentiel :

— Vous me connaissez ? Je ne suis pas, malheureusement, de ces chrétiens convaincus qui s'imaginent que le ciel bouleverse pour eux toutes les lois naturelles. Non, je crois à l'aide de Dieu, voilà tout. Lorsque vous êtes allée à Lourdes, vous veniez de vous marier ; vous n'éprouviez point les ardeurs de désir qui vous martyrisent aujourd'hui. Avez-vous prié seulement ? Oh ! permettez-moi d'en douter. Si… ascète que soit de Cléran, il n'a pu échapper aux premières fièvres de la lune de miel, et votre pèlerinage s'est passé en promenades amoureuses, buvant à la source afin de tremper vos lèvres dans le même verre, et priant la madone en vous serrant la main. Ce ne sont pas là les conditions indispensables pour attirer ce coup de foudre de la Providence que l'on qualifie du nom de miracle.

» Il faut s'absorber dans la pensée de son vœu, préparer son être à tous les tressaillements féconds de la passion religieuse, affaiblir ses sens par le jeûne, les veilles, la solitude, l'extase ; dans cet état alors, s'aller prosterner au pied des autels miraculeux, tout vibrant de foi, et attendre que la main de Dieu, se posant sur vous, achève l'œuvre de transformation, de guérison que vous avez vous-même préparée.

» Remarquez bien que les miracles ne tombent jamais que sur les sujets prédisposés à subir les influences magnétiques. Cela ne veut pas dire que quelque chose soit impossible à Dieu, mais que

sa divinité même l'oblige à n'accomplir aucun acte qui soit absolument en dehors des lois naturelles. Si l'Église daignait accepter cette définition scientifique du miracle, la religion serait sauvée.

— Et moi ? murmura Madeleine.

— Et vous, prononça solennellement Jules Lenormand, et vous, j'en ai la conviction profonde, vous seriez mère, Madeleine, si vous le vouliez.

— Oh ! si j'osais l'espérer !...

— Voulez-vous vous abandonner à ma direction toute fraternelle ? reprit l'avocat de sa voix émue et tremblotante des jours de plaidoirie sentimentale. Voulez-vous me croire ? Voulez-vous me laisser vous conduire dans cette dernière et suprême tentative ?... Nous prierons ensemble, au pied de la grotte sacrée...

— Ensemble ? s'écria Madeleine.

Il parut surpris.

— Sans doute. Pouvez-vous partir seule dans l'état où vous êtes, d'abord ? N'avez-vous pas besoin de moi pour vous délivrer des soucis du voyage, afin que rien ne trouble votre recueillement ? Et qui veillerait sur vous avec plus de sollicitude si quelque crise terrible, quoique salutaire, vous surprenait pendant vos pieux exercices ?

Elle dit doucement :

— Mon mari.

— Lui ? Essayez de l'emmener. Il refusera. Sa piété même s'offense de votre manque de résignation. Il ne vous laissera partir que sur l'ordonnance du docteur qui vous enverra dans les Pyrénées. Il faudra même lui cacher que je vous accompagne, cela nous brouillerait.

— Mais ma tante ?… dit encore Madeleine.

Cette proposition de l'avocat la troublait et l'inquiétait, bien que les termes dans lesquels elle était faite ne lui permissent pas de s'en formaliser.

— Ah bien, dit-il en riant, si vous parvenez à arracher mademoiselle de Livry à ses œuvres, à ses crèches, et aux messes matinales de M. l'abbé Lamazou, vous aurez fait là, et à vous toute seule, un joli miracle. N'y comptez pas. Je ne vous comprends pas, d'ailleurs. Que signifie l'inquiétude que vous manifestez ? Me jugez-vous indigne de vous servir de guide ? Est-ce que mon honorabilité ?…

— Oh ! mon ami !…

— Alors, expliquez-moi…

Elle baissa les yeux.

— C'est le monde, dit-elle.

— Bah ! avec des précautions. Pensez-vous que je tienne à faire suspecter votre conduite et la mienne ? Si je m'y expose, néanmoins, c'est par pitié, par tendresse respectueuse pour vous. N'aurez-vous pas le même courage en songeant au bonheur que Dieu nous réserve, peut-être ?

Ce n'était pas le courage qui manquait à Madeleine ; mais ce voyage mystérieux, en compagnie de l'avocat, inquiétait sa conscience et éveillait en elle comme l'appréhension d'une faute.

En même temps, un désir plus vif la fouettait : quelque chose l'entraînait à s'abandonner aux surprises de cette aventure. Elle ressentait des frissons de peur qui lui semblaient délicieux, parce qu'elle était convaincue que son honneur ne courait aucun risque : elle n'aimait point Jules Lenormand, et celui-ci ne lui avait jamais témoigné qu'un attachement respectueux.

Le mois d'octobre commençait ; encore quelques semaines et ce voyage à Lourdes devenait impossible : la saison aux Pyrénées était finie. Jules Lenormand feignait une grande pitié pour cacher sa violente déception. Il parlait à Madeleine comme à une enfant malade et condamnée, la voix étouffée, et détournant les yeux.

Un jour qu'ils étaient seuls au salon, l'avocat plus triste que jamais, Madeleine plus pâle au sortir d'une nouvelle crise, on vint lui dire qu'Évah demandait à lui parler, mais en particulier. Elle courut et trouva la jeune femme qui l'attendait dans sa chambre, accoudée sur la cheminée, le front dans ses mains, tout en larmes.

Elle semblait vêtue de deuil tant sa mise était sombre et simple ; un voile épais cachait ses beaux traits fiers qui la faisait paraître comme déguisée sous ce costume humble.

— Qu'as-tu ? s'écria Madeleine.

— J'ai… la misère, répondit Évah lui laissant voir ses joues pâles, ses yeux agrandis et remplis d'effroi. Tu ne sais pas ce que

c'est, toi. C'est horrible ! Hector n'arrive à rien. Nous avons tout vendu et tout est parti. Il n'y a plus un sou à la maison ni un bijou à vendre. Tiens, vois, je n'ai plus mon anneau de mariage.

» Hector est convaincu qu'il finira par trouver à exploiter quelqu'une de ses inventions et il ne veut pas entendre parler de prendre un emploi quelconque. Il s'acharne à son œuvre avec l'entêtement du génie, mais, hélas ! aussi avec un égoïsme qui l'empêche de voir que nous sommes sans pain.

» Ce n'est pas l'avenir qui m'effraye ; j'ai confiance en mon mari, je crois en lui ; mais c'est le présent : c'est aujourd'hui qu'il faut sauver. Sais-tu pourquoi je suis venue ?

— Oh ! dis vite, tu me brises le cœur, je n'en puis plus… Ma belle et chère Évah, souffrir de misère, toi, toi… C'est bien la peine d'être faite comme une déesse, d'être noble et fière comme une reine pour que la Providence te laisse promener ces trésors de par le monde sous un manteau troué. Non, vois-tu, je blasphémerais. Mais à quoi Dieu pense-t-il donc ?

— Chut ! Je suis venue te dire que mon père, mon pauvre infirme qui ne mange pas et qu'on fait vivre avec quelques cuillerées de vin et de bouillon… eh bien, il n'a pas fait son repas aujourd'hui : il n'y en avait plus…

Madeleine éclata en sanglots. Elle criait :

— Tu ne pouvais pas m'appeler plus tôt… C'est horrible !

— Pourquoi ? pour te faire souffrir aussi ? ce n'était pas la peine. J'ai attendu. Aujourd'hui, je viens te demander si tu peux nous prêter une somme d'argent assez ronde qui nous permette de patienter et que nous te rendrons.

— Combien ? interrogea Madeleine devenue anxieuse.

— Mille francs.

— Hélas ! C'est mon mari qui règle toutes les dépenses ; je n'ai pas cent francs à moi !

Évah avait fait un mouvement d'inexprimable désespoir ; malgré ses efforts, elle devint tremblante et s'adossa à sa chaise comme si elle défaillait.

— Attends ! s'écria Madeleine. Je pense que ma tante a de l'argent ; si elle voulait !…

Elle courut à l'appartement de mademoiselle de Livry et, sans frapper, se jeta comme une folle à travers la chambre.

— Ma tante, ma tante !…

La vieille fille lui tournait le dos, penchée sur une table, sa plume dans les doigts ; elle mettait son paraphe au bas d'une lettre où l'on ne voyait que trois lignes, écrites respectueusement au milieu d'une feuille armoriée.

« Monsieur le curé, j'ai bien l'honneur de vous prier de recevoir ci-incluse une somme de trois mille francs, destinée à votre œuvre si intéressante de l'orphelinat d'Auteuil. Recevez, monsieur le curé…

» marie-antoinette de livry. »

Elle se retourna en tressautant :

— Bon Dieu ! qu'arrive-t-il ?

— Oh ma tante, si vous saviez !…

Madeleine était haletante, elle dit :

— Prêtez-moi mille francs.

— Pourquoi faire ?

— Pour une amie, pour une famille qui est dans une détresse affreuse…

— Que cette famille s'adresse au curé de sa paroisse, au bureau de charité…

— Mais vous ne me comprenez pas. C'est une amie ; ce ne sont pas des mendiants.

» D'ailleurs, c'est un prêt que je vous demande. Je vous le rendrai, ma tante, moi-même, peu à peu. Donnez vite, oh ! vite… elle attend…

— Je n'ai pas d'argent à prêter. Je ne prête jamais. Je donne quand je puis. Je ne le puis pas aujourd'hui.

— Ma tante, il y a un infirme qui manque de tout, quatre personnes sans ressource aucune, des gens de notre monde, ma tante…

Tout à coup la jeune femme aperçut la lettre ouverte, se pencha, lut, et fit un cri de colère.

— Vous ne pouvez pas ! vous ne pouvez pas, et vous envoyez encore trois mille francs à M. Lamazou ! Mais c'est horrible, cela ! Ce n'est pas de la charité, puisque vous refusez de venir en aide à ceux qui souffrent. Mais la comtesse de Bréhant a donné hier deux mille francs devant vous, et vous en envoyez trois mille aujourd'hui. C'est de l'orgueil cela, ou pis encore…

— Madeleine !

— Oui ! s'écria la jeune femme exaspérée, vous vous disputez l'amitié de ce prêtre à coups de générosité. Ses bonnes œuvres en profitent, c'est vrai ; mais il ne vous reste que de l'indifférence et de la cruauté pour toutes les infortunes qui ne sont pas secourues par lui.

» Encore une fois, voulez-vous me prêter à moi, tout de suite, ces mille francs dont j'ai besoin ? À moi, entendez-vous ? Mon mari vous les rendra quand je devrais me traîner à ses genoux.

— Non, non, répéta furieusement la vieille fille vexée et rouge d'une intime confusion.

— Oh ! vous n'avez pas de cœur, exclama avec indignation Madeleine.

Et elle quitta la chambre.

Puis elle s'arrêta, n'osant retourner près d'Évah les mains vides. Tout à coup elle pensa à Jules Lenormand, et elle eut une secousse de joie : certainement il ne le refuserait pas, lui !

Elle revint au salon et trouva l'avocat debout prêt à partir et froissé d'avoir été laissé seul si longtemps. Elle balbutia une excuse, puis tout brusquement, avec son émotion qui la rendait haletante, elle supplia Jules Lenormand de venir en aide à sa malheureuse Évah.

Il la regardait sans répondre, le sourcil froncé.

Alors Madeleine raconta avec une vivacité désespérée que sa tante avait eu la dureté de l'éconduire et elle s'emporta contre les dévots égoïstes, maudissant sa situation, qui la faisait dépendre

de deux êtres sans cœur et n'ayant rien à sa disposition pour faire la charité en dehors des quêtes et des souscriptions religieuses.

Le visage de l'avocat s'éclairait en l'écoutant. Il prit un air attendri, ses paupières feignaient de battre sur des larmes près de jaillir. À ces témoignages de sensibilité, Madeleine eut un élan de franche sympathie ; elle tendit les mains à l'avocat en s'écriant :

— Ah ! vous êtes bon, vous ! merci : vous m'aiderez à sauver mon Évah.

Il lui serra les mains paternellement ; puis, sans rien dire, il tira son portefeuille, compta des billets de banque et fit le geste de les remettre à Madeleine. Tout à coup il se ravisa.

— Eh bien, non, dit-il, je ne lutterai pas contre la pensée qui me vient ; car c'est Dieu qui me l'envoie.

Elle le regarda avec angoisse ; maintenant les billets roulés disparaissaient dans sa large main fermée. Il reprit :

— Pourquoi faites-vous la charité aux autres et vous la refusez-vous à vous-même ?

Elle ne comprenait pas, ses yeux agrandis l'interrogeaient.

— Mais je vous sauverai, malgré vous, dit-il en baissant la voix. Oui, ces mille francs-là, je ne vous les donnerai pour votre amie que si vous consentez enfin à faire ce voyage…

Elle devint très rouge et comme honteuse de cette condition qu'il lui faisait. Puis le cœur lui battit plus vite. Elle se sentait poussée maintenant vers cette épreuve mystérieuse comme par une fatalité.

Lui la regardait ardemment, mais les traits rigides : il se contenait. Elle murmura :

— Donnez vite, nous reparlerons du reste ; et, peut-être…

— Non, dit-il, je veux votre parole, votre promesse. Si vous ne partez pas tout de suite, votre guérison sera retardée d'un an, et qui sait si elle deviendra possible alors ! Mais je vous sauverai. Si ce n'est pour vous, ni par respect pour mon amitié dévouée, ce sera pour Évah que vous accepterez, je le sens : c'est pour cela que j'insiste… Allons, un mot et vous allez courir sécher les pleurs de votre amie.

Elle balbutia, malgré elle :

— J'ai peur.

Il feignit de ne pas comprendre et répondit naïvement :

— Puisque je serai là. Avez-vous donc renoncé à vos doux rêves ? Le sacrifice est-il fait dans votre cœur ? Quoi ! plus de bébé blanc et rose, couché sur vos bras ? Bercerez-vous éternellement vos genoux vides dans les crises de folie nerveuse qui vous tuent ?… Madeleine, mon amie, mon enfant, confiez-vous à moi, partons…

— Eh bien, soit, dit-elle toute frissonnante, nous partirons. Donnez.

Elle tendait la main.

La voix de l'avocat, troublée par une émotion violente, reprit encore :

— Nous partirons… bientôt ?

— Bientôt.

— Cette semaine ?

— Oui.

— Je puis tout préparer, vous tiendrez votre promesse ?

— Oui.

— Tenez, Madeleine, faites la charité, Dieu vous le rendra.

Il lui jeta dans les mains les billets qui tremblaient dans ses doigts et il partit affectant un pas grave ; mais il vacillait.

Madeleine courut près d'Évah, l'embrassa d'une étreinte passionnée et ne lui dit rien de l'étrange pèlerinage qu'elle allait faire que ces mots tout bas :

— Tu prieras pour moi.

01 · 18

Un matin du mois de décembre, madame Le Boterf descendit ses cinq étages avec un gros paquet à la main. Elle s'en allait rendre des travaux de couture qu'elle prenait, depuis peu, dans un magasin de la rue Turbigo.

On ménageait tant qu'on pouvait les mille francs prêtés par Madeleine ; cependant on avait fait le sacrifice de cent francs, afin qu'Hector prît un brevet pour l'invention d'une serrure à secret d'une simplicité et d'une sûreté merveilleuses : dans ce mo-

ment, il cherchait à vendre son brevet, qu'il eût cédé pour quelques milliers de francs.

On comptait beaucoup sur le succès de cette affaire et cela faisait supporter les privations inouïes que chacun s'imposait courageusement. Les deux femmes cousaient tout près du lit de l'infirme pour qu'il eût moins froid. Hector rentrait le soir, glacé sous son vêtement léger, mais la face rayonnante. Cette fois, il tenait son affaire : c'était certain. On allait bien voir comme cela marcherait… Et l'on mangeait son pain en écoutant les projets magnifiques qu'il recommençait tous les soirs.

Évah ne sortait pas : toujours assise, calme, un peu rêveuse, elle regardait vaguement passer les nuages gris sur la vitre, puis elle baissait les yeux et tirait son aiguille, gracieuse, avec l'envolée du fil sur le petit bout de son doigt.

C'est Yvonne qui faisait les courses : elle se multipliait, d'autant plus active qu'elle pensait combattre ainsi les approches de cette paralysie dont l'effroi la poursuivait jusque dans son sommeil.

Elle s'en allait par les rues, tortillée dans son châle et mince comme une fillette, portant devant elle son paquet recouvert d'une serge noire. La gelée avait passé et le pavé glissant ralentissait ses pas. Cela l'impatientait. Elle voulait se hâter quand même. Comme elle montait sur le trottoir, en face du magasin où elle se rendait, elle tomba. Deux jeunes filles l'aidèrent à se relever, puis entrèrent avec elle dans le magasin. Elles rapportaient aussi de l'ouvrage. L'une, très belle, attira l'attention de madame Le Boterf ; l'autre, se cachait. Cependant, Yvonne l'aperçut et reconnut Catherine Mordon.

Elle la regarda, subitement apitoyée par la pâleur de malade qui couvrait le visage aminci de la jeune fille, et cet air honnête et digne qu'elle gardait dans la misère de son costume. Une robe fanée, usée par le lavage, un fichu de laine noire enveloppant la tête et le cou, les mains nues, rouges, les doigts maigres. Elle toussait.

Un employé s'approcha ; elle lui remit des chemises qu'il examina, en suivant toutes les coutures. Elle, tout bas, lui demanda si on ne pourrait pas la payer avant samedi, tout de suite. Il dit que c'était impossible : on ne pouvait enfreindre la règle de la maison. Elle rougit légèrement et regarda l'autre jeune fille, Carmel. Toutes deux eurent une expression de détresse ; puis une colère passa sur le visage de Carmel et elle dit à Catherine :

— Eh bien, tant pis ; nous irons déjeuner, je sais bien où.

Madame le Boterf entendit. Elle ressentit un remords d'avoir chassé Catherine. On l'avait trompée : si cette fille était une débauchée, elle n'attendrait pas pour manger les quelques sous de son travail. Les hommes disputent bien à la femme le maigre salaire qu'elle gagne honnêtement ; mais ils nourrissent, mais ils engraissent les prostituées.

Yvonne s'approcha de Catherine, et, très douce, lui dit :

— Vous êtes malade mademoiselle ?

Catherine en fut émue et répondit : « Oui, » d'un signe de tête.

— Je ne puis pas vous secourir, reprit madame Le Boterf avec une grande dignité, je suis aussi pauvre que vous maintenant : voyez, je travaille. Évah, mon Évah ! fait des travaux de couture, comme vous.

— Elle ? s'écria Catherine, et ses yeux se remplirent de larmes.

— Il le faut bien, répondit madame Le Boterf avec une sévérité d'accent qui montrait qu'elle voulait donner une leçon et un conseil. Le travail est noble, mademoiselle : il sauve du vice…

— Mais non pas de la misère, interrompit Carmel, dont le regard flambait.

Yvonne recommença, un peu troublée :

— La misère est plus facile à supporter que la honte.

— Cela dépend, riposta Carmel.

Elle se croisa les bras, et, regardant Yvonne :

— Par exemple, dit-elle, quand on se tue à la peine sans gagner son pain, lorsque l'on perd ses forces, lorsque la maladie survient, comme à mademoiselle Catherine, et qu'il arrive un soir où l'on se couche sans avoir mangé, et qu'on se relève affamée, n'ayant pas un sou dans sa poche pour entrer chez le boulanger, croyez-vous que l'on reste très sensible à la honte qui, dans ce moment-là, vous assoierait devant une table bien garnie ? Allez, celles qui n'ont pas eu faim ne comprendront jamais cela ; mais les autres…

— Non, répondit sourdement Yvonne, je ne comprendrai jamais que l'on préfère la vie infâme à la mort qui vous guérit de tous les besoins. On est libre du choix ; car, si la prostitution vous offre ses divans de pourpre, la Seine vous ouvre un lit chaste et profond pour votre dernier sommeil. Jetez-vous dans ses bras, toute blanche et pure dans votre robe usée de pauvre ouvrière

honnête, et dormez ! cela vaut mieux que le réveil dans l'orgie, la bouche pleine et le corps souillé.

Yvonne ne s'adressait pas à Carmel, qui protestait par un sourire et levait les épaules ; mais elle regardait Catherine.

La jeune fille l'écoutait avidement ; sa respiration courte devenait plus pressée ; elle s'exaltait à cette pensée du suicide qui lui apparaissait maintenant comme une vertu, comme un devoir. Elle y avait longtemps songé ; mais, pour se délivrer des souffrances de la vie ; aujourd'hui, elle y découvrait comme une protestation suprême contre les injustices sociales, comme une vengeance qui pouvait devenir terrible si toutes les femmes, à la fin lassées de leur condition d'esclaves, vouées par la faim aux débauches de l'homme, s'avisaient d'y mettre un terme par une hécatombe formidable, un gigantesque sacrifice humain qui remplirait la terre d'épouvante et assurerait pour jamais, aux femmes des générations à venir, le respect et l'amour des hommes, et le droit à la vie dans la dignité du travail.

Son cœur se gonflait ; elle eût voulu s'élancer vers l'abîme en criant à toutes ses sœurs martyres : « Suivez-moi ! »

Puis elle frissonna sous le froid, qui pénétrait ses vêtements minces, et une angoisse lui passa, rapide, à la vision funèbre de l'eau noire et glacée et des dalles de la Morgue. Elle se pencha vers madame Le Boterf et lui dit avec un sourire navrant :

— Je préfère le charbon ; on a chaud avant de mourir. Pouvez-vous me donner quelques sous pour en acheter ? Cela sera fait tout de suite. Et je vous remercie bien…

Avant que madame Le Boterf ait eu le temps de saisir tout émue la main qu'elle lui tendait, Carmel s'était jetée sur Catherine et l'entraînait.

— Mourir ! lui disait-elle. Êtes-vous folle ? Est-ce que l'on a le droit de mourir lorsqu'on est jeune ? Est-ce votre faute si la société est mal faite ? Le monde est un champ pour le pauvre qu'on y oublie. Il faut couper notre part de moisson, n'importe avec quel outil. Les assassins ont leur couteau ; nous, nous avons notre jeunesse et notre beauté. Venez !…

Catherine, étourdie, voulait résister ; mais ses yeux se troublaient et elle était toute chancelante ; elle n'avait pas mangé depuis presque deux jours. Carmel arrêta un fiacre, poussa Catherine sur les coussins et dit au cocher :

— À l'heure. Nous irons rue Fontaine-Saint-Georges chez le peintre Sylvius ; mais, d'abord, 62, rue Tiquetonne, et vite ! nous sommes pressées.

La voiture roula.

— Vous m'attendrez là dedans dit-elle à Catherine, je veux dire un mot à ma mère… et l'embrasser. Ensuite… ne vous inquiétez pas, le reste me regarde. Enfin ! dit-elle en s'allongeant et laissant aller ses bras d'un geste lassé, c'est fini… Suis-je bête ! reprit-elle comme on approchait de la maison ; le cœur me saute. Oh ! cela passera ; il faut subir sa destinée.

Elle entra dans la chambre où sa mère et ses sœurs travaillaient et les regarda de loin, groupées, les embrassant d'un coup d'œil ; puis elle dit :

— On n'a pas payé ; c'est pour samedi.

— Je m'en doutais, répondit la mère : Caro est allée rapporter mon châle là-bas.

— Au clou ? quelle pitié ! Et on lui a prêté ?...

— Six francs.

— Tonnerre ! gronda Martial, qui se leva d'un coin où il était assis et se promena furieusement dans la chambre.

— Tiens ! tu étais là, toi ? dit Carmel un peu gênée. Eh bien, quoi de neuf ?

— Rien. Le patron ne veut pas entendre parler de me reprendre, et je n'ai rien trouvé ailleurs.

— Tu sais, dit à Carmel une de ses sœurs, Martial nous l'a enfin avoué ; c'est pour avoir défendu Catherine qu'on l'a renvoyé du magasin.

— À propos, où est-elle ? demanda la mère.

Carmel rougit légèrement et répondit très vile.

— Chez elle ; elle s'est trouvée trop souffrante pour revenir.

— Pauvre enfant, murmura la vieille dame ; la misère la tuera.

Et elle regarda avec angoisse autour d'elle ses filles le visage plombé, les joues creuses, qui se courbaient, ployées comme des poitrinaires sur l'ouvrage que dépêchaient leurs doigts rouges et engourdis par le froid.

— On gèle ici, dit Carmel.

Martial s'était rapproché d'elle ; il lui demanda à demi-voix.

— Et Catherine a-t-elle du feu ?

— Oui, oui, il lui reste quelque argent, répondit-elle de même. Ne t'inquiète pas. Je m'en vais poser, dit-elle plus haut.

— Poser ! se récria la mère avec un regard inquiet. Je croyais que l'atelier de M. Carpeaux était fermé depuis qu'il est à Nice. Tu sais bien que je ne veux pas que tu poses ailleurs.

Carmel répondit négligemment, en arrangeant ses cheveux devant la glace :

— L'atelier n'est pas fermé, puisque ses élèves y travaillent. On n'y pose plus le nu, voilà tout, depuis que c'est sa femme qui surveille les travaux.

Et elle vaut un maître celle-ci : c'est une artiste et une femme du monde. On l'aime et on la respecte à ce point que tout le monde se respecte devant elle. Tu peux être bien tranquille, va.

Quand elle vit sa mère, rassurée, hocher doucement la tête d'un air satisfait, Carmel se pencha derrière elle, l'embrassa plusieurs fois, puis sortit en criant, la voix un peu rauque :

— Adieu, au revoir…

Elle retrouva Catherine, qui paraissait évanouie. Le froid, la faim, la fatigue l'engourdissaient dans une sorte de sommeil. Carmel la ranima quelque peu, afin qu'elle pût quitter la voiture, lorsqu'elles arrivèrent au logis du peintre Sylvius.

Il était midi, les élèves et les modèles étaient partis déjeuner. Sylvius, seul dans son atelier, devant une toile, retouchait une tête de femme, presque achevée sur un corps à peine ébauché ; et il oubliait l'heure.

Carmel l'appela de la porte. Il tressaillit et courut vers elle.

— Vous !... Venez voir ce que j'ai fait de souvenir.

Et il l'entraîna vers la toile ébauchée.

— Je suis plus belle, dit-elle gravement.

Il la regarda et répondit :

— C'est vrai.

Puis, d'un coup de pinceau, il effaça la figure. Elle dit :

— Nous la recommencerons.

— Vous venez poser ? Ô Carmel, est-ce possible ? M'apportez-vous ce bonheur ?

— Et d'autres encore, lui dit-elle. Mais, avant tout, venez vite m'aider à soigner une malade.

— Où est-elle ?

— Là, dans la pièce à côté.

— Et quel est son mal ?

— Elle a faim.

Il sortit comme un fou, la tête nue, en vareuse, et, quand il rentra, essoufflé, il trouva Carmel qui mettait la table, comme chez elle. Elle allait et venait, promenant sa beauté et sa grâce de déesse avec des lenteurs silencieuses qui donnèrent à l'artiste l'illusion de quelque vision idéale. Elle lui parut comme une de ses conceptions poétiques, tout à coup évoquée et rendue vivante

par les ardeurs de son imagination. Alors, un détail le heurta et il murmura en regardant la robe de Carmel :

— Quel dommage !

Elle comprit et disparut dans l'atelier.

Au bout d'un instant, elle revint traînant une espèce de long vêtement de gaze blonde qui laissait ses bras nus, les cheveux défaits piqués de roses naturelles, les pieds nus dans des sandales de drap d'or. Elle semblait toute vêtue de soleil, rien que de soleil ; son corps svelte transparaissait à travers une brume dorée. Ses cheveux tombaient comme une voile de rayons.

Sylvius la regardait sans bouger, l'œil fixe arrêté sur cette apparition, troublé de la peur qu'elle ne s'évanouît.

Elle s'avança majestueuse et souriante et dit étendant la main :

— Où est mon trône ?

Alors il s'élança vers une haute chaise à dossier sculpté, ornée d'un écusson et surmontée d'une couronne royale ; il l'approcha de la table et Carmel s'installa avec des gestes nobles, des mouvements harmonieux qu'une comédienne lui eût enviés. Puis, subitement, elle éclata de rire, secoua la tête pour effeuiller follement ses roses et tendit sa coupe comme une bacchante. Elle s'affolait, et Sylvius perdait l'esprit. Mais Catherine était là.

On la blottit doucement dans un fauteuil, tout près du grand feu qui la fit d'abord frissonner, et on la soigna avec mille précautions tendres. Elle se réveillait à l'éclat de cette mise en scène bizarre, tout éblouie par cette fête exquise de jeunesse éperdue

d'amour et d'art. Les mets délicats la charmaient ; elle buvait lentement du vin blond et doux qui pétillait sur ses lèvres, et ses joues se rosaient, et ses yeux élargis s'emplissaient de lueurs gaies. Parfois un éclat de rire s'envolait de sa bouche humide qui s'ouvrait avec des extases d'ivresse, tandis que le parfum des fleurs qui couvraient la table l'engourdissait dans des langueurs voluptueuses. Bientôt ses yeux se fermèrent ; elle pencha la tête en souriant et s'endormit.

Alors Sylvius se mit à genoux près de Carmel et ils parlèrent tout bas.

Elle lui disait :

— Je veux être habillée comme une fée ; je veux que vous produisiez ma beauté dans le Tout-Paris, qui la fera célèbre ; je veux des bijoux de reine ; je veux que vos pinceaux me rendent immortelle ; je veux vivre comme une odalisque ; je veux un palais et des esclaves ; je veux…

Sylvius dit à Carmel :

— Veux-tu m'aimer ?

Elle répondit en souriant :

— Je ne suis pas créée pour cela.

— Oh ! fille de marbre !

— Oui, dit-elle, de marbre, comme cette autre fille qu'on appelle la Vénus de Médicis.

— Orgueilleuse ! Puisque tu es si belle, pourquoi n'as-tu jamais voulu poser pour ma Source ?

Elle rougit sans répondre…

— Oh ! pardon, s'écria Sylvius. Si tu le voulais aujourd'hui, c'est moi qui ne le voudrais plus ; je t'aime trop, je garderai avec respect pour moi seul le secret de ta beauté divine ; rassure-toi…

Elle baissa sur lui un regard étrange, un peu inquiet, et murmura :

— Ah ! vraiment !

On entendait maintenant des rumeurs qui venaient de l'atelier ; des voix hautes avec un caquetage de femmes ; les élèves et les modèles rentraient.

— Viens, je veux faire une esquisse de toi dans ce délicieux costume.

Elle le suivit.

Déjà les tables étaient occupées ; de belles filles, tranquilles dans leur nudité, se renversaient dans la pose indiquée. D'autres à demi-vêtues attendaient groupées, assises ou debout. Sur les divans traînaient des chiffons de femme et des oripeaux qui servaient à les draper pour l'étude des plis.

Des esquisses couvraient les murs, entremêlées de panoplies, de casques, de feutres emplumés, de merveilleuses mosaïques dans des cadres d'or. Les mannequins couverts de manteaux de pourpre ou de robes chinoises brodées d'oiseaux, mettaient dans tous les coins leurs tons éclatants. Un jour intense entrait par les hautes fenêtres et frappait d'une clarté crue le coloris violent et heurté de toutes ces choses, au milieu desquelles les corps pâles

et immobiles des modèles formaient comme de larges taches blanches.

Lorsque Carmel entra un silence se fit. Puis quelques modèles la reconnurent. Il y eut des murmures d'étonnement à la voir traîner ses gazes blondes.

— Elle pose donc pour les bras maintenant ?

Les élèves, accourus, entouraient Carmel avec des admirations bruyantes. Brusquement Sylvius les écarta et renvoya chacun à sa besogne.

Alors il aida Carmel à monter sur une estrade, recouverte d'un épais tapis.

Sa main tremblait lorsqu'il traça sur une large toile son premier coup de fusain. Carmel, debout, paraissait marcher vers lui et il la saisissait dans cette pose envolée ; le genou droit légèrement ployé, comme soulevée et portée par quelque nuage. Il songeait aux déesses d'Homère, et déjà son imagination d'artiste voyait resplendir à la place d'honneur du Salon, aux acclamations de la foule charmée, cette Minerve blonde, coiffée d'un casque d'argent.

Quelqu'un vint déranger le peintre. Il sortit après avoir dit tendrement à la jeune fille :

— Repose-toi.

Alors Carmel s'allongea, sans quitter l'estrade, sur une pile de coussins, et, le maître n'étant plus là, les élèves accoururent se grouper autour d'elle. On l'interrogeait : d'où venait-elle ? de quel atelier ? posait-elle l'ensemble ? Les modèles aussi avaient quitté

leurs places, s'accoudaient à l'estrade, dans des attitudes cherchées, jalouses de l'admirable beauté de Carmel. L'une d'elles dit, faisant saillir sa poitrine superbe :

— N'empêche que le maître n'en pourra jamais tirer une Vénus.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'elle est mal faite, parbleu !

Carmel s'était lentement soulevée et regardait curieusement le modèle, de la tête aux pieds, avec un vague sourire.

— Tu peux voir, ma fille, reprit celle-ci en déployant ses bras qu'elle ramena sur sa tête, penchée en arrière, le buste souple, et tu peux te fouiller, tu n'en trouveras pas autant à ton service.

— C'est vrai, dit une autre, elle n'a jamais voulu poser, même la jambe, dans l'atelier de Carpeaux. C'est une jolie tête au bout d'un échalas.

— Elle a des bras, cependant, murmura un élève.

— Et le pied, ajouta un autre, regardez le pied, une merveille. Je veux le prendre.

Et il tira ses crayons.

Carmel était devenue tout empourprée ; ses yeux flambaient ; elle respirait vite, avec un tremblement des lèvres. Ses mains se crispaient sur la gaze qui l'enveloppait.

Un désir la poussait qui augmentait sa rougeur ; sa pudeur de vierge et l'orgueil frénétique de sa beauté luttaient en elle à lui donner la fièvre : elle ne se connaissait plus.

— Je vous dis que c'est un échalas, répéta la fille en levant les épaules.

Mais Carmel, d'un bond, s'était mise debout, avec un cri de fureur, et, de ses deux mains, elle arrachait les étoffes qui la couvraient. La gaze blonde vola en l'air, elle trépigna sur ses vêtements qui tombaient autour d'elle, et, quand elle fut nue, absolument nue, elle se présenta les bras écartés, la tête élevée, audacieuse et provocante, et si étonnamment belle, qu'un silence de stupeur s'était subitement fait. À ce moment, la porte s'ouvrit et Sylvius entra. Il fit un cri de rage d'abord, puis il s'arrêta ébloui.

Cette minute de triomphe avait calmé la colère de Carmel ; maintenant elle baissait la tête, confuse, et, de ses bras ramenés devant elle, elle se cachait du même geste que la Vénus de Médicis dont elle rappelait absolument la perfection délicate. Elle était fine, longue, les contours très purs, le cou mince, les attaches semblaient ciselées dans le marbre, les rondeurs suaves en avaient le brillant et le poli de satin. Un frisson de vie rosait cette admirable statue, qui paraissait adossée au large éventail d'or de ses cheveux épandus.

Tout à coup Sylvius bondit vers elle, la saisit, l'enveloppa de ses bras, dégringola de l'estrade, et l'emporta follement hors de l'atelier.

Une heure plus tard, les deux jeunes gens aidaient Catherine Mordon à remonter dans un fiacre. Cette malade était un peu gênante ; elle demandait à partir, on ne la retenait pas. Ils l'accompagnèrent tous les deux ; le peintre, fou d'amour, ne voulait plus quitter Carmel. Il attendit dans la voiture que la jeune fille eût

conduit son amie dans sa mansarde du sixième étage et l'eût couchée.

En passant, la concierge avait remis une lettre à Catherine.

— C'est encore lui, dit-elle à Carmel.

— Aristide Beauséjour ? Vous avez tort, ma chère, de ne pas le recevoir. Il est très convenable. Il s'est excusé de son audace ; il demande seulement à vous revoir. Il a de l'affection pour vous, c'est certain.

— Il sait que je suis malade, et il me propose de m'emmener en Italie.

— À votre place j'accepterais. Que voulez-vous faire ? Qu'allez-vous devenir là, seule, sans un sou ? C'est de la folie ! Vous voyez comme c'est bon, la vie, quand on est aimée, choyée, entourée de luxe…

— Oui ; mais je ne l'aime pas, murmura Catherine qui commençait à ne plus trop se défendre.

— Qu'importe, s'il vous aime, lui ! Avez-vous le choix ? Quelqu'un vous vient-il en aide ? Non. Vous avez lutté, vous avez essayé de vivre honnête en travaillant ; cela n'est pas possible. Aujourd'hui, la maladie est venue ; vous voici au bout du fossé… Eh ! bon Dieu, faisons la culbute comme les autres. Ma conscience serait bien tranquille, allez, si j'étais seule au monde comme vous. C'est ma mère et mes sœurs qui me gênent ; mais, bah ! je leur ferai gagner de l'argent sous main, sans qu'elles s'en doutent. Cela vaut encore mieux que si nous crevions de faim tous les six. Je serai la honte de la famille ; mais cette honte-là les sauvera de la faim. D'ailleurs, j'ai une vocation, moi, c'est de rui-

ner les hommes. Ce que j'en vais gâcher, de ces millions ! Vous entendrez parler de moi avant longtemps. Allons, du courage, Catherine. Nous ferions un si joli contraste à nous deux ; vous brune, et moi, blonde, belles toutes les deux, couvertes de fourrures rares, l'hiver, dans un landau sombre, emporté par deux cheveux noirs, avec une livrée à perruque et en culottes courtes. Et dans notre loge à l'Opéra, ruisselantes de diamants, avec, derrière nous, la fine fleur des hommes élégants, diplomates, ambassadeurs, des princes même, ma chère ! Tout cela est à nous si nous le voulons. Nous n'avons qu'à…

— Tomber ! interrompit Catherine. Devenir des filles ! Oh ! Carmel !

Elle cacha son visage dans ses mains et ses pleurs coulèrent entre ses doigts amaigris. Elle reprit toute gémissante :

— J'avais fait un si beau rêve, autrefois. Je croyais qu'une fille honnête trouvait toujours un mari. Je voyais le mien, un travailleur, jeune, gai… blond, oui, je le voulais blond…

— Comme Martial, dit Carmel avec un demi-sourire.

Catherine rougit brusquement et enfonça sa tête dans ses oreillers.

Carmel l'embrassa avec une émotion réelle.

— Pauvre Catherine ! ce n'est qu'un rêve en effet ; ma mère en mourrait. Martial est tout l'espoir de ses vieux jours, c'est à lui qu'elle lèguera mes sœurs, ce devoir et ce fardeau. Il n'y faut plus songer, Catherine. Martial vous aime, il ferait ce que vous voudriez ; mais ceci, voyez-vous, ce serait une mauvaise action. Il vaut encore mieux…

— Aristide Beauséjour ! n'est-ce pas ?... s'écria Catherine, qui se souleva violemment et tamponna ses yeux rouges pour renfoncer ses larmes. Eh bien, soit ! Dites, je vous prie, à la concierge qu'elle le laisse monter quand il reviendra.

Puis elle retomba sur son lit, les yeux clos.

— Vous me renvoyez ? murmura Carmel.

Catherine ne répondit pas.

— Adieu, reprit tristement la jeune fille ; vous êtes injuste, Catherine ; mais vous êtes malade : je reviendrai.

— Enfin ! s'écria Sylvius en revoyant Carmel. Et maintenant où allons-nous ? Tu veux des chiffons : allons courir les magasins. Quelle toilette désires-tu pour ce soir ?

— Pour ce soir, répondit Carmel après avoir un peu rêvé, je n'ai besoin que d'un collier de perles fines. Allons chez Fontana.

01 · 19

Il est nuit, on vient d'allumer la lampe sur la petite table autour de laquelle elles cousent, encore, toujours, les sœurs et la mère de Martial. On a remué le poussier de charbon dans les chaufferettes en se chauffant un peu les doigts ; et l'on se serre, genoux contre genoux, le front baissé. L'aiguille pique, vole, l'étoffe craque ; on n'entend rien que des souffles bas.

Tout à coup la mère dit avec un regard inquiet :

— Carmel est bien longtemps absente aujourd'hui ; quelle heure est-il ?

— Six heures, répond Martial.

Alors Caro se met à chantonner un refrain que l'on vient d'entendre dans la cour.

— Tais-toi, fait nerveusement sa sœur Mariam.

— Qu'est-ce qui te prend ? riposte Caro, et elle recommence son refrain.

Mariam éclate en sanglots.

Tout le monde lève la tête et se regarde.

— Qu'a-t-elle ?

— Dieu, que je m'ennuie ! murmure la pauvre fille laissant couler ses larmes. Est-ce vivre, cela ? Qu'avons-nous fait pour être condamnées à ces travaux forcés, à cette existence de privation éternelle ?…

Martial est furieux ; il va et vient donnant des coups de pied dans les chaises.

On frappe. C'est un commissionnaire qui remet une lettre lourde. Elle vient de Carmel et renferme un louis. Carmel a écrit : « J'ai posé quatre heures aujourd'hui pour gagner vingt francs ; les voici. Je reste près de Catherine, qui est plus souffrante. Sans doute j'y passerai la nuit ; ne vous inquiétez pas. À propos, le cordon qui attachait mon petit médaillon s'est rompu ; je crains de le perdre et je vous l'envoie. Que maman ne se tourmente pas. Je vous embrasse tous. » L'enveloppe renfermait aussi ce médaillon,

— une vieille relique d'argent où il y avait des cheveux du père ; — il était roulé, dans un fragment de journal, soigneusement découpé.

La mère le déroula lentement, pensive, muette, le cœur serré. Puis elle regarda le bijou et le morceau du journal, essayant de comprendre. Mais ses yeux se troublaient. Elle dit alors à Caro :

— Tiens, lis ; on dirait qu'elle envoie cela exprès.

— Une annonce, peut-être, quelque offre d'emploi ? dit Martial. De la blague encore !

— Non, dit Caro, retournant le papier, on dirait des vers qui ne riment pas, une traduction. Précisément ; c'est une chanson d'un poète anglais, Thomas Hood ; des bêtises…

Elle allait froisser le papier, Mariam s'en empara vivement.

— Des vers ? dit-elle. Donne. Carmel est une artiste. Cela doit être beau… Oh ! écoutez donc, s'écria la jeune fille, c'est pour nous qu'elle a été faite : « La chanson de la Chemise (the Song of the shirt). »

EL, comme elle sentait pleurer dans son cœur toutes les phrases de cette chanson douloureuse, la jeune fille la récita avec une intonation poignante, sur un rythme brisé, d'une voix que les larmes envahirent et qui se traîna bientôt, violente et mouillée, comme dans un chant plaintif :

« — Les doigts las et usés, — les paupières lourdes et rougies, — une femme est assise vêtue de haillons indignes d'une femme, — maniant son fil et son aiguille. — Pique ! pique ! pique ! — Elle est, là, en proie à la pauvreté, à la faim, à l'ordure, — et, d'une

voix à l'accent douloureux, — elle chante « la Chanson de la Chemise… » — Travailler, travailler, travailler — jusqu'à ce que le cerveau commence à flotter ; — travailler, travailler, travailler, — jusqu'à ce que les veux deviennent lourds et sans regard ! — Ourlet, gousset, poignet — poignet, gousset, ourlet, — jusqu'à ce que sur les boutons je tombe de sommeil, — et que je les couse comme dans un rêve !

» Ô hommes qui avez des sœurs aimées ! — Ô hommes qui avez des mères et des femmes ! — ce n'est pas de la toile que vous portez — mais des vies de créatures humaines ! — Pique ! pique ! pique ! — de créatures humaines cousant d'un double fil à la fois — un suaire aussi bien qu'une chemise.

» Mais à quoi bon parler de la mort ? — Ce fantôme, squelette sinistre, — je ne le crains pas ; son corps — est si pareil au mien, si pareil au mien, — à cause des jeûnes que je m'impose !… Oh ! Dieu, pourquoi, faut-il que le pain soit si cher, — et la chair humaine si bon marché ?… — Coudre, coudre, coudre, — dans la froide lumière de décembre, — et coudre, coudre, coudre — quand le temps est chaud et le ciel bleu, — tandis qu'au long des toits les hirondelles par couples caracolent, — comme pour me montrer leurs plumes ensoleillées, — et me narguer avec leur printemps.

» Oh ! seulement respirer l'odeur — des primevères dans les prés ! — Avec le ciel sur ma tête — et de l'herbe sous les pieds, — seulement pour une petite heure, — vivre comme je vivais jadis, avant de connaître les angoisses du besoin — avant d'avoir appris qu'une promenade coûte un repas !… »

Mariam s'était tue. Elles étaient là, toutes, leurs mains tombées sur la toile immobile, le regard perdu, engourdies par cette plainte douloureuse de la misère et de la faim qui venait de chanter à leur oreille sa poétique et lugubre chanson. Tout à coup, la mère tressaillit et fixa sur Martial un regard anxieux.

— Pourquoi Carmel a-t-elle envoyé ceci ? dit-elle.

Une pensée terrible lui venait. Elle toucha encore le médaillon, l'argent, retourna le billet de Carmel ; puis se leva tout effarée, en disant :

— Il faut courir !... je sens qu'il lui est arrivé quelque chose. Elle m'a toujours fait peur... Cette lettre, cet envoi, cette poésie amère, tout cela ressemble à une justification et à un adieu... Martial !

Caro lui prit les mains.

— Voyons, calme-toi.

Elle tremblait d'émotion, elle aussi ; cependant elle sourit avec une expression d'ironie douloureuse.

— Et puis, dit-elle, après tout, si elle a fait un coup de tête, tant mieux pour elle. Elle a peut-être pris la vie par son bon côté. Nous sommes bêtes, nous autres ! Vois-tu où cela nous a conduits, la vertu ?

Les yeux de Mariam brillaient et regardaient devant elle quelque vision tentatrice qui passait.

— J'aimerais mieux qu'elle fût morte, prononça la veuve d'une voix rude, dégageant ses mains.

Et, reculée de ses filles, elle les regarda de loin, de haut, son visage blême et creusé avait la tension rigide des faces de martyres.

— Elle l'est peut-être, murmura Mariam, dont le regard s'éteignit.

Martial, au premier mot de sa mère, s'était élancé dehors. Lui aussi, il avait cru comprendre ; et il pensait que, si Carmel était perdue, elle devait entraîner Catherine.

Il courut chez elle. Il filait par les rues, l'air un peu fou, le pas rapide. Il songeait qu'il ne ferait peut-être plus ce chemin, comme tous les soirs depuis six mois, le bras de Catherine doucement pressé par le sien, à pas lents pour se quitter moins vite. Il entendait sa petite toux claire. Il sentait près de lui le frôlement de ce corps léger. Et puis, lorsqu'on arrivait à sa porte, elle laissait sa main longtemps dans la main qu'il lui tendait, et ils se regardaient profondément, dans l'âme, avec un soupir de regret ; c'était tout. Mais il emportait du bonheur et du courage.

Il aurait vécu toute sa vie avec cette seule joie. Maintenant, si c'était fini, il resterait sans forces, il le sentait bien. Mais c'était impossible. Catherine avait l'âme haute et puis… elle l'aimait. On ne tombe pas quand l'amour vous tient. Cette pensée le rassurait ; il avait moins peur ; même il oubliait Carmel. Une rêverie plus douce lui était venue.

Sans doute, il finirait par trouver une place, une bonne place : il ferait des économies ; il pourrait aider Catherine, d'abord ; et puis, on ne sait pas, les choses s'arrangent parfois. Si quelqu'une de ses sœurs venait à se marier. Catherine la remplacerait ; la mère se laisserait attendrir ; on les marierait…

Maintenant ses idées ne lui arrivaient plus nettes, il était livré à ses sensations : Catherine lui appartenait ; il frissonnait, il brûlait ; des images voluptueuses passaient rapides devant son cerveau, lui donnant l'illusion d'un bonheur réel qu'il ressentait jusqu'à la souffrance.

On l'appela : il était entré dans la maison sans s'en apercevoir. La concierge lui remit une lettre en disant :

— Mademoiselle Catherine a laissé cela pour vous.

— Laissé…, murmura Martial, que ce mot arracha brutalement à son rêve. Il ne demanda rien et sortit. Puis, quelques pas plus loin, il s'adossa à un bec de gaz et ouvrit le billet de Catherine. L'écriture était toute tremblée, à grands traits décousus, presque illisible, avec de larges taches rondes qui faisaient renfler le papier et effaçaient les mots : elle avait pleuré dessus. Il déchiffra : « Pardonnez-moi, Martial, je n'ai plus rien et je souffre. Je n'ai pas le courage de mourir. À la fin, je succombe, je pars pour l'Italie. Oubliez votre malheureuse Catherine. »

Ainsi elle était partie ! Il resta longtemps immobile, si navré, que tout son être lui semblait ressentir comme son cœur le même déchirement. Puis, soudain, il se ressouvint de Carmel. Sans doute, elle aussi était partie ! Perdues toutes les deux, perdues par la misère ; l'atroce misère, cette pourvoyeuse du vice. Maintenant voilà que Mariam aussi commençait à pleurer. Toutes ! elles s'en iraient toutes !… Et la mère, qui la consolerait ?

Il retourna lentement chez lui, par les rues bruyantes et pleines de vie, tandis que, dans son cœur mort, revenait, comme un refrain funèbre, cette strophe de « la Chanson de la Chemise : »

« Ô hommes, qui avez des sœurs aimées, — Ô hommes, — ce n'est pas de la toile que vous portez, — mais des vies de créatures humaines ! — Pique ! pique ! pique !… »

01 · 20

Le maréchal a donné sa démission. M. Grévy est président de la République. Nous sommes à la fin du mois de janvier. Les journaux liquident la situation des hommes politiques qui sont tombés. Parmi ceux-ci, Edward D… attire plus vivement l'attention, les coups de boutoir de la presse républicaine. L'accusation des correspondances publiées dans les journaux étrangers revient sur cette eau trouble de la politique et la salit encore. On réimprime ces correspondances ; on les commente ; on accuse tout haut ; on demande une enquête. Déjà Edward D… a passé deux fois la frontière pour se battre ; deux fois il a été touché légèrement. Maintenant on refuse ses cartels. Personne ne veut lui faire cet honneur suprême de croiser le fer ou d'échanger une balle avec lui. L'homme d'État se débat au milieu de ces hontes avec des fureurs qui menacent de le rendre fou. Ces hontes, il ne les mérite pas ; il n'a pas trahi son pays : sa conscience politique ne lui reproche rien. C'est un honnête homme ; seulement il viole les femmes. Une femme s'est vengée.

Yvonne, depuis la crise, achète tous les journaux. Tant pis, elle ne mangera pas ; mais elle dévore le fruit savoureux de sa vengeance. Le voilà bien, cet homme, marqué au front d'un signe d'infamie, comme elle l'a voulu. Maintenant, elle ne sent presque plus l'outrage ; elle s'est relevée, elle, humble et chétive, de la

chute qui l'avait souillée, et elle a frappé ce grand, ce puissant, aussi haut qu'elle a pu, à l'honneur. Elle a des frissons de joie atroce. Si elle l'osait, elle crierait : « C'est mon œuvre. Sus, sus, femmes outragées, défendez-vous, vengez-vous !... »

Mais elle se tait. M. Le Boterf s'amuse avec les journaux qu'on jette sur son lit. Quelquefois il les regarde. On dirait qu'il lit, qu'il comprend. Des tremblements lui viennent qui le secouent, et puis ses yeux ronds s'attachent sur Yvonne avec une terrible épouvante.

Un soir, Martin-Dumont rentra harassé. Il s'assit, les gestes lourds, n'osant pas lever les yeux sur Évah, qui, debout devant lui, lui adressait, comme chaque soir, sa question machinale :

— Eh bien ?

— Eh bien, dit-il, tout va de mal en pis. La politique absorbe tout ; les affaires sont suspendues. Et voici que, pour achever de donner de la confiance aux capitaux, la fameuse Banque territoriale vient de craquer. Tout Paris est en rumeur. On ne parle que de cela. C'est une catastrophe formidable. On l'a crié dans les rues ; les journaux donnent des détails. Il paraît que le directeur est en fuite ; il y a plus de vingt mille personnes ruinées et des banques qui sont entraînées dans la faillite ; un désastre, quoi !

Madame Le Boterf s'appuyait à un meuble, ses jambes tremblaient.

Elle dit :

— Sait-on quelles personnes sont compromises là dedans ?

— On parle du président du comité dont on a trouvé des reçus pour des sommes considérables dans les coffres vides.

— Ensuite ?

— Cela vous intéresse ? demanda Hector. Je vais descendre prendre un journal.

— Je vous prie, dit-elle.

Il sortit. Yvonne s'était remise. Elle allait et venait, préparant le souper. Cependant quelque chose la tordait au cœur.

M. Le Boterf ne la perdait pas de vue. Il s'était lentement soulevé et dardait les yeux sur elle. Une fois, ils étaient seuls, elle se tourna et s'arrêta aussi à le regarder. Ils semblaient se comprendre ; leurs paupières battaient, des rougeurs et des pâleurs passaient sur leurs joues. Yvonne sentit bientôt des larmes sourdre du fond de ses yeux, du fond de sa conscience peut-être, et voiler tout à coup son regard qu'elle abaissa. Alors Le Boterf gémit et elle l'entendit murmurer :

— C'est ma faute ; tout cela, c'est ma faute… Pardon, pardon…

Il agitait faiblement ses mains comme pour les joindre et ses doigts raidis s'accrochaient aux draps. Une pitié saisit le cœur bouleversé d'Yvonne ; elle accourut et le prit dans ses bras.

L'infirme, qui ne parlait plus depuis longtemps, tout à coup, se prit à dire ces mots très nets, mais lents, mais lourds comme des fardeaux qu'il eût rejetés un à un :

— Oui, c'est moi, j'y ai bien pensé ! Je t'ai laissée seule dans la vie. J'ai été lâche. On t'a fait du mal, et je ne t'ai pas défendue. Alors tu en as fait trop, beaucoup trop… Il y a un an aujourd'hui,

quand tu es partie pour aller… là-bas, je me souviens… Je me souviens ! … Nous avions pour manger alors, nous étions heureux. C'était bon ! c'est moi qui ai tout perdu !

» Le crime, le vol, la ruine, la misère, et le déshonneur de l'autre et vingt mille familles ruinées, tout, tout cela, c'est moi qui l'ai fait, c'est moi…

Maintenant, il râlait, la bouche convulsée, avec des suffocations qui l'étouffaient.

Martin-Dumont rentra tout essoufflé.

En poussant la porte, il cria :

— C'est épouvantable !

Et il tenait en l'air un journal déployé. Yvonne lui fit un signe pour qu'il se tût ; mais il ne le vit pas, et il continua :

« Dernières nouvelles : Au moment où l'on pénétrait chez le président du comité d'administration de la Banque territoriale, Edward D…, pour l'arrêter, car de graves accusations pesaient sur lui, on a entendu un coup de feu : il s'était fait sauter la cervelle. »

Un cri rauque, prolongé, déchirant, fut poussé par l'infirme, qui se dressa, repoussa Yvonne d'un geste violent de son bras détendu, puis s'affaissa comme une masse sur le lit, ne bougeant plus. Yvonne était tombée, elle gisait à terre, inerte. Lorsque Évah se précipita dans la chambre, elle les trouva tous deux immobiles, les yeux ouverts. Seulement le père était mort, et la mère était paralysée.

01 · 21

On enterrait M. Le Boterf à midi. La chambre mortuaire, pauvre et nue, aux volets clos, était éclairée par un cierge mince dont la flamme rouge montait toute droite, comme immobile.

Près du lit, sous la clarté du cierge, madame Le Boterf, étendue dans un fauteuil, ne bougeant pas, regardait fixement le mort.

Évah s'était habituée à deviner les volontés de sa mère dans son regard étrangement vivant. Elle avait cédé à son désir en la faisant transporter près du lit funèbre. Dans les mains de la paralysée, un chapelet pendait. Des pas discrets allaient et venaient sans qu'elle y prît garde. On préparait les funérailles. C'est-à-dire la maison se vidait de ses derniers meubles pour payer les frais de l'ensevelissement.

Hector avait couru toute la matinée, afin de n'employer personne. Et, comme on ne pouvait faire imprimer des lettres de décès, il était allé lui-même informer leurs amis de l'heure du convoi.

Àson retour, il dit à Évah que, sans doute, aucun d'eux ne viendrait. Comme il ignorait la nature des rapports de sa belle-mère avec la baronne de Monthaut et Lucie Goyanne, il était allé aussi chez elles, et il s'étonnait de la façon dont on l'avait reçu. La baronne, le toisant de bas en haut, lui avait répondu qu'elle ne connaissait pas ces gens-là.

Madame Goyanne avait daigné se faire excuser, afin que l'on sût qu'elle donnait à déjeuner ce jour-là à un ministre et à deux ambassadeurs.

Quant aux autres, la maison des Cléran était fermée ; les domestiques avaient répondu d'un air de mystère que madame et monsieur voyageaient. Thérèse Leroy était en représentation à Londres. Catherine Mordon avait disparu.

— Personne, murmura Évah plus attristée encore par la solitude où on la laissait dans cette rude épreuve.

Puis ils parlèrent plus bas ; ils comptaient. On faisait à M. Le Boterf les funérailles du pauvre ; cependant on n'arriverait jamais à tout payer. Martin-Dumont sortit encore emportant pour les vendre les derniers livres qui lui restaient. Cela pressait. Il fallait tout de suite quelque monnaie pour les hommes et le fossoyeur. La porte demeurait entr'ouverte afin que l'on entrât sans bruit. Évah, dans un coin, se cachait pour recoudre une robe noire, vite, avant l'heure qui approchait.

Elle entendit un pas léger et releva la tête : Abel Henriet était devant elle. La jeune femme rougit et brusquement se mit debout. La paralysée avait compris ce mouvement d'effroi ; elle tourna les yeux et fit un grognement furieux en remuant ses lèvres muettes.

Abel, très pâle, se tenait découvert et regardait Évah ardemment.

Elle lui dit, les yeux baissés et d'une voix très calme :

— Sortez, monsieur !

Il secoua la tête et répondit :

— Non ; vous m'entendrez. Votre situation est horrible ; je ne puis vous laisser souffrir ainsi. Écoutez-moi…

— Rien, dit-elle, sortez !

— Je suis votre ami, Évah !

— Je n'ai pas d'amis, je n'en veux pas.

— Eh bien, dit-il, un serviteur dévoué, passionné… Vous ne savez pas ce que vous faites en me repoussant. Ici, entre nous, dit-il avec un coup d'œil railleur à madame Le Boterf, sachez que la Banque territoriale qui vient de tomber m'a fait puissamment riche. Mon associé, le baron Reutch, était parti avec nos fonds deux jours avant la catastrophe. Notre participation était occulte, je ne suis nullement compromis. Seul, le baron de Monthaut s'est fait pincer ; il est en prison depuis hier. Quant à notre président, dit-il parlant cette fois à Yvonne, il s'est tué. L'affaire a été superbe et au gré de tout le monde, n'est-ce pas, madame ?

Le paralysée ferma ses yeux épouvantés. Elle comprenait bien : il la menaçait de révéler à sa fille la part qu'elle avait prise à ce drame. Évah s'était rassise après avoir dit :

— Mon mari va rentrer, monsieur ; il vous chassera.

— Et je le tuerai, avait répondu tranquillement Abel Henriet ; ce cher savant est très maladroit.

Maintenant, Évah, courbée sur l'étoffe noire où couraient ses doigts fins, d'une blancheur de cire, pensait qu'en effet Hector ne saurait pas se défendre et qu'elle ne devait pas l'exposer. Elle se résignerait donc à l'injure des paroles, se défendant elle-même du reste. Abel se penchait.

— Qu'allez-vous devenir ? lui disait-il. Votre dénuement est complet. Comment payerez-vous seulement l'enterrement de

votre père ?

Elle le regarda avec le calme défi de son regard pur.

— J'ai vendu son lit, dit-elle ; on viendra le prendre dès qu'il n'y sera plus.

— Et après ? dit-il la voix troublée par ce tranquille courage.

Elle ne répondit pas. Il reprit :

— Votre mère a besoin de soins, comment les lui donnerez-vous ? Serez-vous sans pitié pour elle ?

Elle tressaillit, touchée au cœur et regarda sa mère, dont maintenant le regard flambait. Alors elle lui sourit tristement et répondit très haut afin que la paralysée l'entendît bien :

— Nous sommes Bretonnes, monsieur, et, si nous avons juré de mourir dans notre misère honnête, nous mourrons, soyez-en persuadé ! Vous voyez donc bien que vous perdez votre temps. Je vous prie encore de me laisser. J'ai des devoirs à remplir. Du reste, voici le cercueil.

Des hommes entraient d'un pas lourd portant la caisse de sapin. Abel disparut.

On descendit le corps. Maintenant Évah se tenait près de sa mère, debout dans sa robe noire, aveuglée de larmes. Elle attendait. Peut-être quelque ami allait-il venir leur serrer la main avant le départ du convoi. Elle écouta s'éteindre le bruit navrant de cette marche rythmée pesant sur chaque marche de tout le poids du fardeau funèbre. Le silence se fit. Personne ne vint. Évah s'agenouilla devant sa mère, lui prit les mains, et coucha sa tête sur l'épaule de la paralysée ! Par la porte entr'ouverte, le

froid vif entrait et les faisait frissonner. Leurs larmes glacées, lentement tombaient.

Le cierge qui brûlait toujours les éclairait de sa lueur funèbre et noyait d'ombres vagues leurs deux visages immobiles.

Hector s'en allait tout seul accompagner le père. Quand il serait de retour, s'il lui restait quelque argent, on mangerait. Sinon…

Cette fois, c'était la misère absolue et irrémédiable ; et Évah songeait à toutes les femmes qu'elle avait connues et qui vivaient heureuses dans les splendeurs du luxe, tandis qu'elle manquait de pain.

D'où venait cela ?

Elle était seule maintenant sur la terre ! Toute seule sans un dévouement vrai, sans un secours. Elle comprenait bien qu'Hector ne pouvait rien pour elle, et sa mère n'existait pour ainsi dire plus. Seule, dans un monde si grand que personne ne songerait à la prendre en pitié ! seule au milieu de tous les dangers qui vous tentent à l'heure terrible de la faim ! seule pour porter jusqu'au bout, sans défaillance, son cœur rempli de passion contenue, et assailli par les terribles et enivrantes tentations du besoin d'amour !…

Quelqu'un poussa tout à fait la porte : cela fit une clarté brusque. Le soleil clair qui tombait sur la lanterne vitrée de l'escalier inonda la chambre d'une nappe lumineuse. La concierge entrait portant à deux mains une énorme couronne de fleurs naturelles qui embauma soudain toute la pièce. Elle dit qu'un valet venait d'apporter cela pour mettre sur le cercueil ; mais il était

trop tard ; le convoi était parti. Elle posa avec précaution sur deux chaises cette masse fleurie et s'en alla.

Évah s'était levée et regardait sans comprendre. D'où pouvait venir ce luxe de fleurs ? Tout à coup elle pensa à Abel Henriet, et elle courut, indignée, prête à faire remporter cette offrande si elle venait de lui.

Une carte était piquée dans les touffes de violettes qui dessinaient le mot « souvenir » sur un fond d'héliotropes blancs. Évah l'avait à peine détachée qu'un frisson de joie lui vint du cœur. D'un geste vif, irréfléchi, elle glissa dans son corsage cette carte qui portait le nom de Jean Delorme.

Puis elle se baissa, se mit à genoux devant ces fleurs, les toucha de ses mains comme avec des caresses. Alors une faiblesse la prit. Le jeûne, la fatigue, l'odeur violente des héliotropes et le souvenir du poète, qui, à l'heure de sa plus cruelle désespérance, lui arrivait dans la clarté du soleil et le parfum des fleurs, tout cela la troubla et l'étourdit. Elle chancela et finit par tomber en travers de l'immense couronne, la tête couchée sur les violettes, doucement évanouie dans une extase souriante.

Et la paralysée la regardait, les yeux brûlants d'une curiosité douloureuse ; elle cherchait à deviner, et sa pensée ardente dans son être immobile s'agitait, interrogeant l'avenir.

02 · 1

Le train court à toute vapeur. Il a quitté Paris la veille au soir, emportant, seules dans un wagon réservé, Madeleine de Cléran et

sa femme de chambre. Aux premières lueurs du jour, on passe à Périgueux ; puis l'express continue sa course, dépasse Agen et fait une halte à Rocamadour.

Il est midi. Madeleine se penche et contemple ce creux de vallée où se dresse le mamelon géant qui supporte la chapelle miraculeuse, haute et perdue dans les nues comme un vieux castel féodal. C'est là-haut que la Vierge noire, dans sa robe épandue en forme d'éventail, accueille les vœux des fidèles et les exauce, dit-on. Cependant ce n'est pas là que Madeleine vient prier. La grotte de Lourdes, voilà son but. Jules Lenormand doit la rejoindre à Tarbes.

Soudain, elle fait un cri ; l'avocat est près d'elle.

— Par quel heureux hasard ?... dit-il en s'approchant de la portière, sous les regards malins de la femme de chambre.

Madeleine balbutie une réponse inintelligible. Elle voudrait lui dire : « Ce n'est pas ici, allez-vous en ! » tant sa présence l'oppresse ; mais la physionomie de l'avocat est si digne, sa gravité si rassurante ! Elle se tait.

— Comment, vous ne descendez pas ? lui dit-il ouvrant la portière. Rocamadour est, en quelque sorte, l'antichambre du sanctuaire de Lourdes. On se fait recommander ici près de la Reine des Anges pour être mieux reçu là-bas. Ensuite le paysage est splendide. Cela vaut la peine de tenter l'ascension. Tenez, entendez-vous la cloche ? c'est la messe pour les voyageurs. Vous repartirez au train suivant.

Il la regardait avec une sorte d'autorité. Madeleine descendit. La femme de chambre prit une mine discrète pour s'éloigner

d'eux ; mais l'avocat, sévèrement, lui ordonna de soutenir sa maîtresse pour l'aider à gravir le vaste escalier de pierre taillé dans le roc, à perte de vue. Et, discrètement, il monta derrière les deux femmes, le front baissé et découvert. Un saisissement tenait Madeleine muette et rendait ses pas hésitants. Elle comprenait que, dans ce moment, commençait pour elle cette épreuve dernière dont Jules Lenormand lui avait expliqué les moyens physiologiques et mystiques tout à la fois. Ses nerfs tendus sous l'effort de sa volonté ardente lui semblaient déjà vibrer pour recevoir la commotion divine qui devait transformer miraculeusement son être stérile. Et elle s'abandonnait avec, de temps à autre, un coup d'œil timide vers Jules Lenormand, qui prenait dans son esprit une autorité de plus en plus puissante. Sa féminité sentait un maître avec quelque chose de tendre dans la protection dont il l'enveloppait et qui l'énervait doucement. Ils montaient silencieux. D'autres pèlerins, près d'eux, se hissaient sur leurs genoux, ce qui est la façon la plus dévotieuse, paraît-il, de gravir ce calvaire. D'autres descendaient, recueillis, les mains jointes. D'autres priaient tout haut. Un murmure d'Ave Maria passait dans l'air vif sur ces hauteurs qui paraissaient inaccessibles, tant les marches se succédaient à chaque détour du roc avec, tout en haut, la masse claire des murs du couvent, la silhouette plus élevée encore de la chapelle, et, dans les nues, la pointe du clocher demi noyé dans les vapeurs grises et enveloppé d'un vol incessant d'hirondelles.

Àl'arrivée, Madeleine haletait. Jules Lenormand passa sans la voir et se dirigea vers l'église. Madeleine le suivit ; la jeune servante ne souriait plus.

Une dizaine de personnes attendaient, rangées devant la balustrade, dans la chapelle sombre. Près du cintre, sur le sommet de l'autel, dans une niche, la Vierge noire. Il fallait renverser la tête pour la voir et le jour des vitraux éblouissait, frappant quelques femmes nerveuses d'une sorte d'anesthésie qu'elles attribuaient à l'influence miraculeuse.

Depuis plusieurs jours, Madeleine se préparait par le jeûne et les confessions. Elle se leva et vint communier. À peine eut-elle reçu l'hostie qu'une émotion vive la toucha, un attendrissement subit ; elle ressentit comme une exquise défaillance de tout son être. Elle revint à sa chaise avec une lenteur d'extase, s'affaissa, le front dans ses mains et éclata en sanglots. Elle se sentait divinement heureuse comme si Dieu lui-même s'était fait son époux mystique dans cette minute d'union idéale et qu'elle eût senti tressaillir ses flancs. Un élan de reconnaissance profonde la fit se retourner vers Jules Lenormand, qui baissa les yeux sous l'étrange regard de cette douce hallucinée.

Elle quitta l'église, comme un banquet, l'œil brillant, la joue brûlante, les lèvres gonflées de fièvre. Elle vint hardiment s'appuyer au bras de l'avocat pour redescendre les marches. Et elle marchait légère, vive, soulevée, elle semblait un peu grisée ; un torrent de joie l'emportait. Elle avait acheté à la porte, à la boutique des bonnes sœurs, des bibelots pieux et bénits : un collier de corail, des chapelets d'ivoire. Elle portait tout cela suspendu à son cou, à ses bras, joyeuse comme une enfant, babillarde, agaçante. Elle faisait des sourires autour d'elle. Une mendiante leur ayant dit :

— La bonne Vierge vous accorde beaucoup d'enfants, monsieur et madame !

Elle partit d'un rire fou, secouant le bras de l'avocat, qui essuyait par instant la sueur de ses tempes, dont les veines gonflées battaient.

Ils rejoignirent le train. Cinq minutes restaient avant le départ.

— Venez-vous au buffet ? dit-il à Madeleine.

Elle répondit :

— Pour quoi faire ?

Depuis la veille, elle était à jeun et elle ne s'en apercevait pas : ses nerfs la soutenaient. Elle remonta légèrement dans son wagon, où Jules Lenormand la suivit.

Il s'assit en face d'elle, qui ne le quitta guère de son regard enfiévré, l'œil agrandi et un peu hagard.

Le soir, ils arrivaient à Tarbes. L'avocat dès l'arrivée, installa Madeleine et sa femme de chambre dans le même appartement ; puis on ne le revit plus jusqu'au lendemain.

Cette discrétion toucha Madeleine. Elle lui tendit les mains quand elle l'aperçut dans la cour de l'hôtel qui faisait charger les bagages. Il était très pâle et faisait des efforts pour rester grave.

Il lui dit sans la regarder :

— Avez-vous entendu la messe ce matin ? Nous partons pour Lourdes dans une demi-heure.

Elle frissonna légèrement en baissant la tête et balbutia une excuse. Elle ne savait pas, elle n'était pas sortie… La physionomie

sévère de l'avocat l'oppressait, et son regard inquiet se levait sur lui.

Elle ne le revit pas jusqu'à Lourdes : il avait pris un autre wagon pour fumer. Elle trouva ses appartements retenus dans une grande maison qui faisait suite à la principale hôtellerie et en dépendait : tout le premier étage, dont un balcon reliait les quatre fenêtres de la façade. Deux de ces fenêtres appartenaient à la chambre de Madeleine, les deux autres à l'appartement de l'avocat. La femme de chambre occupait une pièce au-dessus. On n'avait pu trouver mieux. Toutes les maisons étaient occupées. Les pèlerinages se succédaient. La petite ville semblait en fête. On eût dit une foire, une kermesse. Les boutiques de bibelots pieux s'échelonnaient depuis la rue principale jusqu'à la grotte avec leurs girandoles de chapelets, dont quelques-uns mesurent quatre ou cinq mètres avec des grains de la grosseur d'un œuf. Un monde bizarre emplissait les rues : curieux, industriels, indigènes, touristes et dévots se coudoyaient dans un silence respectueux, qui fait partie de la réclame des gens du pays, dont les pèlerinages font la fortune. Ils promènent un air convaincu et racontent tout haut les miracles.

Madeleine, de son balcon, s'amusait à ce spectacle étrange, rehaussé par le cadre pittoresque des montagnes, qui vont, en s'éloignant, toujours plus haut dans les nues, avec le ciel sur leurs cimes où dorment les neiges éternelles. Un ciel bleu, un air vif, une clarté gaie dans les dernières flammes du soleil couchant, semblaient détendre ses nerfs, et l'apaiser dans une sérénité douce. Jules Lenormand parut sur le balcon.

— Est-ce pour vous distraire que vous êtes venue à Lourdes ? lui dit-il d'un ton bref.

Madeleine rentra chez elle et se mit en prières.

Puis elle commença la neuvaine.

Pendant neuf jours, elle jeûna, pria, se confessa, but à la source, se prosterna devant le rocher creusé en niche autour de laquelle une banderolle porte ces mots : « Je suis l'Immaculée Conception. » Une faiblesse la gagnait peu à peu et troublait jusqu'à ses pensées. L'avocat la traînait à son bras, chaque matin, vers la chapelle haute qui domine de ses clochetons à jours la grotte miraculeuse. Le neuvième jour, elle lui dit qu'elle ne pouvait plus marcher. Ils étaient dans l'étroit sentier bordé de rosiers du Bengale et qui monte en tournoyant au-dessus du Gave aux eaux claires. Sans rien dire, il passa le bras autour de sa taille et l'aida à avancer en la soulevant. Elle ne s'étonna pas et s'appuya sur lui. Pendant cette journée, il ne la quitta pas, parfois lui tenant longuement les mains et elle s'abandonnait.

Le soir, il l'obligea à manger quelque peu. Cela l'étourdit et il lui vint une légère fièvre. Au reste, elle ne souffrait pas, si ce n'est d'une sorte de malaise lorsque Jules Lenormand s'éloignait d'elle. Alors une irritation plus vive la prenait, qui ne se calmait que lorsqu'elle se sentait près de lui.

Le traitement de l'avocat avait parfaitement réussi : la névrose de Madeleine s'était compliquée d'accidents hystériques qui devaient donner à cette femme si chaste des ardeurs que sa grande faiblesse ne lui permettrait pas de vaincre.

Ce soir-là, ses yeux, aux pupilles dilatées et comme phosphorescentes, accusaient des angoisses intimes dont elle rougissait sans les comprendre. Une moiteur couvrait ses tempes et amollissait ses mains. Elle resta sur son balcon très tard dans la nuit,

enveloppée de son capulet de laine blanche, demi-couchée dans un fauteuil large. La ville dormait. Les petites boutiques étaient fermées. Des lueurs rares passaient au ras des volets clos. Le ciel, tout brillant d'étoiles, paraissait flotter comme un voile céleste dans la vapeur blanche qui montait de la vallée. Et, tout autour, la masse sombre et lourde des montagnes, dont les cimes et les pics se noyaient au loin dans les brumes et, plus près, semblaient éclairer de leur fanal de neiges éclatantes le coin du ciel qui les touchait.

La tête renversée, Madeleine achevait de s'éblouir à regarder scintiller les astres. Quand elle baissait les yeux, elle rencontrait ceux de Jules Lenormand, qui, debout, près d'elle, adossé au montant de la fenêtre, la contemplait avec une ardeur inaccoutumée. Ils parlaient à voix basse des espérances de Madeleine. Elle lui demandait s'il pensait que Dieu l'eût exaucée. Elle lui disait éprouver certainement un changement dans tout son être. Elle lui dit même, sans nul embarras, qu'elle n'irait pas plus loin dans les Pyrénées et rentrerait immédiatement retrouver son mari.

Il lui répondit avec un sourire vague :

— Les voies de Dieu sont plus compliquées que vous ne le pensez. Voilà que vous vous mêlez de diriger vous-même votre destinée au lieu de vous en remettre au hasard de la Providence. Soumettez-vous donc à la volonté divine en répétant la réponse obéissante de Marie : « Je suis la servante du Seigneur… »

— Oui, répliqua Madeleine en souriant, mais je ne vois pas l'ange.

— L'ange est un homme parfois, murmura l'avocat.

Au bout d'un silence, il reprit :

— Qui donc ne s'est jamais senti poussé à commettre un acte auquel il n'avait jamais songé auparavant, mais qu'il entrait dans les vues de la Providence de faire s'accomplir ? Nous ne sommes que des instruments au service de la volonté divine. Et, quand l'honnête homme qui a prié se sent entraîné à faire une action qu'il ne comprend toujours pas, ou même qu'il juge coupable, il ne doit pas plus résister à cet ordre mystérieux, que si Dieu lui-même lui disait :« Va ! »

Madeleine regardait l'avocat avec une sorte d'effroi religieux. Il lui semblait le voir grandir comme si son front allait toucher les étoiles. Sa voix, qu'il modulait, lui enveloppait le cerveau et berçait ses idées vagues. Elle l'écoutait les mains jointes et doucement frissonnante.

Il reprit les yeux perdus dans l'espace :

— Pourquoi suis-je là ? Pourquoi vous ai-je suivie ? Le sais-je ? Qui m'a poussé ? Que m'importait votre bonheur, votre santé, votre vie ? Mais, tout cela m'est devenu cher. J'ai tout quitté, j'ai abandonné mes intérêts, j'ai senti cette force divine qui pesait sur moi et dirigeait mes actes. J'ai cédé. Me voici. Je sens que ma mission n'est pas accomplie. Je me recueille et je dis à Dieu : « Parle ! »

Une oppression soulevait la poitrine de Madeleine. Elle respirait fort, et son souffle brûlant lui entr'ouvrait les lèvres. Jules Lenormand tourna les yeux vers elle, et lui vit les joues tachées du rouge violent de la fièvre.

Il se pencha pour lui toucher le poignet en disant :

— Vous souffrez ?

Elle eut un frisson et le regarda avec une sorte d'angoisse pendant qu'il la tenait.

— Ce n'est rien, dit-il en abandonnant sa main. Toujours la même chose.

— Quoi donc ? dit-elle la voix un peu rauque.

— Le détraquement de vos organes privés de l'activité qui fait leur vie.

Puis sa voix se mouilla dans un attendrissement subit :

— Ah ! que ne puis-je donner ma vie pour le voir, là, sur vos genoux, ce petit être tant désiré qui doit sauver vos jours et ramener la joie dans votre existence décolorée.

Madeleine se tordit.

— Je le veux, dit-elle étendant les bras et regardant le ciel.

Tout à coup elle dit, l'air égaré :

— Il n'y a donc pas de Dieu.

— Taisez-vous, dit-il s'agenouillant comme pour demander grâce à Dieu de ce blasphème. Il se trouvait aux pieds de Madeleine et s'appuya sur elle d'un geste accablé.

En refermant ses bras, elle les croisa sur l'épaule de l'avocat, et ils restèrent ainsi quelques instants silencieux, dans la tiédeur énervante de ce rapprochement. Lentement, il tourna la tête et mit ses yeux enflammés de désir dans les yeux mouillés de la jeune femme. Puis, la voix basse, haletante, il murmura :

— Madeleine, ne vous semble-t-il pas que Dieu nous a jetés ainsi tout à coup, aux bras l'un de l'autre, dans un coin perdu de son immensité, sous le voile bleu de son ciel profond, pour quelque œuvre mystérieuse ?…

Il avait glissé ses bras autour d'elle et la rapprochait de lui.

Maintenant elle fermait à demi les yeux avec un sourire nerveux qui découvrait ses dents serrées.

Pourtant elle fit un mouvement pour se dégager ; mais ses bras retombèrent mollement comme dans l'abandon d'une ivresse exquise.

Alors il la souleva et murmura à son oreille :

— Madeleine, veux-tu être mère ?

Elle se raidit de tout son corps et l'étreignit soudain sur sa poitrine, violemment, en criant dans un soupir de volupté douloureuse :

— Oh ! oui.

Il l'emporta dans sa chambre.

02 · 2

Le mois de novembre finissait, Madeleine ne revenait pas à Paris. Elle s'était sauvée dans un coin perdu de la vallée de Gèvres, au lendemain de sa chute dans les bras de Jules Lenormand, et elle se cachait là, épouvantée, honteuse et malade, n'osant plus rentrer chez elle.

Le surlendemain de cette même nuit, l'avocat reparaissait au barreau et demandait à Cléran des nouvelles de sa femme.

Quand les premières neiges parurent, M. de Cléran s'inquiéta. Il écrivit à Madeleine, lui ordonnant de revenir sans délai. Elle revint. Il la trouva morne, avec les joues creusées. Cependant elle n'avait plus ses crises et l'appétit était revenu. Mais elle ne sortait plus de chez elle, et elle ne recevait personne. Elle prenait des attitudes farouches, rougissait et baissait la tête à la moindre observation de son mari. Elle ne parlait jamais et elle ne priait plus. Un jour, M. de Cléran s'indigna ; elle refusait de l'accompagner à un sermon de charité, que le père Monsabré devait prêcher à Saint-Philippe-du-Roule. Il s'emporta et voulut l'y contraindre. Il ordonna à la femme de chambre d'habiller madame, et il restait là. Quand on voulut la toucher, elle s'évanouit. On envoya chercher le docteur. Il examina Madeleine ; puis il emmena M. de Cléran dans son cabinet et lui fit ses compliments : madame de Cléran était enceinte.

— C'est impossible ! s'écria le mari.

Le docteur précisa : une grossesse de quatre mois environ. Elle était même déjà visible : la taille svelte de la jeune femme se montrait arrondie sous le fardeau plus lourd de la poitrine.

— Vous avez une certitude, n'est-ce pas ? demanda M. de Cléran au docteur.

— Absolue, répondit celui-ci.

— C'est bien, je vous remercie.

Et il rentra chez sa femme. Il ferma les portes, prit une chaise et vint s'asseoir, très calme, la face blême et dure, à quelques pas

de la chaise longue où Madeleine était étendue. Il l'examina une minute, froidement ; puis, d'une voix claire que nulle émotion ne troublait, il lui posa cette question :

— Savez-vous que vous êtes enceinte ?

Madeleine, pour qui le mensonge était une souillure, se demandait depuis un instant, si pour le salut de son enfant, elle ne devait pas mentir. Elle ferma les yeux pour répondre :

— Non.

— Vous mentez, dit tranquillement M. de Cléran.

Puis il ajouta :

— Le nom du père de votre enfant ?

Elle eut un tressaillement de tout son corps. Mais elle se redressa, et, tandis que ses joues s'empourpraient, elle balbutia :

— Je ne vous comprends pas.

— Vous allez me comprendre. Lorsque je dus me marier, mon père me fit cette confidence qu'un accident de jeunesse me privait à jamais du bonheur de voir naître des enfants de moi. Je répondis à mon père que la jeune fille que j'avais choisie était assez pieuse et assez pure pour partager ma mauvaise fortune sans regret et sans défaillance. Je vous épousai. Cependant, je n'avais pas perdu tout espoir : un médecin de mes amis m'affirma, sur l'honneur, que j'aurais plus d'enfants que je n'en voudrais. J'ai compris, depuis, qu'il se moquait de moi. Mais alors je repris confiance et je vous emmenai demander l'aide de Dieu dans tous les lieux consacrés à la manifestation de sa toute-puissance. J'avais la foi. Cependant nos vœux ne furent pas exaucés. De retour

à Paris, je m'adressai à des hommes de science qui me déclarèrent que mon malheur était irrémédiable. Je ne vous en parlai pas : à quoi bon ? Je croyais à votre pureté, et il m'eût semblé outrageant de vous faire entendre que, si vous mettiez un enfant dans ma maison, j'avais tous les droits légaux d'en décliner la responsabilité. M'avez-vous compris maintenant ?

Madeleine ne répondait pas, écrasée de honte. Il recommença :

— Voulez-vous me dire le nom de votre complice ? Non ? Il suffit. Je n'ai pas l'intention de vous y contraindre. S'il m'eût été connu, je me serais vu forcé par les préjugés sociaux de lui demander une réparation, malgré les répugnances de ma conscience de chrétien. J'aime autant qu'il n'y ait pas de sang versé ! Le châtiment est l'œuvre de Dieu. Mais le chef de famille est un juge. Levez-vous, et sortez.

Elle le regarda effarée, ne comprenant pas. Il s'était levé lui-même et tendait son bras vers la porte :

— Vous avez déshonoré la maison de votre mari ; sortez, femme impure et criminelle, je vous chasse !

Madeleine s'était soulevée comme pour obéir ; puis elle retomba, défaillante, s'accrochant de ses mains au dossier de sa chaise. Ses larmes coulaient sans un sanglot, lui mouillant la poitrine. Elle eut un geste d'ineffable supplication et murmura :

— Prenez pitié de moi, pour l'amour de Dieu ! Si vous saviez !...

— Je ne veux rien savoir. Vous avez péché, vous avez souillé mon foyer, le crime est en vous, je ne vous connais plus.

Il cria d'une voix plus forte :

— Je vous ordonne de sortir.

— Et, où voulez-vous que j'aille ?... balbutia la malheureuse jeune femme, qui sanglotait en lui tendant les mains.

— À la rue, où sont vos pareilles. N'importe où il vous plaira. Mais hors d'ici !

Elle se leva, regarda vaguement autour d'elle, puis traîna ses pas vers la porte, machinalement, sans penser. Elle s'en allait, voilà tout.

— Un mot encore, dit-il de sa voix froide et dure.

Elle s'arrêta.

— Vous savez que vous êtes entrée ici sans dot. Votre tante, mademoiselle de Livry, qui avait promis de vous léguer tout son bien, l'a donné aux couvents. Elle a bien fait. Actuellement elle vit retirée chez les dames du Sacré-Cœur, où elle a donné le reste de sa fortune en viager. Vous n'avez rien à réclamer de ce côté. Je n'ai donc à vous restituer que le trousseau de quelque valeur que vous avez apporté. Tous les objets acquis depuis votre mariage sur les revenus de la communauté, seront vendus, et l'argent distribué aux pauvres. Vous pourrez faire prendre, dès aujourd'hui, ce qui vous appartient. J'ai fini, allez !

Madeleine était debout, près de la porte ; elle se sentit doucement saisir par le bras : sa femme de chambre l'emmenait.

Cette femme l'enveloppa, lui jeta une mantille sur la tête et la fit descendre. Puis elle la mit dans une voiture et donna l'adresse

d'un hôtel meublé ! Quand la voiture roula, elle se tourna vers madame de Cléran, qui ne bougeait pas, les yeux fixes.

— Voyons, madame, ne vous tourmentez pas. Un bon procès vous vengera de cette infamie. La conduite de monsieur est indigne. Une sainte comme vous ! Vous avez bien fait de partir, cela valait mieux que d'amener quelque scène qui, dans votre position, pouvait être funeste ; mais maintenant, croyez-moi, envoyez-moi chercher un bon avocat… Voulez-vous que nous allions, tout de ce pas, chez M. Jules Lenormand ?

Madeleine fit un cri et se cacha le visage dans les mains.

— Non, non, rien, personne !… Emmenez-moi bien loin, cachez-moi, cachez-moi…

Cette fille eut un haussement d'épaule et grommela :

— Demain madame sera plus calme. Elle comprendra qu'elle ne doit pas se laisser traiter ainsi. Si toutes les femmes étaient des agneaux, comme madame, les hommes ne se gêneraient pas pour les égorger. Mais, Dieu merci, les femmes se rebiffent. J'en ai vu bien d'autres, allez ! et c'étaient eux qui finissaient par mettre les pouces. Si seulement madame voulait me laisser faire…

La voiture s'arrêtait devant un hôtel de la rue Saint-Honoré. Madeleine fit un effort ; elle se redressa, et put dire d'un ton ferme :

— Vous me ferez inscrire sous mon nom : Madeleine de Livry. Souvenez-vous que désormais je suis veuve et seule au monde. Et ne répétez jamais ce que vous avez dit aujourd'hui : je n'ai de jus-

tice à demander à personne, ni à M. de Cléran, ni à la société, ni à Dieu. Je n'existe plus que pour mon enfant…

Dans la même journée, la femme de chambre alla chercher ce qui constituait le trousseau de Madeleine : du linge brodé, des dentelles, des fourrures, des bijoux. Cette fille, passablement honnête et dévouée, s'occupa de faire un budget à Madeleine. On vendit les bijoux. Cela donna plusieurs milliers de francs avec lesquels on pouvait attendre les couches.

02 · 3

Évah, n'ayant plus entendu parler de Madeleine, se crut oubliée. Elle souffrit, mais elle ne chercha pas à la revoir. Dans l'écrasement de sa vie d'humiliation et de misère, cette nouvelle douleur tombant sur elle la laissa presque insensible. Bientôt elle n'y songea même plus. Cette amitié, c'était aussi le passé ; un passé de quiétude, de jouissances paisibles, et qui était à jamais évanoui.

Elle perdait cela comme elle avait perdu sa situation sociale et le reste : tout s'enchaînait.

Quand elle se voyait maintenant, de ses belles mains blanches aux doigts fins, toucher à tous les objets grossiers du ménage, aller et venir, la jupe troussée, dans le galetas, sans feu l'hiver, et brûlant l'été, où ils agonisaient tous les trois, elle, sa mère et son mari, il lui semblait parfois qu'elle avait vécu deux vies, dont l'une, la vie heureuse, dans des temps très éloignés ne lui laissait que de vagues souvenirs.

Hector Martin-Dumont avait essayé de se placer dans un magasin : cela n'avait pas réussi. Il oubliait sa besogne des journées entières pour se livrer à ses calculs et à ses rêveries d'inventeur. Il s'astreignit pourtant à faire des écritures, deux heures chaque soir, chez un boutiquier juif qui le payait mal, mais promettait de lui trouver un commanditaire pour son invention du rail de chemin de fer, à sonnerie électrique, qui devait rendre impossible la rencontre de deux trains. On vivait maintenant sur cette espérance dans le logis misérable où Yvonne Le Boterf mettait la tristesse de son silence et de son immobilité.

Le courage d'Évah restait haut. Elle était vaillante et douce. Sa jolie figure pâle, aux traits fermes, annonçait la souffrance, mais non cette fatigue morale que donne la faiblesse de l'âme.

Elle luttait pied à pied contre l'envahissement de la misère noire ; mais elle n'était pas vaincue. Le sentiment du devoir, si puissant dans son âme droite, la soutenait. Elle avait essayé des travaux de couture qu'une femme peut faire chez elle ; cela ne suffisait pas à les nourrir tous. Malgré les regards épouvantés de sa mère, elle chercha quelque emploi au dehors.

Pendant une année, elle courut les bureaux de placement : deux fois elle obtint d'être placée :

Àla caisse d'un magasin de parfumerie, d'où le patron, trop galant, l'obligea à partir, et dans un cabinet de lecture que sa beauté achalanda tout à coup, mais que ses rigueurs faillirent ruiner. La dame du bureau, furieuse de voir filer ses clients, la traita de bégueule et la chassa. Ensuite, elle ne trouva plus rien.

Une deuxième année s'écoula dans ces poursuites acharnées après le pain de chaque jour, qui manqua quelquefois. Çà et là,

Martin-Dumont s'employait et gagnait quelque argent ; puis son démon familier mettait de nouveau sa cervelle en ébullition, et il se reprenait à courir les rues, offrant des millions à gagner à des gens qu'il aurait peut-être convaincus, s'il n'eût été vêtu de loques et traînant des souliers éculés.

Un soir d'hiver, deux dames de charité visitaient le quartier. La concierge leur indiqua la mansarde où des gens qui ne mendiaient pas, disait-elle, étaient bien près de mourir de faim. Ces dames montèrent. En entrant, elles aperçurent à la faible clarté d'une petite lampe, sous le toit abaissé, la paralysée étendue immobile sur son fauteuil, et, près de la porte qu'elle venait d'ouvrir, la tenant encore d'un geste fier, comme pour congédier les visiteuses inattendues, une jeune femme grande et mince, blanche comme un cierge, presque hautaine.

L'aumône était difficile à offrir. L'une de ces dames s'approcha d'une table, déposa discrètement son offrande et se retira. Évah n'avait pas compris. Mais lorsque la porte se fut refermée, elle tourna la tête et vit la pièce d'or qui reluisait. Elle fit un cri de honte et cacha son visage dans ses mains. La mesure était comble : elle mangea, ce soir-là, le pain amer de la charité.

Toute la nuit elle remua dans sa pensée un projet depuis longtemps formé, mais qu'elle repoussait toujours.

Cependant, à cette heure de dénuement absolu, une hardiesse lui venait. Il lui était impossible désormais de se passer d'un appui, d'une protection.

Puisqu'il lui fallait enfin tendre les mains pour demander de l'aide, eh bien, elle les tendrait, mais vers lui, lui seul, dont le res-

pect était assez haut pour qu'elle pût l'implorer sans honte, lui, l'inoublié, son poète et son Dieu, Jean Delorme, enfin !

Ses yeux restèrent ouverts dans l'ombre, pendant toute cette nuit de délibération suprême. Elle regarda passer toutes les visions troublantes de cette rencontre après trois années de séparation, et elle usa, pour ainsi dire, ses émotions, afin d'être forte et maîtresse d'elle-même quand elle serait en présence du poète.

Au matin, comme elle était très lasse, elle se trouva calme, et jugea qu'elle pouvait affronter cette redoutable épreuve. Elle partit.

Jean Delorme habitait, aux Champs-Élysées, un pavillon qui faisait le coin de la rue du Bel-Respiro. C'était une sorte de petit temple capitonné comme un coffret à bijoux. Du haut en bas, d'épais tapis, de lourdes tentures, des portières d'une richesse inouïe étouffaient le bruit des pas et des voix. Les murs et les plafonds disparaissaient sous des lambris sculptés, dorés, coloriés, armoriés : une fantaisie espagnole qui avait passé par là avant le poète et laissé sur tous les murs, sous la forme d'écussons blasonnés, les traces de sa folie héraldique.

Jean Delorme avait accroché là-dessus une admirable collection de tableaux anciens et modernes. Dans tous les coins, un buste, une statue, un groupe, marbre, bronze ou terre cuite, peuplaient, animaient d'une intense vie artistique ce logis où régnait aussi comme une sorte de volupté tendre, évoquée peut-être par le demi-jour tombant des vitraux peints et les meubles bas aux formes d'une mollesse exquise. Peut-être aussi par les Dianes et les Vénus qui semblaient se mouvoir dans leurs cadres d'or pour attirer les regards sur leur grâce idéale. Leur blancheur jaillissait

du fond d'ombre avec un relief saisissant qui donnait à toutes ces formes féminines, debout ou couchées, souvent lascives, l'apparente impudeur de nudités vivantes.

Au bout de cette galerie, dans un cabinet vitré, tendu de soie claire, Jean Delorme travaillait. Le poète ne publiait plus de vers. La grande vogue qui lui était venue à la suite d'un premier roman en prose avait décidé de sa vocation.

Il était né pour le roman, le roman à la fois poétique et vivant, le roman réel aperçu au clair de lune, le roman des vérités que l'on cherche à tous les coins du rêve avec une étoile dans son falot. Ses livres s'enlevèrent. Il profita du succès et les sema comme s'il eût effeuillé des roses. Cependant son indolence s'épargnait : il dictait.

Après avoir fourbu trois ou quatre secrétaires qui ne pouvaient arriver à le suivre dans la fougue et l'abondance de son improvisation, il s'avisa d'avoir recours à des femmes. Celles-ci, intelligentes, comprenant à demi-mot, intéressées par le récit, le secondèrent admirablement. Le travail était rude : elles écrivaient parfois douze heures par jour. Mais il donnait un bon salaire, et il les respectait, les traitant en camarade. Le contraire eût dérangé sa verve.

Ce matin-là, l'une d'elles prenait congé de lui. Un événement inattendu l'appelait dans sa famille, en province ; elle partait, laissant inachevé un travail pressé. Jean Delorme était maussade ; il voulait l'obliger à rester. Au moins qu'elle attendît d'être remplacée. Maintenant il était dans cet ouvrage jusqu'au cou ; s'il l'interrompait, ce serait fini. Et déjà la fatigue le prenait à la pensée d'écrire lui-même.

La jeune femme s'excusait. Elle noua son chapeau, prit ses gants et tendit les mains au poète.

Àce moment, celui-ci aperçut au fond de la galerie, au pied du socle blanc d'une statue, une femme vêtue de noir, qui n'osait avancer. Elle regardait vers lui. Il se leva et fit partir son secrétaire par une porte dérobée : ses nombreuses bonnes fortunes lui rendaient ces précautions familières. Puis il se dirigea vers l'inconnue qui attendait. À mesure qu'il approchait, un trouble s'emparait de lui. Avant d'être près d'elle et qu'elle eût levé son voile, il l'avait reconnue.

— Évah !

Ce nom avait glissé sur ses lèvres, passionnément, et il lui tenait les mains qu'il couvrait de baisers. Elle était glacée, frissonnante. Il jeta un coup d'œil sur la misère de son costume et n'osa pas l'interroger. Mais il la conduisit doucement près de la haute cheminée de son cabinet, où flambait un grand feu, entre les colonnes d'or des lourds chenets sculptés. Le corps svelte de la jeune femme s'enfonça à demi dans les coussins de soie du fauteuil et ses pieds disparurent dans la tiède fourrure des tapis. Et elle demeura comme engourdie dans ce bien-être dont elle était depuis si longtemps privée et qui l'enveloppait tout à coup. Elle tremblait nerveusement. Bientôt elle se remit. Son regard profondément triste se leva sur Jean Delorme. Elle dit très bas :

— Je vous demande pardon, j'ai fait partir quelqu'un. Mais je vais m'en aller tout à l'heure…

— Quelqu'un ? dit-il ne se rappelant plus.

Elle précisa avec une vivacité dont elle rougit ensuite.

— Oui, cette jeune femme blonde qui vous a serré les mains…

Le poète sourit.

— Mon secrétaire, dit-il. Elle s'en allait. Mais Évah ne souriait pas. Elle reprit avec expression :

— Et Thérèse ?

— Voulez-vous que nous ne parlions pas d'elle ?

— Pourquoi ?

— Parce que… Parce que Thérèse fait aujourd'hui partie d'un monde dont vous ne devez pas entendre parler.

— Oh ! murmura Évah en détournant les yeux, elle a donc bien souffert !

— Et vous m'accusez sans doute ?

Elle ne répondit pas. Il garda un instant le silence. Puis il se leva, marcha à travers son cabinet, d'un pas lent, le front plissé. Tout à coup, il traîna une chaise basse et vint s'asseoir tout près de la jeune femme.

— Non, dit-il, ce n'est pas ma faute. Soyez-en juge, puisque vous le voulez. Thérèse avait deux passions : son art et l'amour jaloux, furieux qu'elle m'avait voué ! Cet amour lui était d'autant plus cher qu'elle le considérait comme un obstacle à sa vocation. Il lui aurait fallu vivre de la libre vie artistique sans préjugés et sans contrainte ; et elle s'ensevelissait, pour me contraindre à m'y ensevelir avec elle, dans une solitude farouche qui la séparait de son monde et la vouait fatalement à l'oubli ! Cet oubli l'exaspérait et elle maudissait son amour en s'y cramponnant avec une vio-

lence, une tyrannie dont je n'ai pu supporter le joug que par un miracle de pitié et de dévouement auquel votre souvenir, Évah, n'a pas été étranger. Je la laissai se débattre, prévoyant la fin, mais ne faisant rien pour la précipiter…

— Rien… que des infidélités sans nombre dont son cœur a subi le martyre, murmura Évah les yeux baissés.

Le poète secoua doucement sa tête blonde d'un air d'ennui.

— Laissons cela, dit-il, vous ne comprendriez pas.

Puis il reprit avec un léger sourire et un haussement d'épaule.

— Les infidélités d'un poète ! Ce sont comme des sonnets et des rondeaux qu'il sème par le monde en cherchant la forme pure, la perfection idéale qu'il ne rencontre jamais. C'est une débauche d'imagination qui n'atteint pas le cœur. Thérèse, du reste, n'a été elle-même qu'un poème… un peu plus long que les autres. Je n'ai jamais eu qu'un amour, vous savez lequel, madame ! À celui-là seul je n'ai jamais été infidèle.

Le poète regardait ardemment la jeune femme, dont l'émoi qui lui empourprait les joues lui causait une sorte d'extase. Elle rompit vivement ce silence.

— Alors, Thérèse ? dit-elle sans lever les yeux.

— Thérèse s'est lassée. Depuis quelque temps déjà, elle inclinait à renoncer provisoirement au grand art, à substituer au péplum de la tragédienne la robe de ville de trois mille écus qui fait le succès de la plupart des comédiennes modernes. Elle disait que, lorsqu'elle aurait joué « la Dame aux Camélias » et « Adrienne Lecouvreur », sur toutes les scènes du monde, on se-

rait bien forcé de reconnaître qu'elle était de taille à décrocher la couronne immortelle de Rachel au fronton de la Comédie-Française.

» Cette idée s'emparait d'elle en même temps que l'on parlait d'une reprise de « la Princesse Georges » au Vaudeville. Elle prétendait trouver dans ce rôle des effets qu'on n'y avait pas encore aperçus, et son désir de le jouer devenait une frénésie. Malheureusement il était déjà distribué. Cependant une influence toute-puissante s'offrait à elle pour réaliser sa fantaisie. Une personnalité très haute, doublée d'une fortune royale.

» Elle n'avait qu'un mot à dire et toute difficulté s'aplanissait. Elle entrait en possession de son rôle et elle débutait au milieu d'un vacarme de réclame, environnée d'un luxe de toilettes et de diamants qui deviendrait un événement parisien et porterait son nom et sa réputation aux quatre coins du monde.

» Je savais tout cela et je me taisais. Elle me harcelait des fureurs de sa passion qui chancelait, et s'en prenait à moi de l'indécision où l'ambition de la gloire jetait sa vertu.

» Elle me criait de l'emmener, de l'arracher à cette tentation horrible dont mon amour pouvait seul la sauver. Elle me proposait de fuir, de quitter la France…

— Pauvre Thérèse ! soupira Évah, dont les yeux se mouillaient.

— Oui, elle serait à plaindre si j'eusse contenté son caprice, car elle ne me l'eût jamais pardonné. Mon devoir était de la laisser libre de sa destinée.

» Un soir, on soupait chez moi. Le prince X..., le personnage en question, la pressait de se décider : la pièce allait entrer en répétition. Il était assis à la droite de Thérèse, en face de moi ; j'entendais tout cela à demi-mot. Elle me brûlait de ses yeux enfiévrés ; je détournais les miens. Alors ses sarcasmes vinrent me cribler.

» Elle me menaçait en paroles ambiguës. Évidemment elle cherchait un prétexte pour rompre avec éclat et m'en laisser le blâme. J'évitais de le lui fournir. Je m'efforçais de m'absorber dans une préoccupation qui m'empêchait de l'entendre. Et cela me réussit à ce point que je me trouvai bientôt perdu dans une de mes songeries habituelles, dont je fus tiré par le tapage d'une coupe qui se brisait. Je levai les yeux. Thérèse était debout, fulgurante : elle me foudroyait. Il paraît que le prince X..., ayant porté un toast en l'honneur de Thérèse, j'avais négligé de lever ma coupe. Elle avait brisé la sienne. Alors sa voix s'éleva enflée de colère :

» — Les bohèmes, dit-elle, se marient à la cruche cassée. Les artistes, ces bohêmes de l'art, brisent leur verre. Prince, comptez les morceaux. »

» Elle me défiait du regard. Je n'avais pas bougé. Le prince répondit galamment :

» Mettez qu'il y en a mille.

» — Et maintenant, lui dit-elle, emmenez-moi.

» Elle avait pris son bras. Lui me regarda un instant, attendant un geste pour se mettre à mes ordres. Je le saluai avec la plus tranquille courtoisie. Il l'emmena. Je ne l'ai pas revue. Je

sais qu'elle obtint un succès triomphal au Vaudeville. Après quoi, le prince l'a promenée, suivant son désir, sur toutes les scènes de l'Europe et de l'Amérique. Actuellement elle est à Boston, où les Yankees détellent ses chevaux pour la traîner comme une idole. On dit que le prince est à demi ruiné et presque complètement fou. Il est jaloux, elle le trompe et elle le bat. Elle doit être divinement heureuse.

— Ne raillez pas, dit sévèrement la jeune femme. Je connais Thérèse ; elle vous aime toujours. Ses folies vous donnent la mesure de sa souffrance. Je la plains.

— Et moi ? dit-il doucement.

Elle le regarda, puis détourna vivement les yeux. Alors elle se souvint du motif qui l'avait amenée. Et une honte l'étreignait maintenant qu'elle sentait le regard pénétrant et passionné qui pesait sur elle et cherchait à deviner le mystère douloureux de son cœur. Cependant, il fallait dire pourquoi elle était venue, et le noble orgueil de sa misère honnête lui rendit le courage de l'aveu. Elle renversa un peu sa tête fière, et ses yeux clairs, à l'expression très pure, se levèrent soudain sur le visage attendri du poète. Elle commença :

— Je suis venue…

Alors, les mots lui manquèrent. Et elle pleura. Il n'osait pas comprendre. Pourtant il murmura, très respectueux :

— En quoi puis-je vous être utile ? Ordonnez. Vous savez bien que je suis à vous.

— Eh bien, dit-elle, aidez-moi à me procurer les moyens de gagner ma vie : j'en ai besoin.

Une colère passa sur le front de Jean Delorme. Il dit brusquement :

— Et votre mari, que fait-il ?

Elle répondit avec quelque sévérité :

— Il fait ce que font les hommes de génie avant qu'on ait reconnu le mérite de leur œuvre : il souffre, il rêve, il attend. Il ne voit même pas sa misère. Il compte toujours sur le lendemain qui va lui apporter la fortune et la gloire. Je crois en lui, et je…

— Et vous l'aimez ? interrogea tout bas Jean Delorme.

Elle eut un mouvement des épaules comme si un frisson l'avait effleurée ; puis une rougeur la colora brusquement.

Elle fit un effort visible pour répondre en regardant la flamme qui mettait des lueurs de diamant sous ses cils abaissés :

— Je l'aime.

Il y eut un silence. Maintenant tous les deux semblaient rêver, le regard fixe. Elle se réveilla la première et reprit très sérieuse :

— C'est parce que j'ai essayé sans succès de tous les travaux qu'une femme peut faire pour gagner sa vie, que j'ai songé à venir vous demander si, dans le monde des lettres, je ne pourrais pas trouver, avec votre aide, une voie plus large et plus productive. Qu'en pensez-vous ?

— Vous, dit-il, un bas-bleu ? quelle idée ! Regardez-moi.

Il riait, avec une pointe de malice.

— Je ne vois pas le signe des vocations irrésistibles sur votre front sérieux de statue grecque. Vous semblez faite pour l'autel et pour l'encens, mais pas du tout pour servir comme prêtresse dans le temple..., que dis-je ! dans le caravansérail des lettres. Vous, une plume dans les doigts, le coude sur la table, le front dans la main et les yeux au ciel, attendant l'inspiration ? Quel renversement des rôles ! Quand c'est vous l'image pure de la muse inspiratrice, quand votre rôle rayonnant est de poser votre doigt de déesse sur le front du poète qui vous évoque !

Il s'animait et son regard se perdait déjà, levé en l'air et plein de cette fixité lumineuse qui éclaire le travail de la pensée. La muse avait touché le poète : un flot de lyrisme lui montait aux lèvres ; à son oreille le rythme battait. Évah le ramena sur la terre quand elle reprit de sa voix grave :

— La patience et la volonté peuvent suppléer à la vocation, lorsque celle-ci est absente, ce qui n'est pas absolument certain en ce qui me concerne. Du reste, je n'ai pas le choix des vocations. On manque de pain à la maison.

Elle avait dit cela simplement et sans détourner les yeux. Jean Delorme tressaillit et son regard se mouilla.

— Je vous demande pardon, dit-il.

Puis il reprit très vite :

— Vous avez raison ; le talent existe souvent là précisément où la vocation manque. Le hasard a déterré plus d'un homme de génie. Voyons, quelles seraient vos aptitudes ? Que pourrions-nous faire ?

— J'ai songé à des traductions, pour commencer. Ensuite, quand je serai rompue au métier, je composerai des œuvres qui seront écrites avec des larmes, des œuvres humaines toutes de passion et de douleur. Je n'aurai peut-être qu'à me souvenir…

Il l'écoutait avec une violente surprise, car ces mots : passion et douleur, avaient étrangement vibré dans la voix habituellement si calme de la jeune femme. Il se demandait si ce marbre ne recouvrait pas quelque flamme puissante, quelque embrasement de cœur et d'esprit qu'une haute raison contenait, mais qu'un grand souffle d'amour ou d'orgueil pouvait faire jaillir comme d'une source miraculeuse.

Et, comme il regardait Évah avec cette pensée, il découvrit, tout à coup, sur ce visage aux lignes sévères, des marques d'une force morale peu commune, en même temps que la grâce du sourire et la profondeur du regard lui révélaient une intelligence puissante et une finesse d'esprit qui accusaient une remarquable personnalité.

Presque aussitôt une pensée lui vint et il s'écria avec une joie d'enfant :

— J'ai trouvé !

Il s'était levé ; il courut vers sa table de travail, retourna, ajusta ses papiers, prestement, avec une fougue joyeuse, en fredonnant, à la vive surprise d'Évah, qui le suivait de ses grands yeux inquiets :

— Là ! dit-il, approchez-vous, mettez-vous ici…

Il tirait un fauteuil, il jetait des coussins sous la table. Elle obéit, demi souriante, pensant qu'il voulait essayer de son savoir-

faire en lui proposant quelque traduction, au pied levé !

Docilement elle s'assit, prit une plume et attendit, le regard levé ! Mais le poète ne s'occupait plus d'elle. Les mains derrière le dos, le pas large, il allait et venait, maintenant, mâchonnant sa moustache blonde, le front plissé, la joue colorée.

Alors elle s'aperçut que la feuille qu'elle avait devant elle était à demi remplie ; une écriture fine, claire, les mots très nets et cependant jetés d'une allure rapide, avec en marge des notes de la haute et majestueuse écriture de Jean Delorme.

Celui-ci s'arrêta près de la table, s'y appuya du poing, et, sans voir Évah, commença à dicter. Tout de suite une curiosité d'artiste rendit Évah attentive, en même temps qu'un plaisir secret lui gonflait le cœur. Elle se courbait sous le souffle du poète et sa main courait légère sur la feuille qui s'emplissait rapidement.

Une heure plus tard, il n'y avait de changé que les pages remplies amoncelées devant elle ; la jeune femme écrivait toujours, et la voix de Jean Delorme s'élevait sans répit, peut-être plus haute et plus pressée encore, jetant à toute volée, comme pour en essayer la sonorité, les phrases ailées de sa prose chantante.

Cependant, à propos d'une citation, Jean Delorme en cherchant le volume sur la table encombrée, parut seulement se souvenir que c'était Évah qui lui servait de secrétaire. Son regard allumé par la fièvre créatrice s'adoucit soudain, et il vint se pencher discrètement sur l'épaule de la jeune femme.

— Mais c'est parfait ! dit-il, et je m'en doutais bien, que j'avais trouvé tout à coup ce que nous cherchions, vous et moi ; vous un emploi dans les lettres et moi un secrétaire intelligent et rapide.

Voilà qui s'arrange le mieux du monde : d'abord ce travail vous initiera au métier plus complètement qu'aucun autre, et cela ne vous empêchera pas de créer pour votre propre compte ; car je ne vous occuperai pas plus de six heures par jour environ, de dix heures à quatre heures par exemple.

Il racontait cela l'air très sérieux, évitant les regards d'Évah, dont le cœur battait lourdement.

Allait-elle accepter ? le pouvait-elle ? serait-ce digne et serait-ce sage ? Elle savait qu'il l'aimait ; pouvait-elle consentir à vivre ainsi tous les jours près de lui, si près de sa pensée et de son cœur, sous son souffle, sous son regard passionné, sous l'influence troublante de toute sa personne séductrice, avec continuellement devant les yeux le rayonnement de cette tête blonde à la chevelure envolée ? Certes, elle se sentait forte, et il ne lui déplaisait pas d'avoir à lutter contre elle-même, puisque le fruit de cette lutte, ce serait un salaire honnêtement gagné dont elle ferait vivre ceux qui lui étaient chers. Mais ne serait-elle pas exposée à lutter aussi contre lui ? Dans ce cas, mieux valait fuir.

Mais on eût dit qu'il s'efforçait de la rassurer. Il s'était assis en face d'elle, à l'autre bout de la large table et relisait ses feuilles, d'un air attentif ajoutant des notes, corrigeant un mot, ne levant pas les yeux et paraissant avoir oublié jusqu'à la présence de la jeune femme.

Si bien qu'un embarras venait à Évah avec l'apaisement de ses premières inquiétudes. Maintenant elle pensait qu'il la raillerait, sans doute, si elle laissait deviner l'effroi que lui causait la perspective de ces quotidiens tête-à-tête.

Il paraissait si absorbé par son travail, lui !

Un écrivain de cette valeur devait dédaigner les mesquines préoccupations de ses fantaisies amoureuses à l'heure sérieuse du labeur, dans l'effort de la création, avec le terrible souci de soutenir le fardeau de sa gloire littéraire. Et quel rêve inespéré si elle pouvait sans danger, vivre ainsi près de lui, dans l'intimité de son génie, et si bien oubliée par lui, qu'elle pût l'adorer tout bas, sans qu'il le devinât jamais ! Jean Delorme comprit qu'elle n'oserait pas vaincre les délicats scrupules qui l'empêchaient d'accepter. Il feignit donc de croire que l'accord était fait.

— Continuons, s'il vous plaît, dit-il d'un ton bref en se levant et reprenant sa promenade.

Puis, tout de suite, il recommença à dicter.

Maintenant, penchée sur la table, Évah ne pouvait surprendre le regard du poète qui s'arrêtait sur elle, demi fermé avec une expression ardente de pitié et d'amour.

Tout à fait rassurée, elle écoutait, écrivait, admirait et se sentait devenir très heureuse dans cette existence nouvelle où s'épanouissaient toutes ses tendresses refoulées, où son esprit élevé rassasiait enfin ses curiosités d'art et d'idéal. Elle était toute vermeille et le regard brillant quand elle se leva pour partir, alors que Jean Delorme lui eut dit :

— C'est assez, je suis fatigué. À demain. À propos, dit-il, j'oubliais nos conventions.

En parlant, il avait discrètement préparé une enveloppe qu'il posa devant la jeune femme.

— J'ai l'habitude, dit-il, de rétribuer l'emploi que voulez bien accepter, quinze louis par mois, payés d'avance ; c'est un moyen

pour m'assurer qu'on ne me quittera pas au bout de huit jours.

Il lui répéta « À demain ! » et s'excusa de ne pas la reconduire. Il devait sortir, l'heure le pressait. Il la salua en camarade et quitta le cabinet par une porte cachée sous des tentures.

Elle restait là, avec l'enveloppe devant elle et n'osant y toucher. Elle était confuse et ravie.

C'était fini, maintenant, elle reviendrait là, tous les jours. C'était convenu, on l'avait payée. Trois cents francs ! Oh ! la pauvre paralysée aurait du feu ce soir, et du bouillon et du vin. Comme tout cela allait être bon, venant de lui !

Elle ramassa avec un geste de bonheur fou le papier gonflé par les trois billets de banque et se sauva, courant comme une ombre sur le tapis, tout le long de la galerie, où les Dianes et les Vénus semblaient sourire en la voyant s'enfuir.

Et, quand elle eut franchi le seuil de l'hôtel, la porte dérobée du cabinet de travail se rouvrit lentement, et Jean Delorme entra le visage bouleversé. Il regarda longuement autour de lui, cherchant les traces d'Évah, la place de son pied sur le coussin, le froissement du tapis sous son bras pendant qu'elle écrivait.

En cherchant ainsi, il trouva son gant tombé au pied du fauteuil et il le ramassa au vol, s'en couvrant le visage. Puis il s'étendit sur le siège qu'elle venait de quitter et cria, se tordant de joie :

— Elle est à moi.

. . . . . .

Yvonne Le Boterf, lorsqu'elle aperçut cet argent dans les mains d'Évah, leva rapidement son regard aigu sur le visage de sa

fille ; et cette interrogation muette était si impérieuse, que la jeune femme y répondit immédiatement.

Elle s'assit, suivant sa coutume, aux pieds de la malade, et arrêtant sur elle ses yeux souriants la laissa fouiller jusqu'au fond de sa pensée. En même temps, elle lui racontait sa bonne fortune de la matinée, et ses projets pour l'avenir. Pas un nuage ne passa dans son regard pur. Yvonne soupira longuement avec un rictus de sa lèvre qui voulait sourire. Ses mains s'agitèrent comme pour attirer Évah plus près d'elle. La jeune femme se souleva, l'embrassa étroitement appuyant son cœur calme sur la poitrine de sa mère.

Ce soir-là, en effet, la paralysée s'endormit doucement, dans la chaleur du bon feu de bois qui emplissait la cheminée de sa flamme gaie, après un souper qui avait ranimé ses joues blêmes.

Et sa tête penchée sur l'oreiller s'abandonnait avec la grâce touchante de l'apaisement, comme lorsqu'on s'endort après avoir longtemps pleuré.

Près d'elle, sous la lampe, Évah travaillait. Une ardeur la poussait maintenant à se familiariser si promptement avec le métier des lettres qu'elle put bientôt produire et donner une forme aux rêveries indécises qui l'avaient toujours hantée.

Elle se sentait assez d'imagination pour créer et assez de puissance pour mettre debout dans une œuvre, quelqu'une de ces figures souffrantes, qu'elle avait aperçues dans la vie humble et dont l'existence poignante, simplement racontée, pouvait fournir un drame terriblement émouvant, amer et passionné.

Elle avait trop souffert pour que son talent ne s'éveillât pas dans les larmes. Les premières lignes qu'elle traça pour exercer sa phrase furent le début d'un simple roman d'amour où l'on souffre, où l'on se dévoue et où l'on meurt.

Elle possédait le style, mais elle manquait d'art. Son emploi près de Jean Delorme devait lui révéler bien vite les procédés du maître. Naïvement elle se les assimila. Après deux mois de travail, elle eût fait un pastiche réussi des romans du poète, si son cachet personnel, très puissant, n'eût suffi à dénaturer l'empreinte.

Elle s'adonnait avec passion à ce travail littéraire qui l'absorbait. Son cœur y trouvait comme un dérivatif au sentiment profond que lui inspirait Jean Delorme. Elle mettait dans son œuvre toutes ses tendresses, tous les délires de ses rêves. Elle écrivait la nuit. Le matin, elle s'asseyait, calme et pâle, à la table du poète, qui dictait parfois d'un ton farouche, ne la regardant pas et n'ayant pas un mot pour elle. Elle ne s'apercevait pas qu'il se contenait par un effort de vertu qui ne lui était pas habituel. Lui, la voyant si calme, désespérait de se faire aimer, et parfois il souhaitait qu'il en fût ainsi, par excès d'amour.

De cette grande réserve étaient nées une parfaite quiétude dans l'esprit d'Évah et une certaine familiarité d'habitudes. Elle arrivait, se débarrassait de son chapeau, allait et venait en attendant le bon plaisir du maître. Parfois elle s'oubliait à lire les ouvrages qui traînaient un peu sur et sous tous les meubles, et il la laissait s'oublier. Elle connaissait maintenant tous les marbres et toutes les toiles, causait d'art à leur sujet avec Jean Delorme, ne s'effarouchait plus de la nudité des déesses et répondait sans rougir aux observations de détail qui naissaient de leur critique. Par-

fois, ils s'accoudaient ensemble au balcon de fer, délicatement ciselé, qui borde la terrasse du côté des Champs-Élysées, et ils restaient là, dans la première tiédeur des matinées de printemps, à suivre des veux le galop élégant des amazones, à s'extasier sur la poussée rapide des feuilles à la pointe des arbres, ou bien à divaguer quelque peu sur la forme des nuages qui semblaient s'arrêter en passant au sommet de l'arc de triomphe pour leur envoyer de là, comme un télégraphe aérien, quelque signe mystérieux et bizarre aussitôt effacé. Il arrivait bien qu'en contemplant les nues, les veux de Jean Delorme s'oubliaient tout à coup à glisser sur le visage d'Évah, cherchant ses yeux avec une expression passionnée. Mais les paupières de la jeune femme s'abaissaient d'un mouvement si rapide, que cet éclair d'amour s'évanouissait sans que le trouble ait eu le temps de naître, et ils reprenaient, d'un ton paisible, la conversation commencée. Cependant leurs cœurs battaient éperdument.

Une circonstance les protégeait : l'ouvrage que dictait en ce moment Jean Delorme était un travail historique très sérieux, très ardu, hérissé de citations qui nécessitaient des recherches dans d'innombrables bouquins remplis de choses graves. Cette occupation n'avait rien d'attendrissant, ni d'émouvant, ni de poétique. L'ennui plissait leurs fronts le plus souvent.

Aussi Jean Delorme se hâtait : il était las et fourbu de cette rude chevauchée à travers l'histoire, lui qui n'aimait que les envolées dans le bleu, mollement couché dans le char de roses entrelacées, traîné par un vol de colombes.

Ensuite il rêvait d'un roman d'amour, divinement fou, et qu'il dicterait à Évah avec des paroles brûlantes, jusqu'à ce qu'il vît trembler ses lèvres et se fermer ses grands yeux éblouis. Cette

idée maintenant le tourmentait comme une fantaisie voluptueuse. Il courait la poste sur le chemin de l'histoire et l'ouvrage s'achevait.

Encore un mois ou deux de retouches et de transcriptions et ce serait fini. Son ardeur au travail devenait fatigante pour Évah. Mais elle ne se plaignait pas et partait seulement une heure plus tard.

Un jour, vers cinq heures, elle descendait les Champs-Élysées, marchant de son pas rapide, la voilette baissée.

Un beau soleil, une température très douce avaient attiré de ce côté toute la population oisive des quartiers environnants. On eût dit un jour de fête. Aux abords des Tuileries, la foule devenait énorme. Bientôt Évah se trouva enveloppée par un courant de promeneurs qui se dirigeaient vivement vers la partie du jardin où la musique de la garde républicaine se faisait entendre pour la première fois de la saison. Le rythme martial d'une marche militaire arrivait de loin, porté par l'éclat joyeux des cuivres ; et le trépignement de la foule semblait se cadencer, frappant la mesure, tandis qu'une gaieté balançait les têtes et que des visages souriants se tendaient vers le point d'où venaient ces bouffées d'harmonie.

Évah se laissa détourner de son chemin et suivit les groupes qui traversaient précipitamment le jardin et couraient se ranger autour du cercle occupé par les musiciens. Le dôme clair des arbres, à peine mouchetés par les premières frondaisons, tamisait une pluie de soleil sur la foule élégante qui se mouvait dans l'allée circulaire et sur les toilettes printanières qui occupaient une double rangée de chaises de chaque côté de l'allée : plus loin,

au pied des arbres, des femmes seules ou entourées d'enfants se dissimulaient sous leurs ombrelles. Plus loin encore, sur les bancs, des personnes de condition plus humble, se tassaient, avec des marmots accroupis dans le sable, à leurs pieds.

Évah passa lentement à travers les groupes, avec un plaisir vif de se mêler un instant à cette gaieté, dans le tapage charmant de la musique et des caquetages et des frou-frous soyeux et des rires clairs des enfants. Puis elle s'éloigna à regret, n'osant pas s'arrêter comme elle l'eût souhaité, seule, dans un coin, pour se récréer les yeux à ce joli panorama d'un coin de la vie parisienne, tout grouillant et chatoyant sur un fond de verdure tendre, dans la clarté blonde qui tombait d'en haut comme du cintre d'un ciel de féerie.

Maintenant elle tournait les massifs du jardin et les hautes caisses d'orangers pour gagner la rue de Rivoli, lorsqu'un bébé tout petit et tout blanc, dont le ballon s'était envolé, et qui courait follement le nez en l'air vint se jeter sur elle et tomba. Tout de suite Évah le tint dans ses bras et le souleva pour calmer ses cris. Mais aussitôt une femme accourait et s'emparait de l'enfant d'un geste d'effroi et de tendresse folle. Elle ne regardait que lui. Évah avait reconnu Madeleine. Alors elle retint l'enfant sur sa poitrine, et Madeleine leva ses yeux effrayés. Elle ne fit pas un cri, mais ses jours s'empourprèrent et des larmes lui vinrent rapides au bord des cils.

Toutes les deux se regardèrent un instant avec un embarras douloureux. Cependant une surprise se peignait sur le visage d'Évah. Quoi ! Madeleine de Cléran, sous ce costume d'ouvrière pauvre, avec cette robe de laine unie, ce chapeau fané et portant elle-même son enfant !

Elle n'avait donc plus ses gens, ses toilettes, son opulence d'autrefois. Qu'était-il arrivé ? Elle avait donc souffert, elle aussi ?

Évah ne songea plus à l'oubli de Madeleine : toute sa tendresse lui revint au cœur, et, d'un geste rapide, elle l'attira vers elle.

— Madeleine ! tu pleures !

Mais l'enfant se fâchait, il voulait ravoir son ballon et il levait en l'air son petit visage rose, courroucé. Et puis il demanda des sous pour en acheter un autre.

La marchande passait tenant au bout d'un fil un bouquet de ces petites lunes rouges qui ballottaient.

L'enfant tendait les mains, et puis tout son corps en faisant des cris.

— Tu en auras demain, balbutiait Madeleine en l'embrassant, maman n'a plus des sous.

Mais déjà la marchande avait mis dans les doigts du bébé le fil d'un gros ballon : Évah paya la marchande.

Le petit maintenant courait dans l'allée, avec des rires ; la mère le suivait, le regard inquiet, soulevant ses bras dès qu'il vacillait, avec une secousse de tout son corps.

— Quel âge a-t-il ? demanda Évah.

Madeleine répondit tout bas :

— Deux ans.

— Serais-tu veuve ?

Elle dit « oui » d'un signe de tête.

Tout à coup, elle s'accrocha au bras d'Évah comme si une défaillance la prenait.

— Oh ! tiens, dit-elle en s'abandonnant, quoi que tu puisses penser de moi, il faut que je te dise tout mon malheur, toute ma honte. C'en est trop, à la fin ! C'est trop lourd. Quand tu sauras tout, il me semble que je serai soulagée ; car il est impossible que tu me méprises, toi ! Mon Dieu, c'est pourtant vrai, que j'ai péché sans en avoir conscience !... Qui pourra me croire ? Oh ! qu'il me coûte cher, cet enfant que j'ai tant souhaité ! Évah, M. de Cléran n'est pas son père... Non, non, tu ne me croiras pas... comment te dire ?... Je te le jure sur mon fils, je n'ai jamais aimé personne, je ne me suis jamais donnée qu'à Dieu, dans une extase terrible dont je me souviens comme d'un épouvantable rêve.

» Mais, tandis que je m'abandonnais à je ne sais quelle attirance divine qui m'affolait, un homme m'a prise. Je me suis réveillée adultère. Mon mari m'a chassée quand il s'est aperçu que j'allais être mère. J'étais sans fortune. Aujourd'hui, mon enfant n'a plus de pain.

— Viens chez moi ! s'écria Évah dans un grand élan de cœur. Je travaille, vous vivrez !

— Merci, murmura Madeleine, c'est impossible : je mourrais de honte. Apprends-moi plutôt à gagner ma vie. Tu ne sais pas ce que je suis capable de faire pour mon fils. Tiens, hier, j'ai failli mendier. Mais j'ai vendu ma dernière robe. Si tu avais vu sa joie quand je lui ai rapporté un jouet ! Il est très beau, n'est-ce pas,

mon bébé, et fort pour son âge ? Il est raisonnable comme un petit homme, avec son air sérieux et ses grands yeux noirs. — Tony, Tony, viens faire voir tes yeux à la dame…

Elle attrapa l'enfant au vol par sa jupe blanche et le souleva, l'offrant d'un geste fier aux regards attendris d'Évah !

Puis elle le serra contre elle et l'embrassa follement, oubliant tout dans cette étreinte, et radieuse, maintenant d'orgueil et d'amour maternel. Elle ne voulut pas laisser redescendre l'enfant et le porta ainsi, toute ployée sous ce fardeau trop lourd pour elle, traînant ses pas, s'essoufflant. Elle se dirigèrent vers la rue Saint-Honoré. Madame de Cléran habitait encore l'hôtel meublé où elle s'était réfugiée en quittant la maison de son mari. Seulement elle s'était, peu à peu, retirée vers les combles. Maintenant elle occupait une mansarde. Encore devait-elle plusieurs mois de loyer. Mais le propriétaire de cette maison assez mal famée s'était fait un raisonnement basé sur la beauté de Madeleine et son amour exalté pour son enfant. Il laissait complaisamment grossir la dette, comptant bien la rattraper d'un coup le jour où Madeleine, absolument sans ressources, n'aurait plus que le choix entre le déshonneur et la mort de son fils dans les angoisses de la faim. C'était fatal : elle se vendrait pour sauver l'enfant. On la laissait donc tranquille, tout en la surveillant de près. Madeleine croyait à la bonté de ces gens, et elle expliquait à Évah qu'elle était bien heureuse d'avoir un abri.

Ce soir-là, Évah partagea avec Madeleine les quinze louis qu'elle venait de recevoir de Jean Delorme. Pendant les mois qui suivirent, Évah continua à secourir Madeleine, qui n'était bonne à rien, et gagnait à peine quelques sous à faire des broderies. On l'aurait reçue dans un atelier ; mais elle ne pouvait mener l'enfant

avec elle, et elle ne voulait le confier à personne. Dès qu'elle le perdait de vue un instant, une folie la prenait : elle eût fait des cris. Elle disait : « Il est trop petit. Quand il sera grand, je le mènerai en classe, alors j'irai travailler. » Mais en attendant !... En attendant, elle le serrait dans ses bras avec passion, et elle pensait que, s'il avait faim un jour où elle n'aurait plus rien à lui donner, elle irait voler du pain.

Elle attendait chaque mois, avec une anxiété mêlée de honte, la visite d'Évah, qui ne manquait jamais de lui porter, aussitôt qu'on l'avait payée, la part que ses privations lui permettaient d'attribuer à Madeleine. Une fois, elle ne vint pas, ni le jour suivant, ni les autres. Madeleine n'osa pas lui écrire. Mais, tous les jours, elle allait sur le chemin que suivait Évah en revenant des Champs-Élysées. Elle restait là, de quatre à six heures, avec le petit sur son bras à regarder au loin, de son regard vague et désolé. Elle ne la revit jamais.

. . . . . .

Jean Delorme avait enfin livré à l'éditeur sa dernière feuille de copie. Il fit balayer dans un coin le tas des documents historiques qui avaient terni de leur poussière l'azur satiné des divans et la brocatelle des coussins. Le lendemain, Évah crut entrer dans une serre : des plantes vertes grimpaient aux vitraux, pendaient aux moulures du plafond, verdoyaient dans tous les coins, aux flancs des maïoliques et dans des vasques de bronze. Une flore capiteuse mêlait ses arômes à la senteur vigoureuse des verdures. Des rosiers pâles ouvraient, çà et là, leurs larges fleurs parfumées. Le jour trop vif était maintenant adouci par des stores de soie rose frangés de point de Venise. Une langueur énervante vous prenait au seuil de ce cabinet de travail si étrangement modifié par le ca-

price du poète. C'était sa façon à lui de comprendre l'influence des milieux. Il ne pouvait parler d'amour que dans la griserie des parfums, avec le contact de toutes les choses troublantes de la haute vie : les étoffes veloutées, les tapis moelleux, les dentelles et les fleurs. C'est pourquoi sa poésie avait l'odeur des sachets et la saveur piquante et musquée des soupers fins. C'est pourquoi ses idylles sentaient le champagne. Il vivait ses romans.

Évah ressentit quelque trouble en s'asseyant à sa place accoutumée, dans le demi-jour voluptueux de cette façon de boudoir embaumé. On était en juillet. L'air qui passait par les vitres entr'ouvertes était chaud et tout chargé de langueurs accablantes. Jean Delorme entra, vêtu de sa vareuse de cachemire blanc, sa chevelure blonde rejetée en arrière, sa longue barbe envolée donnant un air fou à son visage éclatant d'audace et de génie. Il se sentait pris de la fièvre créatrice, son sang brûlait, les idées bouillonnaient sous son front large et comme tendu par l'effort des pensées pressées de naître. Tout de suite il dit à Évah :

— Écrivez.

Et il « parla » son roman comme un acteur l'aurait joué. Son geste accompagnait sa phrase. Il dictait : « Je t'aime ! » en appuyant sur sa poitrine ses mains qui tremblaient.

Évah ne levait pas les yeux ; sa plume courait avec un grincement saccadé. Elle avait parfois des mouvements d'épaules involontaires, mais c'était tout. Cependant, s'il lui eût fallu parler, son émotion l'aurait trahie ; elle étouffait. Cette voix vibrante et passionnée, qui semblait répondre aux troubles secrets de son cœur, lui causait un mal violent dont souffrait tout son être. Et elle ne pouvait pas fuir : ce n'était pas à elle qu'il s'adressait ! Elle dut

entendre et retracer de sa main la confession brûlante d'un roman d'amour que le poète racontait comme s'il l'eût vécu. Çà et là, un effarement la prenait : elle reconnaissait un trait, un mot qui venaient d'elle : l'héroïne lui ressemblait : il la nommait Ève.

Et puis un brusque coup d'aile enlevait le poète aux réalités de ce monde, et, pendant une heure, il divaguait, le front dans les nues, jonglant avec des mots éblouissants qui retombaient en cascade sonore, la phrase hachée dans un rythme bizarre, harmonieux toutefois, et rappelant les staccato d'une saltarelle.

Dans ces moments, le vertige emportait Évah dans le vol du poète. Elle le suivait, retenant son souffle, empourprée par cette flamme poétique, le pouls battant la fièvre.

Puis il retombait tout à coup de ce lyrisme fougueux dans la mollesse tendre d'une phrase amoureuse, simple et vraie, naïve comme un soupir et qui frappait Évah en plein cœur.

La jeune femme eut besoin de tout son vaillant courage pour achever, ce jour-là, sa tâche. Elle se retira meurtrie, avec une lassitude d'esprit et de corps qu'elle ne connaissait pas. Et tout le soir, elle demeura comme étourdie, l'esprit obsédé par le ressouvenir de la voix et des paroles ardentes de Jean Delorme, le cœur palpitant, les nerfs brisés, et troublée à défaillir en retrouvant dans ses vêtements le pénétrant parfum des roses.

Le lendemain, elle écrivit au poète qu'elle était souffrante. Le jour suivant, elle craignit qu'il ne devinât sa faiblesse, et elle partit.

Elle quitta l'omnibus au Louvre, afin de monter à pied les Champs-Élysées, pour gagner du temps. Une vague appréhen-

sion lui faisait ralentir ses pas. Elle en venait à se demander si elle ne rentrerait pas chez elle. C'est qu'elle sentait son courage diminuer à mesure que grandissait en elle cette passion tant refoulée, qui était, en même temps, l'orgueil de sa vertu et la consolation de sa misère. Elle s'était juré de rester chaste, ne concevant pas qu'elle pût supporter la honte d'une souillure. Mais, tandis que son esprit raisonnait, son cœur lui échappait et l'entraînait, brûlant, ardent, passionné vers la chute. Avec toutes ses forces, Évah luttait.

Elle marchait, rasant les murs, cachée sous son ombrelle, le pas hésitant, avec un balancement doux de son corps qu'une faiblesse exquise faisait onduler. Parfois la tentation passait rapide devant son regard ébloui et la faisait chanceler. Elle voyait Jean Delorme à ses pieds, éperdu et l'attirant à lui rien qu'avec ses regards magiques qui lui touchaient l'âme, lui donnant une sensation ineffable. Alors une révolte secouait sa chair ; une bouffée de désirs la suffoquait. Elle s'élançait, folle de vie, assoiffée d'amour et prête à tout pour savourer enfin, elle aussi, les voluptés intimes dont la nature a mis le besoin dans les êtres pour qu'ils en recherchassent l'apaisement et la satisfaction. À ce moment, la vertu lui parut une duperie, et elle eut un rire bref qui la réveilla. Alors, peu à peu, l'ivresse de ses sens disparut ; elle reprit la possession et la direction d'elle-même. Et, pour se réconforter, elle regarda en arrière dans sa vie si pure, qui ne lui laissait ni honte ni regret. Elle pensa à son foyer triste, à cette mère qui la suivait de son regard tremblant, à ce mari confiant et malheureux qui l'aimait et se serait tué de désespoir sans la pensée qu'il luttait pour elle, et une horreur la prit. Elle eût pleuré de cette frénésie qu'elle n'avait pas su vaincre et qui l'avait entraînée, elle, si forte et si obstinée dans sa vertu, jusqu'au seuil du désir coupable. Ce

remords lui rendit son courage. Elle se redressa dans l'orgueil de sa pureté et défia maintenant Jean Delorme de la surprendre à faiblir. Elle voulait rester pour lui celle qu'on rêve et qu'on adore, mais à genoux, comme la vierge immaculée des légendes. Eh ! ne fallait-il pas, du reste, qu'il se rencontrât de temps à autre, de par le monde, de ces grandes et austères sacrifiées qui demeurent debout quand même, et harcelées par toutes les tentations, au milieu des femmes qui tombent, comme pour prouver à l'homme que la vertu n'est pas un mot, mais un dogme auquel il faut croire, puisqu'elles en sont les apôtres et les martyres. Évah essaya d'étouffer son cœur sous cette haute pensée, et elle gagna d'un pas résolu la maison du poète.

Elle était en retard ; elle traversa rapidement la longue galerie. Jean Delorme, qui l'attendait, debout sur le seuil de son cabinet et la regardait venir, s'étonna de la sévérité de ce visage habituellement doux et calme. Il remarqua aussi la raideur des gestes comme une affectation de gravité hautaine. Malgré la chaleur, sa robe noire boutonnait jusqu'au menton, fermée par un col plat, tout uni. Son buste, moulé dans l'étoffe sombre, la rehaussait d'un cachet de haute élégance, car ses formes étaient parfaites.

Avec ses bandeaux bruns et sa peau blanche teintée de rose sous les yeux jusqu'à l'oreille, elle parut à Jean Delorme radieusement belle et plus adorable encore par la gaucherie de ses efforts visibles pour dissimuler la grâce de toute sa personne. Il devina qu'elle se défendait, et son cœur faillit éclater de joie. Cela lui donna comme une poussée de verve. Il se mit à dicter.

Le roman était à ce point où le héros, après une adjuration passionnée à celle qu'il aime, la voyant trembler, hésite, s'il doit tomber à ses pieds ou prendre la fuite. Jean Delorme se tut subi-

tement, laissant une phrase inachevée. Évah, d'une voix qui paraissait calme, répéta les derniers mots : « Alors, il se leva et… »

— Je ne sais plus, balbutia le poète en la regardant. Aidez-moi, dit-il tout éperdu.

Elle rougit brusquement. Mais, se penchant sur la table, elle écrivit rapidement un mot.

Jean s'approcha et lut par-dessus l'épaule d'Évah ; elle avait ainsi complété la phrase : « Il se leva et sortit. »

— Non, dit-il doucement, effacez. Vous oubliez qu'il l'aime depuis longtemps, depuis… toujours.

» Il l'aime et il ne l'a jamais étreinte dans ses bras ; cet homme serait un Dieu s'il ne désirait pas cette Ève avec toutes les puissances charnelles qui sont en lui. Or, c'est un homme, c'est un poète et c'est un fou. Le poète a respecté la femme, l'homme la désire, le fou la prendra.

Évah fit un geste d'effroi inconscient et s'appuya des deux coudes sur la table, cachant son visage dans ses mains.

Jean Delorme se penchait peu à peu vers elle, la voix tremblante, l'effleurant de son souffle.

— Voyez-vous, disait-il, supposez que ces personnages fictifs sont réels. Par exemple, que c'est moi qui aime, et que c'est vous qui êtes l'aimée. Supposez que, depuis plusieurs mois, nous vivons ainsi, cœur à cœur, moi avec votre beauté sous les yeux, vous avec le sentiment de mon amour réel et profond. Supposez…, supposez un instant, voulez-vous, rien qu'un instant, supposez que vous m'aimez aussi, que votre cœur n'a jamais

connu d'autre amour que le mien, et que ce cœur est ardent, passionné, qu'il est à bout de courage pour se défendre contre le bonheur qui l'appelle..., supposez encore que j'ai deviné vos luttes et que je sente venir l'heure bénie de l'abandon suprême, croyez-vous que, lorsque je vous verrais trembler, j'aurais le courage, moi, de me lever et de sortir ?...

Il lui toucha l'épaule avec ses lèvres ; elle tremblait comme la feuille que le vent secoue.

Mais, tout à coup, elle écarta ses bras et se mit debout, en respirant avec l'effort de quelqu'un qui se noie et qui revient sur l'eau.

— Alors, dit-elle, c'est à moi de partir. Laissez-moi passer, Jean.

Elle dit cela d'une voix qu'il ne lui connaissait pas. C'était la femme qui parlait à cette heure ; la femme courageuse et chaste qui peut laisser voir qu'elle aime, parce qu'elle saura se garder.

— Non, tu ne partiras pas, Évah, je te le jure !

Et il étendit les bras pour la saisir.

Elle rabattit les siens le long de son corps, et, rigide et froide, le regard dans le sien, elle répondit doucement :

— Ne me touchez pas.

Jean Delorme sentit qu'un respect étrange enveloppait cette femme comme d'un voile sacré qu'il n'oserait pas soulever. Alors, brusquement, une colère lui monta au cerveau, ses désirs refoulés l'exaspéraient ; il cria des imprécations et parla de se tuer.

Dès que cette idée l'eut touché, il sauta sur une panoplie et arracha une arme damasquinée et incrustée comme un bijou.

Évah lui saisit les bras. Il s'abattit à ses pieds, pleurant comme un enfant.

— À quoi sert le génie ? à quoi donc sert la gloire ? Je ne suis rien pour vous, moins que rien. Aucune pitié ne vous émeut. Ô statue plus froide que toutes celles qui sont là, quel est donc l'homme qui te brisera, afin de savoir si tu as un cœur ?

Elle répondit, très émue :

— Je suis brisée, Jean, et mon cœur saigne.

Il la regarda, et d'un bond il fut debout.

Elle était blanche, les yeux battus, comme enveloppés d'ombre. Elle se tenait appuyée d'une main à un meuble, un peu renversée, et paraissait défaillante.

— Folle ! dit-il doucement, apitoyé par cet abandon. Pourquoi souffrir, dis ? Est-ce qu'il n'est pas à nous, cet amour qui nous torture et nous ravit en même temps ? Quelle est la puissance humaine ou divine qui a le droit de nous dire : « Ne vous aimez pas ! » Est-ce que cet amour n'est pas en nous comme le soleil est sur l'horizon, par la force des choses naturelles et sans qu'il nous soit plus facile de le détruire que d'éteindre le soleil ?

» C'est une lutte impie, que de lutter contre la passion quand elle revêt le caractère sacré des amours immortelles. Ô Francesca que Dante a rêvée, ne seras-tu donc que l'éternelle et insaisissable vision du poète ? Ton âme ardente ne s'incarnera-t-elle donc jamais dans la forme pure qui donne la folie de l'illusion et

de l'espérance ? Évah ! Évah ! pourquoi es-tu venue vers moi si c'était pour me désespérer !...

Il parlait, debout devant elle, les mains jointes, la tête inclinée et touchante dans son expression de forte douleur, sous l'ensoleillement doux de sa chevelure blonde.

Elle leva sur lui son regard, subitement empreint de tendresse et d'angoisses ; puis elle le porta en haut comme si elle eût cherché le ciel à travers les vitraux voilés.

— Ne soyez pas malheureux, dit-elle d'une voix suppliante, je vous aime, et c'est votre amour seul qui me tient debout dans la vie. Il est toute ma force, je lui dois le peu de vertu qui est en moi. C'est parce que je vous aime et que j'ai l'orgueil de votre amour que je ne veux pas déchoir, que je ne veux pas descendre de cet autel où votre cœur m'avait d'abord religieusement placée !

» Vous me l'avez dit un jour, rappelez-vous : « — Soyez mon idéal, soyez le but inaccessible vers lequel je tendrai toujours pour élever toujours plus haut mon âme d'artiste et de poète. »

» Telle je me suis donnée à vous, et telle je veux rester. N'essayez pas de couper les ailes à votre muse ; quand vous la tiendriez mutilée dans vos bras, vous sentiriez que votre ciel est vide, que plus rien ne vous attire vers un idéal auquel vous ne croiriez plus et vous ne seriez plus poète, et vous n'auriez plus de génie...

— Qu'importe, lui dit-il passionnément, si je t'avais, toi ?

— C'est que vous ne m'auriez même plus, répondit Évah en essayant de sourire, parce que ce que j'aime en vous, c'est le poète...

Il répliqua farouchement :

— Et c'est l'homme qui te veut !

Elle recula d'un pas, se sentant fléchir. Il la brûlait de ses yeux allumés d'une folie de désirs qui lui donnaient une sorte de puissance attractive et invincible. Il saisit la main d'Évah et la retint violemment dans la sienne, brûlante et moite. Il ne disait plus rien, mais il la regardait et l'attirait insensiblement vers lui. Évah se débattait intérieurement, atteinte par une volonté terrible qui envahissait à la fois son cerveau et ses sens, et la livrait, toute molle et abandonnée, à ce maître puissant dont l'amour impérieux l'appelait. Un sanglot nerveux qui faisait l'aveu de sa faiblesse, lui monta aux lèvres. Et puis, rapidement, elle perdit le sentiment et comme le souvenir de sa situation. Une sensation la prenait d'un bonheur surhumain dont la surprise la laissait immobile. Bientôt sa tête pencha sur l'épaule de Jean, qui l'étreignit.

Tout à coup, il la souleva pour l'emporter, et, la bouche ardente, il mordit la peau veloutée de son cou doucement renversé.

Évah eut un tressaillement qui la tordit ; elle ouvrit démesurément ses yeux, fit un cri terrible et, d'un geste coula à terre, libre et épouvantée.

Il se jetait sur elle pour la reprendre. Elle s'échappa et se mit à fuir par la galerie, trébuchante, s'accrochant aux meubles. Ses jambes ployaient. Elle se redressait et reprenait sa course. Une fois, elle étendit les bras, croyant tomber.

Àce moment, quelque chose siffla dans l'air, et elle s'affaissa sur les genoux. Jean Delorme aussitôt venait tomber près d'elle, accroupi, fou, aveuglé de larmes.

Dans sa rage, il avait lancé à toute volée son poignard qui l'avait frappée au coude légèrement. Cependant, le sang coulait. Elle regarda et ne dit rien. Il avait déchiré l'étoffe et il enveloppait la plaie, murmurant très bas des choses désespérées. La honte le tuait. Il n'osait pas la toucher et il écartait les doigts pour ne pas effleurer son bras nu.

Puis il l'aida à se lever respectueusement. Il tremblait à faire pitié. Il lui posa son manteau sur les épaules, doucement, et s'écarta, la tête baissée, pour qu'elle sortît. Évah restait plantée au milieu de la galerie, immobile, ne pouvant plus s'en aller maintenant. C'était terrible, ce qui la tenait là. Jamais tentation plus ardente ne l'avait assaillie. Tout son être, tout son cœur se fondaient dans un amour immense, infini. Elle se sentait incapable de s'éloigner de lui : cette pensée la déchirait. Elle fut sur le point de laisser tomber son manteau et de dire : « Je reste. » Après tout, c'était de la folie de s'aimer comme ils s'aimaient et de se séparer. Elle n'avait qu'à dire « oui, » et elle était heureuse, et il était heureux. Car il l'aimait, puisqu'il avait failli la tuer. La douleur de sa blessure lui causa une sensation exquise : elle remua son bras pour la mieux sentir. Elle regarda Jean avec, dans le regard, cette indécision suprême ; il devina, et eut un élan pour s'élancer. Mais il s'arrêta, les bras demi-écartés, n'osant faire un pas. Seulement, il murmura :

— Dites-moi seulement que vous me pardonnez…

Elle courut à lui et se jeta sur sa poitrine en sanglotant. Puis, encore une fois, quand elle sentit le contact de ses bras qui se refermaient sur elle, sa pudeur farouche se révolta, et elle se dégagea frissonnante.

Alors, brusquement, elle se donna une secousse de volonté ; et, baissant rapidement son voile, elle s'enfuit. Elle crut qu'elle ne descendrait jamais les marches ; un désir fou de remonter lui cassait les jambes. Elle se répétait fiévreusement : « C'est fini, c'est pour jamais, je ne le reverrai plus ! » puis elle s'arrêtait demi morte, l'appelant des lèvres.

Quand elle fut à la porte, elle pensa qu'il était impossible qu'elle ne remontât pas. Et puis des pensées lui vinrent qui l'empourprèrent.

Elle tira la porte sur elle, et s'y adossa. Cette fois, elle était dehors, elle s'en irait bien sans doute ! Mais c'était inouï, ce que cela lui faisait mal ! Elle ne l'aurait jamais cru. C'était amer, la vertu. Qui donc avait imaginé ce supplice ? Pourquoi fallait-il qu'elle souffrît ? Comment ne mourait-on pas à se déchirer ainsi le cœur ? Cela serait bon, de mourir à ce moment, là, derrière cette porte, près de lui, lui !…

Alors, elle songea que, si elle était morte, on l'emporterait chez elle. Et sa mère. Oh !…

— Je suis mauvaise ! pensa Évah, j'oubliais…

Àtravers son voile, elle appuya ses lèvres sur la porte, comme sur une tombe close et, courageusement, elle s'en alla.

02 · 4

Quelques jours plus tard, lorsque revint la date à laquelle Évah touchait, depuis plusieurs mois, ses appointements de trois cents

francs, elle songea avec épouvante à Madeleine, qui l'attendait. Qu'allait-elle devenir maintenant, elle et l'enfant, sans ce secours ? Cette pensée réveilla son courage, qui avait failli sombrer dans cette dernière épreuve. Elle s'avança plus avant encore dans cette voie de dévouement et d'abnégation qu'elle s'était tracée. Puisqu'il lui était défendu de vivre pour elle, elle userait toutes ses forces au service des êtres souffrants qui l'entouraient. Elle fit cet effort d'une vertu surhumaine d'appliquer tout l'amour qui était en elle, toutes les ardeurs qui la brûlaient à cette divine passion qui demande un perpétuel sacrifice : la charité.

Au reste, elle avait quelque confiance en son talent, perfectionné par le contact de Jean Delorme ; elle espéra que ces premières œuvres seraient accueillies, payées, remarquées peut-être. Alors c'était un avenir certain. Elle se plut à rêver une fière aisance, conquise par son seul labeur, et à laquelle participaient, entré autres, Madeleine et son fils, qui serait aussi un peu l'enfant de son âme.

Une consolation douce, puisée dans ces pensées, lui permit de recouvrer assez de calme d'esprit pour se livrer tout entière à ses travaux, à ses études et surtout à ce premier roman si passionné qu'elle acheva en quelques minutes dans le coup de fièvre de sa douleur et de ses espérances.

Et puis elle commença cette promenade du calvaire qui consiste, pour tout écrivain qui débute, à porter son œuvre, cette croix, ce gibet d'amour sur lequel le cœur a parfois répandu tout son sang, de journal en journal, de porte en porte, partout inconnu et partout éconduit.

Évah, femme et très belle, aurait eu quelque chance de voir son manuscrit accepté et inséré si elle avait voulu comprendre les conditions d'un marché qu'on lui renouvela, çà et là. Elle s'indigna, devint de plus en plus farouche, s'aliéna même ainsi quelques sympathies désintéressées, et finit par perdre courage au point de brûler son œuvre dans une heure de désespérance absolue.

Puis, quand elle ne vit que des cendres là où, quelques minutes auparavant, elle voyait comme un être auquel elle avait donné la vie, qui lui était sorti tout palpitant des entrailles, et qui représentait pour elle les triomphes de l'avenir et le pain du lendemain, elle eut une crise d'abattement, la première de sa vie. Elle s'abandonna à des sanglots d'enfant, agenouillée, écrasée, anéantie, sans espoir de relèvement, aux pieds de la malheureuse paralysée qui la regardait pleurer dans un effrayant silence.

Cette fois, la misère était revenue, accrue par l'horreur de cette certitude qu'elle était désormais sans remède.

Martin-Dumont ne traînait plus ses fièvres d'agence en agence. Honteux, découragé, il restait maintenant au logis pendant des mois entiers, le front dans ses mains, cherchant encore, toujours, par une disposition particulière de son cerveau d'inventeur, des créations et des combinaisons nouvelles, mais ayant perdu la foi qui est l'aiguillon du génie. Parfois cependant, il s'arrachait à ces torpeurs, et on le retrouvait battant le pavé de Paris, avec ses habits en loques et son regard d'illuminé. Il courait alors, de jour et de nuit, lancé sur une piste, croyant tenir enfin le commanditaire tant cherché, l'homme qui l'avait deviné, compris, qui avait foi en lui, et lui payait d'un peu d'or la moitié de sa gloire et de ses richesses futures.

C’est pendant une de ces fugues, alors qu’il sortait et rentrait à toute heure avec des allures de fou, qu’Évah reçut, dans une petite lettre presque illisible, signée Thérèse Leroy, un coupon de baignoire pour le Vaudeville.

La tragédienne retour d’Amérique conviait instamment son amie à venir l’applaudir à sa rentrée dans le rôle qui avait décidé de sa fortune. Elle redoutait une cabale et faisait appel à tous ses amis. Évah, assez surprise de cette invitation, décida néanmoins son mari à l’accompagner.

Malgré leur répugnance à tous les deux pour une fête où leur tristesse et le délabrement de leur costume semblaient déplacés, ils se crurent obligés de ne point répondre par un refus.

Toutefois, le soir de la représentation, Martin-Dumont, ayant obtenu un rendez-vous d’un banquier qui paraissait le prendre au sérieux, il conduisit Évah jusqu’à la porte du théâtre et la laissa entrer seule, lui promettant de venir la rejoindre aussitôt qu’il serait libre.

Évah, toute sombre et voilée, se glissa parmi les groupes brillants qui encombraient le vestibule, gagna sa baignoire n 8, à droite de la scène, et s’y enferma.

Àpeine entrée dans l’ombre de la loge étroite, elle fut saisie par un parfum doux et l’éclat d’un bouquet blanc posé sur une chaise. Des violettes et du lilas dans un cornet de dentelles. Elle appela l’ouvreuse qui lui dit qu’on venait de porter ces fleurs pour elle de la part de la personne qui avait envoyé le coupon de loge. Évah, charmée de cette attention de Thérèse, prit le bouquet sur elle, s’en couvrant à demi pour dissimuler la misère de son

costume et tout heureuse de la griserie qui lui montait avec le délicat parfum des fleurs.

Il ne lui déplaisait pas d'être là, seule, perdue, bien cachée et enfermée, ayant sous les yeux tout le spectacle de la salle qui se remplissait. Les premiers froids étaient venus avec la fin d'octobre et déjà la tiédeur des salles de spectacle rappelait le public. Évah se trouvait bien dans cette chaleur et dans ces lumières, elle qui vivait misérablement dans le froid et la demi-obscurité de la petite lampe du pauvre. Et puis ses yeux s'égayaient au chatoiement des toilettes qui venaient s'encadrer dans les loges et les avant-scènes, sous les rideaux pourpres frangés d'or. Cependant on monta la rampe et le lever du rideau fut joué dans le léger tumulte des derniers arrivants, ceux qui venaient pour applaudir Thérèse.

Enfin, la nouvelle comédienne fit son entrée au milieu d'une ovation qui donna à Évah une grande joie émue. Elle applaudissait des deux mains, entraînée par son admiration pour la splendide beauté de Thérèse, alors dans tout son éclat.

Une toilette exquise et des brillants rares, mais d'une valeur insensée, relevaient encore son élégance suprême. Évah s'était penchée, attendant un regard, puisque Thérèse la savait là ; mais celle-ci ne baissa pas les yeux vers la baignoire cependant la plus rapprochée de la scène.

La jeune femme, surprise, éprouva un vague serrement de cœur et se rejeta en arrière. Mais elle faillit crier : pendant le tapage des bravos quelqu'un était entré qui s'était assis derrière elle, très près. Elle se redressa violemment en reconnaissant Abel Henriet.

Elle fit un geste pour se lever ; il la retint ; cela causa un léger tumulte dans la loge. De l'orchestre, on cria : « Chut ! » Évah rougit, intimidée, et se rassit, s'appuyant au bord de la baignoire pour s'éloigner de l'homme qu'elle entendait respirer fortement derrière elle.

Quand le rideau baissa, elle se mit debout, tout de suite, et, se retourna, cherchant un passage. Abel Henriet n'avait pas bougé ; il fermait la porte.

— Asseyez-vous donc, lui dit-il d'un ton calme. Nous pouvons toujours causer.

Elle resta debout, adossée à la cloison, en pleine lumière. Les personnes qui sortaient des fauteuils d'orchestre, en passant la regardaient. Dans le vacarme des sorties, le glissement de tous ces pas pressés dans le couloir, le bruit des voix hautes, Abel reprit :

— C'est moi qui vous ai envoyé cette baignoire et ces fleurs. Quel mal voyez-vous à cela ? N'est-ce pas agréable d'être aimée et de se laisser vivre, avec toutes les douceurs que procure la fortune ? Une voiture, la vôtre, vous attend à la porte, avec des fourrures pour couvrir vos épaules de déesse qui grelottent sous cette robe ridicule. Vous devez être convertie depuis le temps que vous souffrez, n'est-ce pas ? Pas une autre femme n'aurait tenu aussi longtemps que vous. Mais vous êtes très forte…

Il ajouta plus bas, en se penchant un peu :

— … Et très belle, toujours.

Évah s'était remise. Elle se sentait à l'abri de ses audaces sous les yeux de cette foule et dans ces lumières qui découpaient sa sil-

houette noire sur les clartés du bord de la loge. Elle abaissa vers lui son regard dédaigneux et murmura :

— Ainsi c'est vous qui m'avez envoyé un billet signé du nom de Thérèse ?

— C'est moi. Vous voyez que je ne vous avais pas oubliée. On ne vous oublie pas. Lorsqu'on vous a désirée une fois, cela demeure comme une brûlure inguérissable. Je ferais tout au monde pour vous obtenir. Si vous vouliez…

— Assez, dit-elle durement.

Elle reprit :

— Vous savez que mon mari va venir ?

— Non. Il est avec un banquier de mes amis qui a mission de le retenir jusqu'après minuit.

Évah éprouva une grosse émotion, mais elle essaya de la cacher.

— Fort bien. Vous lisez des romans, à ce que je vois.

— Et vous en faites, paraît-il. Seulement, personne ne les lira. Les honnêtes femmes, ma chère, c'est dans les lettres comme au théâtre : il n'en faut pas. Comment diantre une femme d'esprit comme vous se laisse-t-elle embarrasser et entraver dans sa vie par un stupide préjugé de vertu, vertu à laquelle personne ne croira, bien entendu.

» Oh ! dit-il, répondant à un coup d'œil impérieux de la jeune femme, j'y crois, moi. Parce que je vous connais bien. Mais vous imaginez-vous que, même en y croyant comme moi, le monde

vous en saura gré ? Non. Le monde estimera toujours plus haut le vice splendide que la vertu misérable. D'autre part, vous n'êtes point dévote et vous n'aimez pas votre mari. Quelle raison pouvez-vous donc avoir pour vous tuer à demeurer honnête ? C'est une manie compréhensible tout au plus chez un esprit étroit et vulgaire. Mais vous ! Voyons, réfléchissez. Considérez le train du monde et la vie des femmes du siècle. Voyez-vous de la vertu quelque part ? Tenez, dit-il en lui tendant sa lorgnette, cherchez.

Évah l'écoutait, étrangement intéressée par ce raisonnement qu'elle reconnaissait absolument juste, étant une fois admis que la vertu n'est point un devoir humain, ni même un devoir social. Et elle manquait de raisons positives pour prouver ces deux vérités, qu'elle ressentait cependant fortement et qu'elle pratiquait avec une volonté obstinée, que soutenaient les pudeurs et les révoltes de tout son être.

Lorsque Abel ajouta :

— Regardez dans cette première avant-scène : voici la baronne de Monthaut.

Évah daigna soulever la lorgnette, et considéra longuement cette beauté fauve, opulente, débordante, dans son fourreau de satin noir, piqué de brillants, dont les feux venaient se briser avec des éclaboussures d'étoiles sur le verre de la lorgnette.

Abel continua :

— La reconnaissez-vous ? Vous souvient-il de cette catastrophe financière, arrivée il y a trois ans et dans laquelle cet imbécile de baron attrapa dix-huit mois de prison ? Vous imaginez-vous que la baronne en prit quelque souci ? Elle s'en alla passer

une saison à Saint-Pétersbourg, d'où elle revint escortée de plusieurs boyards et suivie d'un grand-duc, qui l'épousera, dit-on, quand le baron, qui voyage en Amérique, se sera décidé à se laisser casser la tête, ainsi que certains Yankees, très obligeants, le lui ont déjà proposé.

En attendant, elle possède le plus bel hôtel de Paris, les plus beaux chevaux et les plus beaux diamants. Elle est fêtée, admirée, adorée. Elle dispose de toutes les influences ; elle règne sur Paris et sur le monde. Elle n'a rien à envier à aucune femme de la terre : elle est plus reine que les reines, tout ce qu'elle désire lui appartient. Ne pensez-vous pas qu'il y a quelque orgueil pour une femme à tenir ce rôle dans une société comme la nôtre, quand elle le tient par la seule puissance de sa beauté et de ses vices ? Voulez-vous mettre en regard les conquêtes de la vertu et comparer ? Cela vous est facile : la baronne est au sommet, vous êtes en bas. On l'admire, on vous dédaigne ; elle jette un peu de son superflu à la misère des autres, et vous… vous tendez la main.

Évah se tourna et dit à Abel avec un inexprimable sourire :

— Continuez, vous me faites plaisir.

Il se rapprocha un peu du bord de la loge, avec un regard allumé de la joie du triomphe, et il parla plus vite.

— Apprenez donc à la connaître cette société dont la morale hypocrite vous a trompée, vous a tenue ployée sous un prétendu devoir qui vous condamne au martyre. L'unique devoir des forts, c'est de se faire une place au soleil, n'importe laquelle, et n'importe à quel prix, mais la plus large possible. L'homme vient au monde armé, comme le plus vil insecte, pour cette lutte de la vie ; tant pis pour lui s'il ne sait pas se servir de ses armes. La femme a

sa beauté, l'homme son intelligence. Quand ils associent ces deux puissances, ils sont les maîtres du monde.

Et il répéta, la regardant de plus près :

— Ah ! si vous vouliez !

Évah ne parut pas entendre et continua d'examiner la salle, promenant sa lorgnette.

— N'est-ce pas Lucie Goyanne, dit-elle tout à coup, qui se tient si raide au bord de cette loge, avec un grand air que je ne lui connaissais pas ?

— En effet, c'est elle : sa situation l'oblige à cette attitude correcte qu'elle soutient très bien du reste. C'est une femme de valeur, qui possède une grande influence politique. C'est la maîtresse du ministre.

— Duquel ? demanda naïvement Évah.

— De celui qui règne, quel qu'il soit. Elle ne se donne pas à l'homme, mais à l'homme d'État. C'est dans son salon que l'on fait et défait les préfets, les ambassadeurs, quelquefois les ministres. Regardez derrière elle. Voici l'ambassadeur d'Autriche, l'ambassadeur d'Allemagne, deux sous-secrétaires d'État ; et, derrière, un peu caché, cet homme pâle et bouffi : il entrera, très puissant, dans le prochain ministère. Lucie le sait ; elle l'a déjà conquis. Elle le tient là, dissimulé cependant, à cause du ministre actuel, car elle a du tact ; elle ne casse jamais les vitres. Elle les descelle lentement, avec art, et sans bruit. Aussi, elle jouit d'une très grande considération. On la voit dans le faubourg. Même à sa dernière réception, on comptait jusqu'à trois princesses, dont une du sang.

— C'est très amusant, la comédie humaine, murmura Évah en se rasseyant, car la foule rentrait, et on la frôlait, ainsi debout et un peu penchée, en passant devant la baignoire.

Àce moment, deux hommes saluèrent dans la loge avec un sourire à Abel Henriet, et un regard familier qui s'arrêta sur Évah et la fit subitement rougir.

— Mes compliments, jeta l'un des deux personnages, avec un signe de main à Abel.

L'autre passa, très digne, un peu raide, dans une tenue irréprochable.

— Baron ! s'écria Abel Henriet.

Et il retint Évah, qui s'était levée brusquement pour s'enfuir. L'homme grave se rapprocha.

— Envoyez-moi, je vous prie, La Roche-Boisée, qui se sauve là-bas. J'entends qu'il fasse des excuses à Madame. — Madame, le baron Reutch, un de mes meilleurs amis. — Baron, j'ai l'honneur de vous présenter à madame Martin-Dumont. Saluez bas, s'il vous plaît.

Le baron s'inclina, tourna sur lui-même et fila, muet, les lèvres pincées qui contenaient, en y regardant bien, une énorme envie de rire.

— Vous voyez, murmura Abel à l'oreille de la jeune femme, en l'obligeant à se rasseoir avec des cérémonies obséquieuses, vous voyez que je saurais vous faire respecter si vous vouliez avoir confiance en moi.

Comme elle ne disait rien, prise d'un malaise de honte et d'ennui, Abel crut l'avoir troublée, et il redoubla de protestations humbles, qui causaient à Évah plus d'embarras que des paroles audacieuses, lesquelles l'auraient mise à l'aise pour le chasser ou pour s'enfuir. Maintenant, elle se demandait comment elle allait échapper à ce manège, et une fatigue l'accablait dans l'énervement de toutes les émotions ce cette soirée.

Thérèse était en scène pour le deuxième acte. De nouveau Évah se laissa absorber par le jeu puissant de l'actrice.

Malgré la modération de sa diction et de ses gestes, la tragédienne perçait avec ses souvenirs classiques qui donnaient un accent imprévu à la jalousie, à la colère et aux tendresses de ce personnage si moderne et si humain de la princesse Georges. En même temps qu'elle incarnait admirablement dans son élégance hautaine cette personnalité éminemment aristocratique. On l'applaudissait avec fureur. Mais elle paraissait ne pas l'entendre, uniquement préoccupée d'un groupe composé de trois hommes, presque cachés dans une baignoire d'avant-scène.

Abel Henriet suivit le regard de Thérèse, quitta sa place sans bruit, et revint, au bout d'un instant, se rasseoir près d'Évah, à laquelle il glissa tout bas :

— C'est fait ; elle a gagné la partie : Thèrèse Leroy sera demain de la Comédie-Française.

La jeune femme l'interrogea d'un coup d'œil : il continua, faisant un geste de la lorgnette qu'il lui tendait.

— Là-bas, M. Perrin, Delaunay et le prince X... Ils sont allés dans sa loge tout à l'heure. On a entendu parler du rôle de

l'Étrangère pour ses débuts.

» Encore une fille d'esprit, cette Thérèse. Cependant elle a perdu deux ans à s'obstiner dans la fidélité de son amour pour Jean Delorme.

» À propos, dit-il avec un regard attentif sur le visage d'Évah, qui avait eu un rapide battement de paupières au nom du poète, avez-vous entendu parler du mariage de Jean Delorme ?

Elle répondit « non » de la tête, les lèvres serrées ; il reprit :

— C'est une affaire d'argent, dit-on. Une princesse, comme dans les contes de fées. Une blonde idéale qu'il a rencontrée à Vienne l'hiver passé, et qui est venue le relancer ici, avec tous ses millions.

Évah se sentait pâlir, défaillir, en même temps que son cœur gonflait, soulevait sa poitrine d'une respiration plus pressée. Cependant elle ne bougea pas, le buste raide, les yeux élargis dans la lumière pour empêcher les larmes d'y monter. Alors Abel ajouta :

— Je crois qu'ils sont dans la baignoire, à côté de la nôtre.

Cette fois Évah eut un frisson des épaules, et elle fit un mouvement prompt comme pour se pencher à côté ; puis, aussitôt, elle se rejeta en arrière, s'adossant à sa chaise pour se soutenir, tandis que le rideau se baissait dans le fracas prolongé des bravos.

Tout à l'heure, elle avait eu la pensée de s'en aller après cet acte. Maintenant, elle ne le pouvait plus. Une faiblesse la gagnait qui amollissait tout son être. Elle oubliait Abel Henriet ; des idées confuses lui roulaient dans l'esprit ; des regrets, des désirs refou-

lés et qui revenaient plus âpres, des besoins qui lui tiraillaient le cœur et les sens. Encore une fois, le flot des tentations montait autour d'elle, la fouettant, hurlant, comme des vagues au pied d'un roc. Et elle sentait sa vertu pantelante comme un oiseau blessé, qui saignait et laissait pendre ses ailes déployées au bord de l'abîme. Le vertige lui venait de la chute profonde.

Elle ressentait une douceur terrible à penser que si elle voulait !… Et un rapide tableau de toutes les joies qui lui seraient offertes passait devant ses yeux à demi voilés par les langueurs de cette méditation.

La salle s'était chauffée de toutes ces haleines enfermées dans la tiédeur du gaz. Une vapeur flottait avec des poussières soulevées par les allées et venues du dernier entr'acte. Dans cette buée, les toilettes paraissaient ternies. Une lassitude accoudait les femmes sur le bord des loges, derrière le va-et-vient ralenti des éventails. Cela mettait comme un silence dans la salle assombrie. Abel se pencha et, la voix expressive, murmura à l'oreille de la jeune femme :

— Voulez-vous partir ?

Elle resta un moment sans comprendre, perdue dans son rêve ; puis elle se demanda, elle aussi, si elle voulait partir ; puis elle se décida à demeurer. Elle ne savait pas encore ce qu'elle voulait. Cela l'ennuyait de bouger. Elle tourna la tête pour répondre ; Abel Henriet n'était plus là ! Il avait interprété son silence par un muet aveu d'abandon, et il s'était sauvé, fou de joie, pour faire avancer la voiture.

Mais la porte de la loge se rouvrait aussitôt et M. de la Roche-Boisée, le geste familier, saluait, et s'asseyait près d'elle.

— Ne vous dérangez pas, dit-il à un mouvement effaré d'Évah. Abel m'a fait dire de venir et il s'en est allé. On n'est pas plus aimable. Permettez-moi de me présenter tout seul, ma belle : Arthur de la Roche-Boisée, trente-neuf ans, tous ses cheveux et quarante mille livres de rente, avec lesquelles je dépose mon cœur à vos pieds. Mais il paraît que ce veinard d'Abel est en ce moment votre roi d'élection. Tant pis, ma reine ; on attendra.

— Monsieur…, murmura Évah, secouée par ces injures et qui se redressait, pâle de honte.

— Hein ! cela vous fâche ? Pas possible ! C'est donc un béguin soigné qu'on a pour ce fils d'Adam ? Ah bien, si Catherinette savait cela, c'est elle qui en rirait à faire éclater son jersey ! Vous savez qu'elle allait venir vous faire une scène si elle ne vous avait pas reconnue.

— Reconnue ?… répéta machinalement Évah, prête à pleurer maintenant et honteuse d'elle comme si elle était bien la « fille » pour laquelle on la prenait.

— Parfaitement. C'est même une ancienne connaissance, paraît-il. Vous ne vous rappelez pas Catherine Mordon, qui la fait à la mourante avec sa pâleur, sa longue taille mince et serpentine, ses yeux brûlés de fièvre ? L'amie de Carmel, enfin, la belle Carmel, l'ancien modèle, « la dévorante », comment vous dire ? C'est votre monde après tout. Il ne faut pas la faire à la pose avec Arthur. Ça ne prend pas, ma biche.

Évah s'était levée ; elle cherchait son châle noir et léger qu'elle n'avait pas osé confier à l'ouvreuse et qui était tombé dans un coin de la loge. Ensuite elle jeta un fichu de dentelles sur ses cheveux.

— Hein ? vous partez ? demanda M. de la Roche-Boisée. Ah ! mais non, pas de bêtises. Il ne faut pas me brouiller avec Abel. Ça ne se fait pas, ça, dans le monde. Ah ! mais non…

Et l'étrange gentilhomme s'adossa à la porte, la mine inquiète, coupant la retraite à Évah.

— Faut-il que j'appelle ? demanda Évah presque haut.

— Écoutez donc, dit-il d'un air déconfit, j'avais une commission à vous faire. Que diable ! je suis poli avec les femmes cependant, moi ! De quoi vous plaignez-vous ?

— Vous vous trompez, répondit Évah plus calme. Je ne suis pas une fille. Mais je comprends votre erreur, et je l'excuse. Laissez-moi passer, monsieur.

— Vous n'êtes pas madame Martin-Dumont, se récria la Roche-Boisée. Alors, je me suis trompé de loge, sapristi !… Mille pardons, madame.

Et, se ramassant dans une attitude correcte, il salua cette fois en gentilhomme et s'apprêta à sortir. Mais Évah l'arrêta d'un geste brusque.

— Je vous demande pardon, à mon tour, monsieur, je suis bien madame Martin-Dumont. Est-ce que ce nom serait porté aussi par une courtisane ?

— Mille millions de femelles ! gronda dans ses dents La Roche-Boisée devenu furieux. Cela vous a un toupet ! Çà, dit-il, reprenant son ton gouailleur, il suffit que vous soyez la dame en question. Je n'ai pas à vérifier vos certificats de vertu. Voici la chose en deux mots et je file. Catherinette compte parmi ses

« appointeurs » sérieux votre amant, Abel Henriet. Or tout à l'heure, quand elle l'a aperçu enfermé là dedans avec une femme, elle voulait descendre lui faire une scène, et vous flanquer des gifles.

» Car elle est terrible, cette fille-là ! Une vraie panthère de Java. Ce qu'elle vous tortille un homme quand elle le tient dans ses griffes, c'est un beurre ! Elle dit qu'elle se venge. Je ne sais pas de quoi, par exemple. Elle mène un train d'enfer et vous nettoie un millionnaire comme une simple coquille de noix. Bref ; elle se levait, lorsque le baron, vous savez le baron Reutch, le gros financier, celui qui vient d'offrir à Carmel le château de Chaumont, pour cadeau de noces ?... il est venu raconter à Catherinette qu'Abel l'avait présenté officiellement à sa nouvelle maîtresse, madame Martin-Dumont. Alors Catherinette s'est écriée : « Elle ! » Ensuite elle est devenue toute triste, comme si elle avait envie de pleurer et puis elle s'est rassise en disant : « Je la connais. Je ne lui veux pas de mal ; mais je voudrais bien la revoir. »

» Alors Carmel et le baron ont imaginé un souper pour ce soir et on m'a délégué près de vous et d'Abel pour faire l'invitation. Voilà toute l'affaire. Il n'y a pas là de quoi prendre la fuite, ni ces grands airs de colombe effarouchée ! Mais je comprends ; vous avez cru que je venais vous porter un cartel de Catherine la Jalouse... Rassurez-vous, c'est la carte que je vous porte et je réponds du menu : le maître d'hôtel de Carmel est un grand homme ! C'est entendu, vous serez des nôtres ? Et, familièrement, il lui pinça le coude. Comme elle faisait un cri en se dégageant, la porte de la loge s'ouvrit et Abel parut. Il avait vu le geste, il saisit le bras de La Roche-Boisée et le secoua brutale-

ment. Ses yeux bleus clairs fulguraient. La Roche-Boisée lâcha un jurement grossier, les personnes de l'orchestre se levèrent ; on regardait.

Évah, tout éperdue, se voila de sa dentelle, glissa derrière les deux hommes et s'échappa de la loge. Elle ressentait une peur atroce qui l'affolait. La porte de la baignoire à côté de la sienne était entr'ouverte. Elle se rappela subitement que Jean Delorme était là et elle eut un élan pour entrer lui demander protection. Elle poussa le battant, puis se rejeta en arrière : une femme blonde s'appuyait amoureusement à l'épaule du poète. Lui, tourna la tête et entrevit cette ombre noire qui fuyait. Il ressentit comme un coup d'émotion, et il courut à la porte, se pencha, regardant au loin.

Évah s'était sauvée. Elle traversa le vestibule, la rue, le boulevard d'une même course folle et ne s'arrêta qu'à la hauteur de l'avenue de l'Opéra, quand elle put se convaincre, dans la clarté blanche de la lumière électrique, que personne ne l'avait suivie. Alors, elle respira ; elle arrangea le fichu sur sa tête, afin de n'avoir pas l'air d'une coureuse de nuit, elle se serra bien dans son châle et, d'un pas vif mais grave, elle descendit l'avenue pour gagner le bureau d'omnibus du Louvre.

Elle éprouvait ce trouble d'une conscience mal à l'aise qui vient d'échapper à un grand danger, moins par sa propre volonté que par le hasard des choses. Elle se ressentait encore des langueurs énervantes qui lui avaient donné le désir vague d'un changement de vie. Elle s'en allait, sauvée du péril par son horreur du vice, mais atteinte dans sa foi, dans la sérénité de sa vertu.

Elle comprenait que l'on pouvait s'habituer à ce mépris de soi-même et des autres, et que, l'habitude prise, il devait y avoir du plaisir à vivre dans ce tourbillon de luxe, de fêtes et de satisfactions sensuelles plus ou moins ardentes. Son orgueil tomba, en présence de cet aveu de ses désirs. Elle eut des pensées amères pleines de révoltes contre la nature ou le Dieu qui la livrait, avec ses besoins inassouvis, à ces abaissements, à ces lâchetés de conscience, à cette chute possible de toutes ses honnêtetés dans la boue du vice. Et puis elle pensa à toutes ces femmes qu'elle avait connues dans la vie honnête et qui, maintenant, étalaient des fortunes et même des situations hautes et enviées qu'elles avaient ramassées dans la vie infâme. Elle seule demeurait intacte dans son orgueil, dans sa vertu, triomphante de toutes les tentations, inaccessible et pure comme la neige des hauts sommets. De belles larmes fières, limpides, tombaient lentement sur son visage qui avait repris la sévérité implacable et hautaine des jours de courage. Mais c'était un courage nouveau qui lui venait. Après l'épreuve qu'elle avait subie, Évah délibérait tranquillement si le plus sûr moyen d'échapper aux tentations mauvaises ne serait pas d'enfermer son corps, ce trésor convoité par le vice, sous la garde éternelle du tombeau.

Cette pensée s'accentua sous l'influence d'un ressouvenir. Un médecin qui habitait le premier étage de la maison dont elle occupait une mansarde, sous les toits, dans sa pitié pour les souffrances de madame Le Boterf, avait obtenu de faire admettre, gratuitement, la paralysée dans un hospice où elle recevrait tous les soins qui lui manquaient chez elle. Yvonne avait refusé, avec son regard dur, qui s'était mouillé de honte et surtout d'angoisses : elle ne voulait pas quitter sa fille. Cependant Évah pensait que son devoir était d'obliger sa mère à se laisser donner

le bien-être qu'on lui offrait et qu'elle ne pouvait, hélas ! lui procurer. Elle pensa, tout à coup, que, si elle était morte, sa mère se laisserait transporter à l'hospice. Alors elle entrevit le moyen de les sauver toutes les deux : elle des tentations du besoin, Yvonne des souffrances terribles de la faim.

Elle marchait plus vite, comme pressée de mettre à exécution ce projet de délivrance.

Maintenant, elle suivait la rue Saint-Honoré, plus sombre, surtout après avoir quitté les clartés de la place du Palais-Royal. Des ombres qui frôlaient les murs, ou stationnaient sur les trottoirs, donnaient des frissons de dégoût à la jeune femme. Parfois, de quelque porte entr'ouverte, une femme sortait, la tête nue, la robe troussée qui montrait un jupon blanc, et cette femme arrêtait les passants, du geste et de la voix. À quelques pas de là, un homme jeune, la physionomie cynique, guettait la femme, planté en un coin, sous la clarté du gaz. Et, de loin en loin, la même scène se renouvelait. Les passants, rares, filaient parfois dans le milieu de la rue, pour éviter ces contacts. Quelques voitures éclairaient brusquement de leurs lanternes rouges ou bleues des groupes suspects ; puis la pénombre enveloppait de nouveau ces mystères infâmes qu'abritent les nuits de Paris.

Évah courait presque, effrayée, les yeux élargis, tremblante, de peur d'être confondue avec ces araignées d'amour qui semblaient se détacher des murailles, lentes et silencieuses, et descendre, pour guetter leurs proies, allongeant de temps à autre leurs pattes immondes.

Un omnibus, tournant la rue du Louvre, obligea Évah à remonter sur le trottoir. À ce moment, une échappée de lumière,

projetée par l'éclairage d'un magasin, frappa en plein visage une femme horriblement pâle, les cheveux pendants et comme défaits, qui arrêtait un passant, le brûlait de ses yeux dardant la fièvre, et l'emmenait avec elle. Évah, cachée sous son voile, étouffa un cri et demeura clouée, les jambes fléchissantes : elle avait reconnu Madeleine de Cléran.

02 · 5

Quand on avait grimpé tout en haut du cinquième étage d'un méchant hôtel borgne de la rue Saint-Honoré, on apercevait une sorte d'échelle à main, presque un escalier de grenier, dont le sommet restait sombre sous une étroite lanterne que la nuit bouchait d'ombre, avec un vague reflet d'étoiles.

Là-haut, deux ou trois portes basses ouvraient sur des chambres de domestiques. Toutes les odeurs nauséabondes de la maison montaient et venaient s'accumuler là. Un silence fait de murmures voilés, passant sous les portes closes, emplissait toute la « boîte » mal éclairée par des becs de gaz demi-baissés dans leurs globes ternis. La rampe luisait, avec un aspect gras, au-dessus des marches noires. On ne rencontrait personne. Un valet sommeillait dans un bureau tout petit et trop chauffé, au fond d'un corridor étroit et long qui commençait au trottoir, au-dessous d'une lanterne rouge où l'on voyait écrit : « Hôtel meublé. » De temps à autre, l'homme se levait, décrochait une clef, s'armait d'un bougeoir et précédait un couple équivoque qui était entré, rasant les murs. Puis le silence recommençait.

On aurait pu entendre, alors, comme des sanglots qui arrivaient d'en haut, sous les toits. Dans l'une des mansardes, une femme veillait près d'un lit bas qu'elle avait traîné contre le poêle où s'éteignaient quelques charbons, ramassés en tas dans un creux de cendres.

L'enfant couché dans le lit babillait doucement, les yeux fermés, dans un délire de fièvre. Il était maigre, chétif, avec de grandes paupières bordées de long cils, tombant sur des joues flasques. On apercevait son petit corps exigu sous les chiffons qui le couvraient. C'était un petit malade de misère ; cela se voyait. Il était né avec un sang qui veut être alimenté par les viandes et les nourritures fortifiantes : sans quoi l'anémie est là qui guette ces enfants de riches au sang pauvre. Et, depuis déjà bien des mois, il vivait de pain et de friandises qui trompaient sa faim. Avec l'épuisement la fièvre était venue, et le médecin, qui l'avait examiné une fois, par pitié, sur les supplications de la mère, avait dit : « Donnez-lui à manger. » Or Madeleine de Cléran après avoir tout vendu, loque à loque, ne possédait plus rien que son corps, exténué, lui aussi, de privations, mais beau des langueurs de la faim comme s'il souffrait des langueurs de l'amour. Elle était devenue d'une sveltesse idéale, qui affinait encore sa nature aristocratique. Et sa tête pâle, sur son cou mince et ployé par l'ennui, avait des grâces attirantes. Les larmes mêmes allumaient ses yeux bleus. Maintes fois, on l'avait arrêtée sur le seuil de cet antre où elle logeait sa pureté, sans se douter seulement que la prostitution habitait le même toit. Elle s'enfuyait épeurée, n'écoutant pas. Pourtant un jour, un homme lui ayant dit à l'oreille : « Je lâcherais bien deux louis… » elle emporta ces paroles comme une flèche dans le cœur. Deux louis ! Et le petit qui avait faim ! Coup sur coup, elle reçut des propositions du même genre. Le proprié-

taire de l'hôtel osa lui dire un jour que, si elle ne se décidait pas à « prendre quelqu'un » qui lui payât son loyer, il serait obligé de la congédier. Il ajouta que, du reste, c'était facile, si elle voulait. Même il connaissait « une personne honorable » qui s'occuperait d'elle volontiers et de l'enfant !…

Elle réfléchit tout un jour ; puis, de ses derniers sous, elle acheta du charbon, pour en finir. Mais, quand tout fut prêt, elle n'eut pas le courage de faire mourir son enfant. Cependant, elle ne voulait pas l'abandonner tout seul dans la vie. Elle essaya de mendier ; elle ne put jamais tendre la main : son bras se raidissait le long de son corps ; elle ne pouvait pas.

Cependant il n'y avait plus à délibérer : le médecin avait dit : « Dépêchez-vous. » Alors elle fit ce qu'elle s'était juré de ne faire jamais. Elle s'en alla trouver l'homme qui l'avait mise dans cet état de misère. Elle surmonta ses hontes, elle fit taire les révoltes de sa pudeur outragée, elle se présenta devant lui.

Jules Lenormand était marié, père de famille, avocat à la cour d'appel. Sa réputation d'honorabilité était établie comme un dogme. L'homme intègre, l'homme à la vie pure, le magistrat qui faisait l'honneur du barreau, et qui servait d'exemple à tous, c'était lui. Il recula devant cette résurrection. Puis, les portes closes, à voix basse, il interrogea Madeleine.

Il la croyait à l'étranger avec M. de Cléran, dont on n'avait plus de nouvelles. Quand elle parla de l'enfant, il fronça le sourcil ; et, lorsqu'elle exposa leur misère, il prit l'air dur, serrant les lèvres, renversé sur son fauteuil, tout à fait digne.

Au bout d'un silence, son œil faux s'alluma et ses lèvres s'ouvrirent avec leur expression sensuelle, maintenant dévoilée. Et,

lentement, il murmura :

— Où demeurez-vous ?

Elle leva les yeux, vaguement inquiète et rougit brusquement en rencontrant son regard. Elle balbutia sans répondre.

— J'irai vous voir, dit-il encore.

Il souriait avec une pointe de rouge qui enflammait sa face grave.

Elle décroisa ses doigts pour essuyer de sa main nue une larme de sueur qui mouillait sa tempe. Elle souffrait à mourir, la honte la tuait.

Cependant elle restait là, attendant encore. Elle pensait qu'elle pouvait s'être trompée.

Alors il reprit, en se penchant un peu et lui touchant le bras :

— Au fait, non ; ce ne serait pas prudent. Il vaut mieux que vous alliez m'attendre où je vais vous dire : rue de Suresnes, 120, à dix heures, ce soir. Hein ? Vous demanderez M. Simon. De la prudence, surtout ; ne prononcez pas mon nom ; sans quoi !...

Il y avait une menace dans ces derniers mots ; il mit une intention cynique dans ceux-ci :

— ... Et je vous donnerai de l'argent.

Madeleine se leva, toute raide et chancelante et marcha vers la porte. Elle ouvrit en tâtonnant, avec de grands efforts, ses mains tremblotaient.

Jules Lenormand la regarda sortir, sans ajouter un mot.

Elle rentra chez elle, filant par les rues, un peu pressée, regardant vaguement autour d'elle, l'air stupide. Elle trouva l'enfant qui babillait, très rouge, avec de la fièvre. Il avait soif : elle n'avait que de l'eau, elle la fit tiédir dans une fiole qu'elle coula glacée dans sa poitrine. Alors le petit se mit à pleurer : il voulait des choses qu'il ne savait pas nommer, mais qui seraient bien bonnes, pour manger beaucoup, car il avait bien faim. Et il appuyait ses petites mains sur son ventre en pleurant. Madeleine se tordait. Elle tira son sein et l'approcha des lèvres de l'enfant, en écrasant sa mamelle dans ses doigts, comme pour en faire sortir le sang puisque le lait était tari. Tony détourna la tête en frappant sa mère de ses petits poings raidis par la douleur.

Et, par instant, il répétait :

— Maman, j'ai bien faim…

Madeleine tournait dans sa chambre comme une lionne en fureur, échevelée, se tordant les bras avec des soupirs qui hurlaient dans sa gorge rauque. La nuit venait, nuit d'hiver qui commence à cinq heures. On y voyait à peine dans la mansarde.

Madeleine se courbait sur l'enfant pour voir ses yeux, qui brillaient comme deux charbons allumés dans la face, très pâle maintenant, du petit malheureux sans souffle, sans force pour se plaindre encore. Il mourait, le regard bien ouvert, étrange, et comme curieux de savoir pourquoi on le laissait s'en aller ainsi dans la nuit, ayant faim.

Madeleine le crut apaisé ; mais froid. Elle s'agenouilla près du petit lit et ramassa l'enfant dans son bras, le tenant bien serré. Puis, comme elle était à jeun depuis la veille, la fatigue eut bien vite abattu son corps faible : elle s'endormit.

Lorsqu'elle s'éveilla, glacée et raidie dans sa pose pénible, elle ne vit rien. L'ombre intense l'enveloppait. Elle écouta, sans entendre respirer l'enfant. D'un bond elle fut debout, son cœur lui battait jusque dans la gorge. Elle alluma une mèche à moitié sèche dans une petite lampe de cuivre et elle se pencha sur le lit. Tony avait les yeux clos, ses lèvres pâles étaient serrées et ses narines semblaient collées à son petit nez mince. Cependant il respirait, mais faiblement. Elle promena ses mains sur le corps amolli de l'enfant : il ne bougea pas. Alors elle comprit qu'il s'en allait, que c'était fini. Elle eut un cri terrible et le souleva dans ses bras, le collant à sa poitrine, lui soufflant son souffle sur le visage, sur les lèvres.

Elle appela au secours, en regardant vers la porte. Personne ne vint. Elle fit un effort violent dans sa pensée détraquée jusqu'à la folie, pour chercher un moyen d'avoir du secours, de sauver son enfant. Soudain, un tremblement la saisit qui lui fit claquer les dents, et ses mains, subitement moites, se relâchèrent. Elle venait de se rappeler l'homme qui lui avait murmuré : « Je donnerais bien deux louis. » Mais elle était une misérable de laisser mourir son enfant quand elle pouvait le sauver !... Elle se leva, ses muscles craquèrent ; elle respirait si fort, que cela faisait un bruit dans le silence lugubre de la mansarde. Elle ne voulait plus penser ; elle se sentait lâche, devant cette épouvantable nécessité. Elle se mit une idée dans l'esprit, et se la répéta pour s'en étourdir, s'en griser : « C'est pour le petit. » Elle le recoucha, toujours immobile, entassa sur lui les chiffons qui le couvraient, et, toujours murmurant : « C'est pour mon enfant, pour mon fils, pour mon petit Tony », elle ferma sa robe, écarta ses cheveux qui lui coulaient sur les yeux, et elle descendit dans la rue. Cependant elle ne savait pas, et des frissons la secouaient à la faire tomber.

Quand un homme s'arrêtait à la regarder, elle prenait la fuite. Puis la pensée qui l'obsédait la fouettait de nouveau. Elle s'avançait sur le milieu du trottoir ; ses poings fermés lui entraient les ongles dans la chair ; et elle répétait : « Il le faut, c'est pour mon petit qui se meurt »…

En face d'elle, une fille, qui faisait le métier, apostropha un passant d'une phrase ignoble, et elle l'arrêta par le bras. Madeleine écouta ; l'homme suivit la fille. Alors, elle ferma les yeux, sentant venir quelqu'un, et, lorsqu'on la frôla, elle allongea la main en essayant de répéter la phrase qu'elle avait entendue. On lui répondit ; elle ne comprit pas. Mais elle marcha machinalement vers sa demeure.

Elle monta avec quelqu'un derrière elle. Elle ouvrit sa porte et se jeta en avant, comme pour se sauver. L'homme, essoufflé d'avoir grimpé si haut, grogna en s'effondrant sur une chaise ; puis il jura grossièrement, et demanda comment il se faisait qu'une aussi jolie g… demeurât dans un pareil taudis. Cela ne lui attirerait pas de la pratique, pour sûr. Mais elle avait une fière chevelure, tout de même, et des yeux qui…

Il s'était levé et il tirait Madeleine à lui par les épaules. Elle lui échappa d'un geste violent ; puis elle revint et voulut sourire. Ses lèvres s'ouvrirent, elle fit un sanglot qui lui crevait le cœur. Et, tout à coup, d'un geste de folle, elle écarta le rideau du petit lit et dit à l'homme, en parlant dans ses larmes :

— C'est pour mon petit enfant qui se meurt… de faim. Voyez !

L'homme recula brusquement, en passant la main sur son front. Puis il se fouilla, jeta un écu sur la table, et prit la porte comme un voleur. Elle l'entendit descendre en courant. Elle

écouta : plus rien. Elle était seule, et la pièce d'argent, large et blanche, reluisait. Elle sauta dessus et dégringola à son tour toutes les marches, bondissant. Les magasins étaient fermés. Elle frappa, elle se pendit aux sonnettes. Un pharmacien lui donna un cordial et du vin tonique. Dans un restaurant, elle acheta du bouillon, des viandes.

Elle volait, elle riait nerveusement. Quelle joie quand elle allait asseoir Tony avec des oreillers et lui faire prendre ces choses fortifiantes qui le ranimeraient tout de suite. Il dirait avec sa petite voix flûtée : « C'est bon, maman ! encore !... » Et puis il lui dirait : « À toi, maintenant ! » Et il la ferait manger avec ses petites mains maigres si blanches et toutes petites avec des ongles roses. Elle le voyait remuer dans la joie de ses forces nouvelles, et elle avait au cœur des caresses chaudes, des bouffées de bonheur maternel. Elle remonta chez elle d'une seule course, les bras chargés, empourprée, soufflante. Elle déposa ses paquets, ferma la porte, aviva la lampe ; puis elle écarta les rideaux en souriant.

— Petit Tony, mon amour !...

Elle se pencha et fit un cri en tombant toute raide : l'enfant était mort.

Il était mort, sa petite bouche ouverte, comme pour demander à manger, ses yeux demi clos, déjà enfoncés, sans lueur.

Lorsque Madeleine revint à elle, une sensation lui restait de la fin de tout. C'était comme si le monde s'était écroulé. Plus rien n'existait ici ni ailleurs. Le vide était autour d'elle, en elle, partout. Il ne lui demeurait qu'une pensée, c'est qu'elle voulait aller où l'enfant était allé. Toute sa vie se résumait dans cet enfant : elle l'avait attendu, puis il était venu, et maintenant il était mort.

Sa raison d'être disparaissait. Elle sentait ces choses sans les raisonner. C'était un instinct. Elle n'eut pas besoin de réfléchir pour agir. Naturellement, elle prépara sa fin.

Le jour naissait. Madeleine écrivit un mot à Évah. Ensuite elle descendit le mettre à la poste, et elle remonta un boisseau de charbon.

Avec un grand soin, elle mit de l'ordre dans sa pauvre mansarde. Cela aurait navré de la voir aller et venir, essuyant ses yeux pour examiner de temps à autre si l'enfant n'avait pas bougé. Elle l'avait habillé d'une robe blanche, avec une couronne de petites fleurs de mai, qu'elle avait conservée de sa première communion à elle.

Elle alluma le poêle, en ouvrit toutes les portes ; puis elle s'habilla proprement et s'étendit sur son lit avec le petit Tony dans ses bras.

Comme elle commençait à s'endormir, elle se souleva lourdement et regarda encore une fois son enfant tout blanc, dont les yeux larges et creux semblaient voir l'infini… Elle l'embrassa passionnément avec des sanglots bas ; puis elle lui dit lentement :

— Tu ne seras jamais un homme, toi. J'en remercie Dieu.

Alors, elle fit sur elle un grand signe de croix et se recoucha en joignant ses mains.

02 · 6

Évah était rentrée chez elle plus troublée par la rencontre de Madeleine que de toutes les émotions de sa soirée. Elle se disait avec épouvante qu'il y avait donc une minute dans la vie où la femme la plus pure pouvait descendre jusque-là, puisque Madeleine y était descendue. Et des peurs lui venaient de cette fatalité mystérieuse et farouche, si puissante que l'on se débattait en vain contre elle, sorte de divinité mauvaise qui semblait choisir ses victimes parmi les plus chastes afin de s'enivrer de leurs souffrances. Elle pensait : « Que fait donc le dieu des religions, puisque le mal gouverne le monde ?… Comment, rien de bon sur la terre, et rien de bon dans les cieux ! Partout le mal et partout l'injuste ! Alors pourquoi ce monde, et qu'y demeurons-nous faire, nous les sacrifiés ? Notre devoir est d'en sortir. Place aux heureux ! »

Cette pensée l'avait prise tout entière et lui causait un bien-être moral auquel elle ne se serait pas attendue. Même un peu de rancune lui venait contre Madeleine, qui n'avait pas eu la vertu de choisir cette solution suprême à son irrémédiable misère. Et puis elle songea que Madeleine avait un fils, et une grande pitié lui remua les entrailles. Alors elle éprouva une joie atroce à penser qu'elle n'était pas mère et que cela la sauvait de l'odieux sacrifice de Madeleine… Cependant, la paralysée gisait à côté d'elle, et, les yeux remplis d'effroi, qui exprimaient les affreuses tortures de sa douleur muette, la regardait rêver.

Àce moment, on remit à Évah le billet de Madeleine. Il ne contenait que ces mots : « Mon enfant est mort ; si tu le peux, viens nous faire enterrer. »

Elle avait lu le billet tout haut ; elle ajouta, la voix rude, pour empêcher les larmes de monter :

— C'est bien, Madeleine.

Et elle sortit pour aller embrasser la morte.

Madame Le Boterf, dès qu'elle fut seule, recommença le travail auquel elle se livrait depuis déjà plus d'un mois avec quelque signe de succès : elle remuait sa main droite. Elle concentrait toutes ses forces, tous les efforts de sa volonté pour arracher sa main et ses doigts à la rigidité de la paralysie. Le jour où elle fit mouvoir un doigt, l'espoir redoubla son courage. Et chaque jour, dès qu'elle était seule, elle reprenait cette tâche épouvantable avec une ardeur et une ténacité qui firent, en quelque sorte, violence à la nature. Elle sentait qu'avant peu elle pourrait tracer quelques mots et bientôt remuer suffisamment son bras pour atteindre un but dont la pensée mettait comme des frissons sous ses paupières baissées. Les yeux fixés sur sa main ouverte, les doigts écartés, elle dardait sa volonté magnétique, elle tendait ses nerfs, et, peu à peu, la main lentement se soulevait.

Ce jour-là, elle la fit monter jusqu'à la hauteur de sa poitrine, et la retourna, les doigts crispés comme si elle eût voulu se déchirer.

Il neigeait. Évah s'en alla, grelottante, suivant les sentiers boueux tracés par les passants, et arriva, glacée et trempée, le bas de sa robe frangé de neige, à l'hôtel meublé de la rue Saint-Honoré. Elle ne rencontra personne à l'entrée et elle monta, le cœur gros d'angoisses. Certainement Madeleine était morte ; mais comment ? Et cette vision d'une mort, peut-être horrible, l'éblouissait d'horreur. Quand elle fut à la porte de la mansarde

où elle était déjà venue, elle s'arrêta, le cœur tremblant. Elle essayait de se fortifier contre le tableau qu'elle allait apercevoir en ouvrant cette porte. La clef était en dehors. Elle la toucha et retira ses doigts avec un frisson. Tout à coup elle entendit remuer à l'intérieur. Alors d'un mouvement brusque, elle entra. La neige répandue sur les toits voisins envoyait une clarté blanche dans la petite chambre basse. Évah aperçut tout d'abord une femme étendue dans un fauteuil, près du poêle ouvert sur un grand feu de coke. Cette femme, les jambes allongées et tout le corps avachi, tenait un verre fumant. Elle leva la tête, puis se souleva et posa son verre sur le poêle.

— Vous êtes une parente de la morte ? dit-elle la voix enrouée, en examinant les haillons noirs qui enveloppaient Évah.

Alors Évah tourna la tête et ses yeux s'arrêtèrent sur le lit poussé à l'angle du toit, où reposait, immobile, Madeleine et l'enfant dans ses bras. À la tête du lit, dans une assiette, un peu d'eau et une branche de buis. Un cierge mince brûlait à côté.

La jeune femme eut un sanglot violent ; puis vint tomber agenouillée, le front sur le drap qui couvrait à demi la morte.

Pendant une minute, on n'entendit plus rien que le crépitement du coke et la respiration forte de la femme qui demeurait penchée sur le feu, les yeux mouillés, le visage sombre.

Cependant elle se leva et vint toucher Évah à l'épaule :

— Faut se faire une raison, dit-elle ; elle a bien fait de s'en aller, puisqu'elle en avait le courage. C'était pas si gai la vie pour elle… comme pour tant d'autres, d'ailleurs. Allons, la petite mère,

venez un peu par ici ; il fait froid dans ce coin et vous êtes trempée comme un caniche. Sacré temps, tout de même !

Évah se mit debout, puis se pencha, embrassa Madeleine, en la regardant longuement et se tourna vers la femme dont le langage l'inquiétait.

Ses yeux troublés s'arrêtèrent sur une fille assez jeune, grande et largement découplée, la face émaciée, le regard hardi, la tournure lâchée dans des poses canailles. Le poing sur la hanche, elle tendait son verre à Évah.

— Lampez-moi ça, dit-elle lui mettant sous le nez un verre de punch, dont la senteur chaude et poivrée fit reculer la jeune femme.

— Non ! ça ne vous dit pas ? À votre santé !

Et elle vida le verre d'un trait.

— Il y en a d'autre, dit-elle en s'essuyant la bouche. Il faut bien se donner de l'estomac pour faire ces chiennes de corvées. C'est pas qu'on m'ait payée pour ça, dit-elle encore en se redressant. C'est de bon cœur. On ne pouvait pas la laisser là toute seule, n'est-ce pas ?

— Vous la connaissiez ? murmura Évah.

Sa voix douce, qui sonna avec la vibration légère d'une cloche d'argent, impressionna la fille. Elle détourna les yeux, comme intimidée, et répondit, en étouffant le son rauque qui raclait dans sa gorge brûlée :

— Peuh ! comme on connaît quelqu'un avec qui l'on se rencontre parfois sur le même palier. Je l'avais entendue parler à

son mioche. Vous avez la même voix. C'est-il votre sœur ?

— Non, répondit Évah.

Elle regarda le visage calme de Madeleine et demanda tout bas, en hésitant :

— Comment est-elle morte ?

— Le patron ne vous a point dit ?… Elle s'est asphyxiée avec le môme. Ça, c'est mal, par exemple. Pauvre chérubin ! Voulez-vous que je vous dise ? Elle s'est tuée par délicatesse. C'était une femme de la haute, ça se voyait. Seulement, pas de braise, voilà. Alors elle a voulu tâter du métier, et ça l'a dégoûtée du premier coup. Je devine cela, parce que je l'ai aperçue hier soir pour la première fois…

— Quel métier ? demanda Évah qui ne comprenait pas.

La fille la regarda étonnée. Puis elle leva les épaules :

— Le métier de celles qui n'en ont pas d'autre, tiens ! Le métier de gueuse, comprenez-vous à la fin ? Ah ! cela vous lève le cœur ? Vous êtes bien heureuse, vous, si vous pouvez vivre de vos rentes. Ça n'en a pas l'air cependant.

Une colère venait à la fille avec la honte qui lui prenait à sentir tomber sur elle le regard pur et un peu dédaigneux de la jeune femme.

Évah rougit et s'occupa de s'installer près du lit de Madeleine. Puis elle dit avec une très grande douceur :

— Je vous remercie de votre charité pour cette pauvre morte. Maintenant je vais la garder, à mon tour.

— C'est-à-dire, gronda la fille prête à pleurer, que vous me jugez indigne de rester près d'elle. C'est bien, on s'en va… Dites donc, fit-elle en se campant rudement, faut pas trop mépriser les gens, ma toute belle, vous ne savez pas ce qui vous pend au nez.

— Je ne méprise personne, s'empressa de répondre Évah, la regardant avec une expression de pitié infinie.

Elle ajouta avec sa grâce pénétrante :

— Si vous voulez rester, vous me ferez plaisir.

— Tenez, ne me parlez pas comme ça, vous me chavirez le cœur ! s'écria la fille, qui s'effondra sur une chaise, demi tournée, le coude sur le dossier, la face cachée dans son bras ; elle pleurait.

Au bout d'un instant, elle sécha ses yeux et se rapprocha d'Évah, à peine, n'osant pas, assez près cependant pour se faire entendre à demi-voix. Elle avait ce regard attendri d'un commencement d'ivresse et un besoin de parler rendu plus vif par les ardeurs du punch.

— Voyez-vous, dit-elle, il faut que je vous explique. Les femmes honnêtes ne comprennent pas cela, et alors elles nous méprisent. Nous sommes faites de la même pâte, cependant. À preuve celle-ci qui a essayé de vivre de sa peau avant de mourir. Je comprends bien : c'était pour le petit. Eh bien, c'est comme moi : je « travaille » pour l'autre. Ah ! c'est que, lorsqu'on a une sacrée passion comme celle-là dans le ventre, on devient capable de tout, même d'un crime. J'en connais qui ont joué du couteau pour leurs hommes, des pauvres dindes comme moi que l'on rosse comme des chevaux et qui se feraient écarteler plutôt que de renoncer à leurs mecs… Que voulez-vous ! Un beau jour, on

s'aperçoit qu'on s'est laissé rouler dans la boue, que c'est fini, que la vie de tout le monde vous est interdite ; alors on se cramponne à un homme parce que, ces choses-là, c'est dans le cœur et qu'on ne vivrait pas si l'on n'avait pas quelque chose à aimer. Il peut bien vous assommer ensuite, on tient bon : c'est tout ce qui vous reste sur la terre : c'est comme qui dirait votre excuse. Il semble qu'on fait presque une bonne action en « travaillant » pour lui donner toutes ses aises, pour le faire beau, pour qu'il vive, lui, comme quelqu'un qui a des rentes. C'est votre excuse ; c'est quelque chose à vous dont vous êtes fière. Et vous vous tuez à la peine et vous usez votre corps, et vous arrivez bientôt, toute vieille et décrépite, à crever au coin d'une borne ; mais vous avez vécu d'amour. Et, voyez-vous, l'amour, pour nous autres, c'est comme une fleur qui pousse sur notre fumier. Il n'y en a pas de plus belles de par le monde. C'est une fleur de sacrifice comme aucune femme honnête n'en saura faire pousser au fond de son cœur. Et le bon Dieu qui nous regarde en dedans le sait bien, lui !

Évah écoutait l'étrange aveu de cette fille, qui mêlait le vice et l'amour dans un langage empreint d'une certaine poésie, et s'exhalant, avec son haleine avinée, de ses lèvres aux contours flétris. Elle l'interrompit pour dire :

— Comment pouvez-vous aimer l'homme méprisable qui vit de vos hontes ? Comment le dégoût ne vous guérit-il pas de cet horrible amour ?

— Ah ! oui, c'est ce que l'on dit avant d'y avoir passé. D'ailleurs, tenez !... Avez-vous aimé ? dit-elle brusquement à Évah, qui demeura silencieuse.

» Je comprends, cela ne me regarde pas. Eh bien, moi, je réponds : non. Est-ce que vous savez aimer, vous autres femmes du monde ? Quelle blague que vos amours de salon, vos passions à fleur de peau, vos grands désespoirs qui vous font pleurnicher une heure ou deux derrière votre éventail ! Ces amours-là, c'est de l'hypocrisie, comme votre vertu. Vous aimez vous ; nous aimons eux. Vous, vous prenez un amant ; nous, nous leur donnons une esclave. Ne vous imaginez pas que la fille n'ait pas ses pudeurs : elle sait bien ce qu'elle donne quand elle se livre à ceux qui la payent. Je ne parle pas de celle qui « travaille » pour elle : celle-là, je la méprise ; elle est sans excuse. Elle n'avait qu'à faire comme l'autre : quatre sous de charbon. Mais la fille qui « masse » pour son homme, celle-là, voyez-vous, on aura beau dire, c'est une martyre d'amour auprès de laquelle toutes vos saintes du calendrier ne sont que de la Saint-Jean.

La fille s'animait peu à peu ; sa voix s'élevait à mesure que les vapeurs de l'alcool lui envahissaient la cervelle. Elle parlait avec une vivacité qui lui mouillait les lèvres, aux coins, d'une écume blanche. Évah voulut l'apaiser, avec un geste respectueux qui lui désignait la morte. Mais elle ne vit pas le geste ; d'ailleurs, le jour baissait. Elle se rapprocha et avança la tête pour rencontrer le regard d'Évah.

— C'est comme moi, dit-elle, avec une émotion qui lui faussait la voix ; vous ne me reconnaissez pas ? J'ai cependant fait courir tout Paris, il y a quatre ans. La Nina, l'étoile de l'Alcazar, la rivale de Judic. J'ai chanté dans les plus grands salons de Paris.

» J'ai eu mon hôtel, mes valets, mes chevaux. Eh bien, j'ai perdu tout cela, et ma beauté, car j'étais bien jolie, pour lui, lui qui me rosse comme un chameau et que j'aime à… oui, à vitrioler

celle qui me le prendrait. J'ai failli le faire, une fois. Oh ! il s'en est fallu de ça : je tenais la fiole ! Vous ne croiriez jamais, n'est-ce pas, que je suis la fille d'un notaire de province ? On m'avait appris à chanter. Mon professeur m'enleva ; j'avais seize ans. Nous demandâmes à mon père son consentement à notre mariage : il m'envoya sa malédiction. Alors le professeur, qui ne visait que ma dot, me planta là. Il fallait vivre. J'entrai dans un bouis-bouis où, tout de suite on me fit comprendre ma situation. Je la saisis, et je pris un amant : le baron de Monthaut. Un beau jour, je devins à la mode, j'étais lancée ; ma réputation de chanteuse et de diseuse grandissait. L'avenir s'annonçait superbe pour moi. J'étais une brave fille. Je ne cascadais pas. Je restais fidèle à mon baron.

» Qui, mais, voilà : je rencontrais Léon. Il était beau !... comme un ange qui serait tombé sur la terre. De grands yeux caressants, une peau de fille, blanche et satinée, presque pas de moustaches, comme un adolescent. J'en devins folle. J'en perdis l'esprit, le sens, jusqu'à l'honnêteté. Je me livrai à lui corps et âme. Il en profita pour me vendre à tous ceux qui voulurent me payer et le nombre était grand. Je pleurais, je suppliais ; il menaçait de me quitter, et je me pliais à toutes ses volontés. Je souffrais atrocement, mais je l'adorais. À l'idée de le voir à une autre, mes entrailles se tordaient, je perdais le souffle. Je renonçais à lutter et je devins la courtisane la plus en vogue de Paris.

» Et puis, un jour, une ancienne cabotine, veuve d'un grand seigneur, riche à millions et vieille comme les rues, me l'enleva. Pendant six mois, je pensai devenir folle. Il voyageait ; elle l'avait emmené en Égypte, disait-on. Oui, aux Batignolles. Je reçus tout d'un coup un billet dans lequel il m'appelait près de lui. Il avait la

petite vérole ; sa vieille grue l'avait abandonné. Je m'installai près de lui, je le sauvai et j'attrapai son mal.

» Ce fut le diable qui me sauva, moi, car je ne me souviens pas que personne m'ait porté un verre d'eau. Bref, nous nous trouvâmes un beau jour, nez à nez, laids à faire peur, le visage troué et tuméfié, et sans le sou. Naturellement ma carrière était brisée. La sienne aussi : il faisait horreur. C'est moi qui repris courage. Ça me navrait de le voir si malheureux. Je lui dis :« C'est pas tout ça ; je vais essayer de travailler dans un atelier, je ne suis pas maladroite ; il ne faut pas être une Vénus pour coudre un jupon ». Et j'essayai. Mais va te promener ! Je gagnais tout juste un morceau de pain : il lui fallait du rôti, à lui, le prince. Entre nous, n'est-ce pas ? un soir, il me revint tout chose, les yeux chavirés, et le museau blanc comme un linge : on l'avait embauché pour faire un coup dans la nuit. Ils étaient six : on parlait de « refroidir » une pauvre vieille qui avait le sac. En me contant cela, ses dents claquaient. Je fis du potin pour le coup et je le secouai rudement. Et puis, dare dare, nous faisons nos paquets et nous filons dans un autre coin de Paris. Ce ne fut pas long. Quand les autres vinrent le chercher, ils trouvèrent les clous de la porte. Mais il fallait vivre pas moins ! Alors… voilà, j'aimais mieux ça, vrai ! Ça ne fait du tort à personne.

» Mais c'était dur, allez, les premiers jours.

» J'aurais bien fichu ma carcasse à la Seine ; plus d'une fois, j'allai jusqu'au bord. Mais qu'est-ce qu'il serait devenu, lui, sans moi ?

Évah ne disait rien, muette d'horreur et toute frissonnante du contact de cette malheureuse. Celle-ci, reprit, en baissant la voix

et coulant son regard inquiet vers la porte :

— S'il ne me battait pas, encore ! mais, quand il a bu, ou si je ne rapporte pas assez, v'lan ! il m'assomme. Tenez, voyez !

Elle tira sa manche vers le coude et montra son bras, où s'allongeait une cicatrice encore sanguinolente qui semblait la trace d'un coup de couteau.

Évah cacha son visage dans ses mains brusquement ; elle défaillait.

— Oh ! ce n'est rien, cela, dit la fille en souriant ; j'en ai vu bien d'autres !

Tout à coup elle reprit vite :

— Il n'est pas méchant, cependant, mon Léon. À part cela, il me rend très heureuse et nous avons de bien beaux moments. Tenez, quelquefois, quand j'ai fait une bonne semaine, en été surtout, le dimanche, il m'emmène à la campagne pour toute la journée. Oh ! que c'est bon, cette journée dans l'herbe, dans les bois, avec lui ! Je fais de gros bouquets qu'il m'aide à rapporter le soir. On dirait un ménage de vrais amoureux. Nous dînons dans un coin, au pied d'un arbre, où il y a des oiseaux dont les petits cris tout drôles nous font rire à pleurer. Cela sent bon, la terre. On est bien, étendu là-dessus. Il appuie sa tête sur mes genoux, et puis il fume sa cigarette, en regardant en l'air. Moi, je chante tout bas mes chansons d'autrefois.

» Et les gens qui passent ont la mine de se dire : « — Comme ils sont heureux ! »

Elle s'oubliait, en parlant, dans un attendrissement ému qui lui étranglait la voix. Et puis tout à coup, une autre pensée lui vint ; elle se leva et étira ses bras avec un bâillement d'ennui.

— Houste ! v'là la nuit : il faut que je file.

— Vous partez ? demanda Évah avec un regard d'effroi vers le lit de la morte.

La fille grommela, un peu honteuse :

— Ah bien, ça ferait du propre s'il ne me voyait pas là-bas ce soir ! Je ne suis pas libre, je vous l'ai bien dit.

— C'est que, reprit Évah comme si elle priait, je ne voudrais pas la laisser seule, et je ne puis pas rester. J'ai une mère infirme qui m'attend.

— Sacré n... de D..., prononça tranquillement la fille, comme elle eût dit « Jésus ! » c'est fichant en effet. Mais, dites donc, la petite mère, on pourrait peut-être s'arranger. Demeurez là encore, je vas tâcher de me tirer des flûtes si Léon est de belle humeur. Et je reviendrai vous remplacer. Avec cela qu'on va mettre la défunte en caisse dès ce soir, parce qu'on l'emportera demain matin de bonne heure, et cela vous retournerait, je vois cela. Tenez, je file...

Évah était seule. Ses yeux revinrent au lit où Madeleine dormait son dernier sommeil. La nuit venue laissait plus de clarté à la lueur du cierge, dont la flamme vacillante mettait comme des frissons sur le visage blanc de la morte. Parfois Évah croyait la voir sourire et il lui semblait que Madeleine allait s'éveiller pour lui dire : « Nous sommes heureux, viens avec nous. »

Alors Évah, dans sa pensée, répondait : « J'irai ! » Oh ! oui, elle le quitterait, ce monde infâme ! Elle se rappelait avec horreur qu'elle avait pu hésiter un moment, éblouie par les tentations du vice élégant et somptueux, du vice caché sous les fleurs et les perles, du vice triomphant et assis au sommet des grandeurs humaines. Ce vice, la fille de plaisir venait de le lui montrer à nu et hideux dans sa fange. Et c'était là où elle avait failli tomber ! Car il importe peu le lit où la prostitution se couche. Qu'il soit couvert de pourpre ou frangé de haillons, qu'il supporte un seigneur aux bras d'une courtisane du monde, ou l'homme que la fille a ramené du trottoir, c'est l'autel impudique où la femme est vendue. En haut, en bas, c'est le même marché infâme, c'est le même trafic ignoble de la chair, avec cette différence que les malheureuses qui font le commerce légal de voluptés ont parfois pour excuse un dévouement obscur et sublime.

On eût dit qu'il manquait à Évah ce dernier coup d'œil sur les bas-fonds de la misère des femmes pour qu'elle pût quitter la vie sans une hésitation, sans un regret. Maintenant, c'était fini ; elle avait vu, et c'était comme si une clarté s'était faite sur ses derniers doutes. Elle avait déchiffré le dernier mot de la vie et elle préférait mourir. Sa résolution était désormais bien arrêtée, et elle eut un long soupir de soulagement : la lutte était terminée. Alors une sorte de joie lui monta, comme une griserie d'orgueil et, seule, elle releva la tête, défiant de ses yeux larges la fatalité qui l'avait harcelée et qu'elle avait vaincue : elle mourrait debout !

C'était une volupté intime et profonde dont la sensation la fit presque sourire. Elle regardait dans sa vie comme dans un miroir, et elle était fière de cette belle statue d'une blancheur idéale

et qui lui paraissait s'élever lentement au-dessus du niveau humain, toujours plus haut, la face rayonnante, comme si sa mission était de planer, dans la gloire de sa pureté, pour l'exemple éternel de la femme éternellement tentée. À cette minute suprême, Évah trouvait la récompense de toute sa vie de luttes et de sacrifice dans la poétique vision de son triomphe.

Tout à coup, elle fit un cri : le cierge funèbre venait de s'éteindre ; l'ombre entrait brusquement dans ses yeux et l'épouvantait. Elle demeura un instant immobile, saisie d'un effroi inconscient. Puis son regard s'habitua à cette ombre et bientôt elle distingua la clarté vague que donnaient les toits blancs de neige et qui frappait directement sur le lit de la morte.

Dans cette lueur, le visage de la mère et celui de l'enfant prenaient une lividité terrifiante. Les lèvres de Madeleine s'étaient écartées ; son rire de cadavre attira les yeux d'Évah, qui ne s'en détachaient plus ; et, dans cette contemplation, l'horreur instinctive de la mort lui revenait, tandis qu'un flot de sang lui battait le cœur comme un rappel éperdu de la vie. Elle avait froid, ses dents claquaient, et elle se prit à penser que, demain, Madeleine serait dans la terre. Alors, elle suffoqua comme si on l'étouffait elle-même sous un grand poids ; sa poitrine se soulevait avec des efforts. Des mots lui vinrent aux lèvres qu'elle cria tout à coup, en éclatant, comme si elle pleurait :

— Je ne veux pas mourir !...

Sa voix vibra dans le silence. Un écho vague remua l'air ; les vieux bois craquèrent ; cela fit un tumulte effrayant qui lui donna le vertige. Elle comprit que ses idées se détraquaient, et qu'elle

allait peut-être tomber là. Alors, d'une secousse, elle se leva, courut sur la porte, l'ouvrit, et se jeta hors de la chambre.

Elle put descendre et s'enfuir sans que personne dans la maison s'inquiétât d'elle. À ses allures rapides, on la prit pour une habituée. Elle était dehors maintenant, et s'en allait, lente, reprenant ses esprits, son souffle, et s'efforçant d'apaiser le battement fou de son cœur.

Sur la neige gâchée, la lueur jaune du gaz jetait des teintes sales. Une tristesse et comme une honte assombrissaient la rue étroite remplie de gens pressés, se coudoyant, et de voitures et d'omnibus qui se raclaient et envoyaient autour d'eux des éclaboussements de boue. Les vitres des magasins, ternies par la buée, donnaient à toutes les maisons un aspect louche. La silhouette mince de la jeune femme se profilait sur les murs, perdue qu'elle était dans cette ombre vague. Au coin d'une rue, une foule s'assemblait autour d'un groupe où l'on gesticulait avec des bruits de voix. Des gens couraient dans cette direction en s'interrogeant :

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-il arrivé ?

Évah se rapprocha. Elle aperçut un homme qui battait une femme. Il disait, en frappant du poing rudement :

— Feignante ! feignante !...

La femme, le visage ensanglanté, ne criait pas, se défendait tout bas.

Des agents accoururent et empoignèrent l'homme. Alors la femme se jeta sur eux pour le leur arracher. Cette fois, elle criait :

— Je vous dis que c'est pas vrai ! Il ne m'a pas touchée ; c'est moi qui me suis butée contre un bec de gaz. Il est doux comme un agneau, je vous dis. Voulez-vous le lâcher ou je cogne !…

On s'empara aussi de la femme.

— Bien, bien, disait-elle, emmenez-moi, ça m'est égal ; mais, lui, il n'a rien fait, je vous dis, tas de roussins de malheur !… N'as pas peur, va, Léon, ils te relâcheront là-bas ; je lui dirai au chef que tu es innocent comme l'enfant qui vient de naître. Crains rien, mon amour…

Et elle s'essuyait le visage où le sang coulait.

Évah n'en entendit pas davantage : on entraînait au poste l'homme et la femme ; elle avait reconnu la Nina.

02 · 7

C'est le soir. Évah est revenue tard dans la journée, de l'enterrement de Madeleine. Elle n'a pas dit à sa mère qu'elle était allée aussi à l'hospice où on devait la recevoir le lendemain. Tout était convenu ; on viendrait la chercher en litière fermée, avec beaucoup de soins. Elle ne manquerait de rien, le docteur s'en chargeait.

Maintenant, elle avait hâte de s'en aller elle-même. Elle était réellement au bout de ses forces. Avec une faiblesse comme celle qui la tenait, les entrailles serrées par la faim, le cerveau creux, on ne sait pas ce qui peut arriver. Elle sentait très bien qu'il n'était que temps, pendant que ses forces morales la soutenaient

encore, de se mettre à l'abri d'une défaillance qui, malgré son orgueil et ses résolutions fortes, semblait la menacer dans sa chair alanguie.

Résolument, elle fouilla dans le cabinet où son mari serrait ses préparations chimiques ; elle interrogea les fioles, choisit un poison foudroyant, le versa dans un verre et posa le verre sur sa table, près de ses livres, ainsi qu'elle avait l'habitude de placer un verre d'eau pour se désaltérer pendant son travail. Il lui était venu la pensée de travailler, d'écrire quelques pages pour se distraire, afin d'avaler le poison sans y songer et de mourir ainsi sans angoisses. Puis elle la repoussa comme indigne de son courage. Elle se sentait la force de se regarder mourir. Cependant elle attendit la nuit pour que sa mère fût endormie. Ensuite, elle aurait souhaité revoir son mari. À ce moment, elle ne se sentait plus au cœur d'autre souvenir que pour cet homme, malheureux et bon, qui l'aimait, et qu'elle eût aimé davantage maintenant qu'elle connaissait mieux la vie et le prix d'un amour absolu, fidèle, dévoué comme le sien. Ses yeux se mouillaient ; elle eût voulu l'embrasser, l'étreindre une première fois sur son cœur et lui dire :

— Mon mari, mon seul ami, je vous aime…

Mais voilà deux jours qu'Hector n'était pas rentré. Cela lui arrivait ainsi toutes les fois qu'il poursuivait cette insaisissable chimère : un commanditaire sérieux, un bailleur de fonds. Ensuite, il revenait abattu, misérable, désespéré. Il disait quelquefois qu'en passant les ponts, il avait failli ne pas revenir.

Évah pensa qu'il ne reviendrait peut-être pas. Pourtant, elle attendit. Vers huit heures, elle coucha sa mère et la couvrit de

baisers passionnés. La paralysée la regardait avec une expression étrange, et, tout de suite, elle feignit de dormir. Mais, dès qu'elle vit Évah assise près de sa table, immobile, enfoncée dans son rêve, madame Le Boterf leva sa main droite, son bras, et commença par s'aider pour soulever son corps, si lentement que pas un bruit ne la trahit.

Sur la table d'Évah, la petite lampe éclairait à peine la blancheur des papiers épars et le verre qui brillait sous la lueur, avec son poison jaunâtre comme de l'ambre liquide. Au delà, l'ombre, coupée seulement par le travers de la chambre d'un blanc rayon de lune, car la nuit était splendide. Une belle nuit d'hiver, adoucie par la fonte des neiges, et un beau ciel d'un bleu vif tout encombré de la poussière d'or des étoiles. La fenêtre sans rideau, aux vitres claires, découpait un carré long sur ce ciel splendide, et les regards d'Évah contemplaient ce morceau d'infini.

Tout à coup, dix heures sonnèrent à l'église Saint-Ambroise, lentement. Évah compta les coups et son cœur se serra. C'était fini, Hector ne rentrerait pas. Allons, le moment était venu. Elle allongea la main et souleva le verre. Puis elle le reposa avec un frisson et regarda vers le lit. Il lui semblait que sa mère avait remué. Elle appela tout bas :

— Maman !

Puis elle écouta.

La paralysée avait un grognement pour appeler et pour répondre. Rien ne bougea.

— Elle dort ! murmura Évah. Bonsoir, mère… à toujours…

Alors elle sentit qu'elle allait pleurer, et, tout brusquement, elle se raidit, étourdissant ses pensées dans un coup de colère contre la destinée maudite qui l'envoyait au néant, elle, pleine de vie ! Ses doigts se crispèrent en se croisant comme pour une prière qui faillit devenir un blasphème.

Elle regarda l'illumination des cieux, elle respira fortement, elle étouffa un sanglot qui lui serrait la gorge ; puis, après un temps, où elle se ramassa comme dans un élan pour se jeter hors de la vie, elle saisit le verre, et…

La porte s'ouvrit d'un coup. Dans la clarté du palier, se détacha une ombre noire, aux gestes affolés ; puis Hector Martin-Dumont se précipita, hurlant de joie, étranglé, ne pouvant achever ses mots. Il criait :

— Évah, mon Évah ! sauvés !…

Enfin, il vint tomber aux pieds de sa femme, se jetant sur elle, l'écrasant de ses bras, se roulant comme un fou d'ivresse.

— Tiens !… dit-il lâchant un sac qu'il secouait furieusement et qui vint s'écraser sur le parquet, où il s'éventra, laissant couler de l'or qui courut par la chambre ; c'est signé, associé, invention mécanique… deux cent mille francs… Fortune !… Cent millions !…

Il mâchait ces mots avec sa salive qui l'étouffait, et il mordait sa femme en pleine chair, affamé d'amour, maintenant qu'il osait l'aimer.

Elle avait doucement reposé le verre sur la table, avec ces mots, très bas :

— Il était temps !

Et un sourire d'inexprimable bonheur était venu sur ses lèvres entr'ouvertes, mais pour boire la vie. Elle entoura de ses bras la tête de son mari et le pressa contre elle avec des frissons de bonheur. Il lui semblait vaguement qu'elle était morte et qu'elle renaissait dans un monde rempli d'ineffables béatitudes…

Soudain, le bruit d'un corps qui s'abat, résonna lourdement derrière elle. Évah se leva avec un coup au cœur, et elle aperçut, raide, allongé derrière la table, le corps immobile de la paralysée ; dans sa main crispée, elle tenait le verre vide. C'était Yvonne Le Boterf qui avait bu le poison.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_femmes_qui_tombent. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.